

# CHRONIQUE FEMINISTE

wu& bimestriel • 100f • mars avril 86 n° 1f



JESUS ET LE MYTHE D'OEDIPE

EMILIE CLAEYS  
FEMINISTE SOCIALISTE  
RAYEE DE L'HISTOIRE

*Université des Femmes*

---

# UNIVERSITE DES FEMMES

Place Quételet 1a, 1030 Bruxelles, tél: 02/219.61.07

## Equipe

Françoise Hecq  
Martine La Haye  
Hedwige Peemans-Poullet  
Geneviève Simon  
Christine Jonckheere  
Edith Rubinstein  
Nadine Plateau  
Fanny Filosof  
Genevière Braun

Louise Thirion  
Laurence Broze  
Anne Van Seymourtier  
Louisa Soriano  
Colette Ingels  
Alla Denesiok  
Linda De Reys  
Christine Seghuln

## • Cours, Conférences, Séminaires

Participation aux frais  
Pour toutes les activités  
de l'année: 1.500 fr.  
Par séance: 100 fr.

## • Centre de Documentation

Consultation de livres, revues, documents bibliographies.  
Information et assistance pour travaux de mémoires.  
Ouvert du lundi au vendredi  
de 10 h A 17 h; le mardi de 10 h A 19 h et sur rendez-vous.

## • Publication bimestrielle

## CHRONIQUE FEMINISTE

Abonnement à 6 numéros:  
Belgique 500 fr.b.  
Etranger 620 fr.b.

A verser au compte n° 001-1118659-34 de «Université des Femmes »  
Chronique- (bien préciser le nom et l'adresse de l'abonné)

Au numéro  
Sur demande à l'Université des femmes (contre versement au  
compte ci-dessus) ou dans les librairies.

### «TROPISMES»

Galerie des Princes 11, 1000 Bruxelles  
Tél. 02/512.88.52

### «LA NOUVELLE ETINCELLE»

chée de Wavre 88, 1050 Bruxelles  
Tél. 512.01.43

### «LIBRAIRIE CANDIDE»

place Brugmann 2, 1060 Bruxelles  
Tél. 02/344.81.94

### «SORGELOOS»

chée de Waterloo 385, 1060 Bruxelles

### «LA MAISON DU NOUVEL AGE»

chée de Charleroi 71.1060 Bruxelles

### «FNAC - CITY 2»

1000 Bruxelles  
Tél: 021217.47.20

### «VRINDTS»

rue de la Croix de Fer 53  
1000 Bruxelles  
Tél: 021512.84.15

### Impression

I.D.I.  
rue du Méridien 15  
1030 Bruxelles

### Mise en page

Alla Denesiok et Linda De Reys

Les activités d'éducation permanente de l'Université des Femmes  
sont réalisées avec l'appui du Ministère de la Communauté Françai-  
se et de la Commission Française de la Culture.

# SOMMAIRE

## Pré-texte

L'école mixte, fabrique de discriminations?

3

## Programme de l'université des Femmes

Calendrier

4

## Conférence

Hommage à Emilie Claeys, féministe socialiste belge rayée  
de l'histoire

5-13

## Lecture

La journée Internationale des Femmes

14

## Reportage

Les Femmes et l'Argent

15-17

## Exposition

La Femme au temps des Pharaons

18-19

## Attentives

Spécial Elections

20

## Réflexion

Jésus: Une lecture radicale du mythe d'Oedipe

21-25

## Sauvettes d'Edith... et les autres

26-28

## Lectures

Les filles à l'école

29-31

## Bibliothèque

32-34

## Incomplètes

35

## *L'école mixte, fabrique de discriminations?*

Ceux qui ont mené un combat pour réaliser la mixité dans l'enseignement ont longtemps cru que par ce biais, l'égalité des chances entre filles et garçons se réaliserait d'elle-même. C'était, disaient-ils, une question de temps, de mise en place, d'habitudes nouvelles.

Avec le recul que donnent dix ans de généralisation du renové en Belgique et les progrès de la mixité dans toute l'Europe, est venue l'heure des bilans.

L'école mixte a-t-elle gagné son pari, a-t-elle réussi dans ses ambitions d'assouplir les mentalités, d'ouvrir pour tous et toutes l'éventail des choix et des filières?

A vrai dire, non, si l'on en croit les nombreuses études qui nous viennent des pays industrialisés. Puisque toutes, quel que soit le pays d'origine et ses spécificités scolaires, soulignent **à l'unanimité** combien les filles restent confinées dans les chemins qui leur sont traditionnellement dévolus (littérature, langues, etc...) alors que les garçons choisissent les voies royales des créneaux les plus prometteurs d'emploi (mathématique, physique, informatique, etc...).

Un maintien général des spécialisations sexuées. Constat à ce point préoccupant que certains «experts» remettent en question l'idée de mixité parce que dans les faits, disent-ils, elle paralyserait bien davantage les filles qu'elle ne le soutient. Il y a donc en Europe, aux Etats-Unis, au Canada, un grand débat qui nous invite à la recherche des mécanismes de reproduction de ces situations discriminatoires.

Recherche d'autant plus difficile que l'école mixte **se dit** d'une neutralité sexuée au-delà de tout soupçon.

Et pourtant, des travaux récents révèlent que la relation professeur-élève se module selon le sexe et qu'elle n'est pas étrangère aux choix et aux orientations.

C'est pourquoi nous lançons un appel aux femmes et à la communauté éducative, pour qu'elles participent à la journée sur

**LE SEXISME CACHE A L'ECOLE**  
le samedi 22 mars 1986 à 10 h 30  
au 29 rue Blanche, 1050 Bruxelles

# LE SAVOIR ET LE FAIRE

Programme 1986: MARS - AVRIL - MAI

Toutes les activités ont lieu le jeudi à 20 h 30 soit à la Place Quetelet 3 (1030 Bruxelles), soit à la Place Quetelet 1a, soit dans les deux lieux à la fois les soirs de séminaires.

Pour tout renseignement, téléphoner à l'Université des Femmes: 02/219.61.07.

## Jeudi 6 mars à 20 h 30, Place Quetelet 1a

Souper-rencontre en musique pour fêter la Journée Internationale des Femmes du 8 mars. Ce sera l'occasion de parler de nos désirs et projets pour l'année prochaine à partir du travail de recherche et d'action que nous avons entamé cette année sur les NOUVELLES MATERNITES, L'HISTOIRE DES FEMMES, LES FEMMES ET L'ETAT, LE SEXISME A L'ECOLE  
Prière de s'inscrire

## Jeudi 13 mars à 20 h 30

Conférence du Séminaire Femmes et Histoire:  
«ANALYSE DE DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES DE LA VIE QUOTIDIENNE», (photos de famille, cartes postales,...), par Marie Thérèse COENEN et Pierre-Paul DUPONT (CARHOP)

Les participantes sont invitées à apporter des photos de famille de la personne qu'elles ont interviewée (portraits, intérieurs, activités,...) ou des cartes postales anciennes (de préférence avant 1914).

## Jeudi 20 mars à 20 h 30

Conférence du Séminaire Femmes et Etat:  
«LES FEMMES DANS L'HEGEMONIE KEYNESIENNE ET DANS LA CRISE DE L'ACCUMULATION FORDISTE», par Anne DRUMEAUX

## Samedi 22 mars à 10 h 30

«JOURNEE D'ETUDE SUR LE SEXISME CACHE A L'ECOLE»

## Jeudi 27 mars à 20 h 30

Conférence du Séminaire Femmes et Histoire  
«HISTOIRE DES MOUVEMENTS DE FEMMES EN BELGIQUE» (suite), par Hedwige PEEMANS-POULLET

## Jeudi 17 avril à 20 h 30

Conférence du Séminaire Femmes et Etat  
«ENJEUX FEMINISTES, PRIVATISATION ET CONTRE-HEGEMONIE», par Anne DRUMEAUX

## Jeudi 24 avril à 20 h 30

Conférence du Séminaire Femmes et Histoire  
Conférence donnée par Danièle VOLDMAN, historienne à l'Institut d'Histoire du Temps Présent (Paris)

## Jeudi 15 mai à 20 h 30 SEMINAIRES

## Jeudi 22 mai à 20 h 30

Conférence «LES FEMMES ET LA FISCALITE», par Danièle MEULDERS

Samedi 22 mars 1986 au 29 rue Blanche,  
1050 Bruxelles

## JOURNEE D'ETUDE

## LE SEXISME CACHE A L'ECOLE

10 h: introduction à la journée par Françoise Dupuis, présidente de la Commission pour l'Egalisation des Chances des Filles et des Garçons dans l'Enseignement.

10 h 30: «Angoisse, aspirations et le programme des cours» par Margaret B. Sutherland, Professeur d'Education à l'Université de Leeds.

11 h 15: «That's how I know they are more intelligent than us: sex discrimination and the reproduction of gender hierarchy in coeducational classrooms» par Michelle Stanworth (1), professeur de sociologie au Cambridge College of Arts and Technology.

14 h 30: «Coëducatie, wat is dat?» par Marijke Verbeke et Martine De Gos (2) chercheuses au Centrum voor de Studie van de Historische Pedagogiek à l'Université de Gand.

15 h 15: «Expérience en faveur de la diversification des choix scolaires et professionnels des jeunes filles menée dans un Centre Psycho-Médico-Social de l'Etat», par Mme Legrand-Genin, directrice du centre Psycho-Médico-Social de Visé

16 h: «La présence des filles dans l'Enseignement à Horaire Réduit» par Christine Jonckheere, sociologue et Jacqueline Matthys, assistante sociale.

(1) Communication en Anglais

(2) Communication en Néerlandais

LES PARTICIPANTS RECEVRONT LE JOUR DU COLLOQUE S'ILS LE SOUHAITENT UNE TRADUCTION DES COMMUNICATIONS EN LANGUE ETRANGERE.



# «Hommage à Emilie Claeys» féministe socialiste belge rayée de l'histoire

Cette conférence a été tenue le 7 mars 1985, à l'occasion de la Journée Internationale des Femmes

Emilie Claeys est une des rares femmes qui émergent comme féministe belge selon mon cœur à la fin du siècle dernier. Des femmes qui revendiquaient une égalité de droit avec les hommes, il y en avait et, il y a quelques années, Françoise vous a dépeint le portrait de plusieurs d'entre elles. Mais ce qui apparaissait douloureusement, c'était la mièvrerie, la timidité, la «sagesse» de leurs revendications. Elles ont cependant témoigné d'un grand courage, car à l'époque il en fallait pour s'affirmer comme féministe (1). Je citerai Zoe Gatti de Gamond (1805-1854) qui est considérée comme la première féministe belge et qui lutta pour l'amélioration de l'enseignement pour les filles. Sa fille Isabelle (1838-1905) qui poursuivit son combat. Marie Popelin la première docteure en droit (1846-1913), qui fut autorisée à prêter le serment d'avocat en 1888 mais ne put jamais plaider car les autorités judiciaires décidèrent qu'une femme ne pouvait endosser une toge. On considère que le mouvement féministe naquit en 1892 avec la fondation de la «Ligue belge pour les droits de la femme» à l'initiative de Marie et Louise Popelin, Isabela Van Diest, Henri et Léonie La Fontaine et l'avocat et publiciste Louis Franck qui y joue un rôle prédominant. Ils étaient tous membres de la bonne bourgeoisie de Bruxelles et libres penseurs. Cette mixité traduit déjà les limites de leur action.

Emilie Claeys (3) naît en 1855 à Gand et il n'est pas inutile de brosser un rapide tableau de la société belge à cette époque.

## UNE TERRE DE LIBERTE (2)

La Belgique est indépendante depuis 25 ans après une révolution typiquement bourgeoise malgré l'appui des classes populaires. L'ère de l'industriali-



sation et de la concentration économique est engagée. Le pouvoir politique est entièrement soumis à la classe dirigeante bourgeoise. Les paysans et les artisans se prolétarisent rapidement et les salaires sont de misère, misère décrite par Zola et également dans des mélodrames tels que «La Porteuse de pain» ou «Les Deux Orphelines» dont on m'avait appris à me gausser quand j'étais à l'école pour leur côté mélo alors qu'ils étaient bien en-deça de la réalité. Les ouvriers travaillent jusqu'à 16 heures par jour et si femmes et enfants se font embaucher ce

n'est pas pour conquérir leur indépendance économique mais pour ne pas mourir de faim.

Les femmes prestent le même temps de travail que les hommes c'est-à-dire de 12 à 16 heures par jour mais sont nettement moins payées. En 1850 la population féminine active comporte +/- 825.000 personnes réparties dans:

- 1) le secteur agricole: +/- 350.000 femmes.
- 2) le secteur industriel, textile et mines principalement, +/- 375.000 femmes dont un bon nombre de filles de moins de 17 ans.

3) les services mais surtout comme servantes: +/- 135.000. En 1866, près de 53 % de la population est illettrée ce qui implique une proportion beaucoup plus importante dans le prolétariat. A Charleroi, on relève qu'un ouvrier sur 40 sait lire et écrire. De là on peut déduire que les femmes ouvrières sont quasi toutes illettrées. Les filles de la bourgeoisie ne sont pas beaucoup mieux traitées sur le plan de l'enseignement. Si l'enseignement primaire a toujours été dispensé à un nombre pratiquement égal de filles et de garçons, à qui on inculquait les valeurs de l'Eglise et de la bourgeoisie, il n'en était pas de même de l'enseignement moyen. Une loi de 1850 organise l'enseignement moyen officiel des garçons mais il faudra attendre 1878 pour que l'Etat s'avise de l'existence des filles. En attendant, les filles étaient envoyées dans l'enseignement privé où elles bénéficiaient d'un programme très particulier où on retrouve: le catéchisme, la lecture, parfois le calcul et l'écriture, la broderie, la couture, la musique, la danse et la peinture.

La bourgeoisie triomphante, pour libérer sa mauvaise conscience, va attribuer le sort des ouvriers à leur propre mauvaise volonté. Et puis surtout à leur immoralité. Si des ouvriers, on dit qu'ils ont l'intelligence nulle et n'ont de penchants que pour la débauche, la dépravation et la boisson, les ouvrières sont traînées dans la boue dans les rapports officiels. Ainsi on peut apprendre que «*parmi les jeunes filles qui travaillent dans les fosses, il est vraiment exceptionnel d'en rencontrer qui soient encore vierges à 14 ans et qu'on peut juger aisément du degré de leur moralité par les sales propos et les gestes lascifs qu'elles s'adressent mutuellement dans leurs plaisanteries*». Ce genre d'appréciation est d'autant plus révoltant que le 19ème siècle est celui du triomphe de la double morale. Jamais les femmes ne se sont



trouvées dans un tel état de dépendance absolue, de soumission et d'ignorance. Le travail des femmes n'était d'ailleurs pas vu positivement par la bourgeoisie sauf pour en tirer un profit maximum.

L'Académie de médecine attribuée à trois causes principales ce qu'elle appelle la plaie du travail des femmes et des filles. La première est la misère due à «l'absence de prévoyance et au manque d'ordre». La deuxième serait une certaine vanité: «Le travail dans les mines leur procure facilement le gain nécessaire à leur ajustement. La vanité, innée chez les femmes, est portée d'autant plus haut qu'on a moins développé en elles les qualités du cœur susceptibles d'en contre-balancer l'influence». La troisième cause est «le désir du chef de famille de tirer de ses enfants qu'il considère comme un capital, le plus de profits possible».

Mais comme la Belgique est terre de liberté et qu'elle prône par dessus tout le principe de la liberté absolue du travail, lorsque certains voudront, par exemple, organiser le repos dominical, on craindra, soi-disant, d'atteindre l'ouvrier dans un de ses droits les plus imprescriptibles: le droit de travailler quand et comme il l'entend. Bourgeoisie immonde et hypocrite d'autant plus qu'elle se réclame de valeurs chrétiennes ou humanistes, comparable probablement à la bourgeoisie d'Amérique latine, soutenue par un régime dictatorial maintenu en place avec l'aide des Etats-Unis et qui aujourd'hui exploite aussi férocelement les classes laborieuses, hommes, femmes et enfants. En face d'elle la population laborieuse, peut-être bien la plus passive d'Europe. L'influence catholique encore toute puissante prêche la résignation. L'apolitisme est général et quand en 1860 se crée à Gand pour la première fois, une «Fédération ouvrière» elle prendra pour devise «Pour la Patrie, la Loi et Dieu».

Ajoutons à cela, l'interdiction totale du droit d'association et une répression sans précédent. Des grèves et des révoltes qui éclateront sous l'effet de colères irrépressibles seront noyées dans le sang par une gendarmerie qui tire et qui tue; morts que l'histoire tuera une seconde fois en faisant silence sur eux. Les femmes joueront un rôle important dans ces mouvements non parmi les diri-

geants mais dans la rue. Un journal libéral relatant une manifestation sanglante qui eut lieu à Charleroi en 1868 écrit: «cette fois, comme toujours, (les femmes) ont précédé les émeutiers en les excitant».

Voici une description de la Belgique par Karl Marx (4), datant du 15 mai 1869 écrite à la suite d'une grève des fonderies de Cockerill à Seraing. «Il n'existe qu'un seul petit pays du monde civilisé où les forces armées sont là pour massacrer des ouvriers en grève, où toute grève est saisie avec avidité et malignité comme prétexte pour massacrer officiellement les ouvriers. Ce petit pays unique et béni, c'est la Belgique, l'Etat modèle du constitutionnalisme continental, le confortable paradis de la chasse-gardée des propriétaires fonciers, des capitalistes et des curés».

Il faudra attendre 1885 pour que se crée à Bruxelles, au «Cygne», à la Grand-Place, le Parti Ouvrier Belge qui par timidité préférera ignorer le mot socialiste. Peut-être tient-on là une des explications qui fait qu'aujourd'hui encore, la Belgique constitue un des pays où le débat politique est le plus minable et en ce qui nous concerne, les messages féministes les plus difficiles à faire passer. Quelle est la position du POB vis-à-vis des femmes? En 1893-94 le POB adopte sa charte de Quaregnon où on peut lire:

#### CHARTRE DE QUAREGNON

«Le Parti Ouvrier Belge se considère comme le représentant non seulement de la classe ouvrière mais de tous les opprimés sans distinction de culte, de race ou de sexe».

Et dans le programme politique:

- égalité civile des sexes et des enfants naturels ou légitimes...
- révision de la loi sur le divorce, avec maintien des obligations élémentaires vis-à-vis de la femme ou des enfants.
- suffrage universel sans distinction de sexe, à tous les degrés.

Bien beau tout cela évidemment mais les ouvriers, eux, voyaient le plus souvent dans les femmes qui étaient encore plus mal payées qu'eux des concurrentes dans le monde du travail. Aussi préféraient-ils qu'elles restent au foyer pour s'occuper du ménage et des enfants.

## EMILIE CLAEYS OU LE FEMINISME ETERNEL

Mais revenons à Emilie Claeys. Elle naquit à Gand dans une famille ouvrière et reçut une éducation catholique stricte dans un couvent. Comme son père mourut assez jeune, laissant une femme avec cinq enfants, elle dut déjà assez tôt aller travailler. Elle s'engagea d'abord comme fileuse dans une usine textile puis elle servit comme bonne. Bien que célibataire, elle donna naissance à deux petites filles, l'une à l'âge de 23 ans, l'autre à 27 ans. On ne connaît rien de l'homme ou des hommes qu'elle fréquenta mais il est probable qu'ils la laissèrent froidement tomber ce qui l'amena à réfléchir sur la condition féminine. Elle se transforma rapidement en une femme combative qui lisait et étudiait beaucoup. Elle rejoignit le socialisme. Son amie Nellie van Kol la décrit comme une belle femme aux beaux yeux expressifs. D'après leur correspondance, Emilie apparaît comme une femme droite, s'exprimant sans détour et restant sur ses positions. Elle ne pénétrait pas dans les sentiers tortueux de la politique. Nellie van Kol rend dans un de ses écrits cet hommage vibrant à sa sincérité: «Et pourtant, elle n'aurait pas voulu agir autrement qu'elle ne le faisait parce qu'elle appartient à (la race) de ceux dont la conviction est un zélé impitoyable et dont la conscience est un juge inexorable. Ceux-là font ce qu'ils doivent, même si la guillotine les menace».

Alice Bron, qui sera plus tard la première femme membre d'un bureau d'assistance publique et qui l'a bien connue aussi, la caractérise comme une femme d'un rare mérite, dont le zèle infatigable n'était égalé que par l'acuité de son intelligence, une femme, entièrement altruiste, qui négligea sa santé et ses intérêts financiers au service de la classe ouvrière d'où elle était issue et au milieu de laquelle elle vivait pauvre et malade. Elle était pétillante d'esprit, originale et charmante, fort douée pour reconnaître le ridicule des gens ou des situations.

Elle était aussi émotive, et la combinaison de cette émotivité et d'un mode rationnel de pensée faisait d'elle une oratrice aisée et appréciée.

Emilie Claeys n'a joué un rôle dans le mouvement ouvrier que pendant quelques années. Ensuite, victime de la lutte politi-

que et des normes de bienséance, elle tomba dans un oubli d'autant plus profond qu'il fut très probablement voulu. Le 28 juin 1886 se créa à Gand le Club de propagande socialiste féminin ou Club de femmes qui s'affilia rapidement au POB. D'après le journal catholique modéré Le Bien Public, sa création serait due à l'initiative d'Emilie Claeys «Elle a réussi à fonder en notre ville cette chose horrible: un club de femmes socialistes et libres penseuses!».

Si les catholiques étaient scandalisés, tous les socialistes ne virent pas sa naissance d'un bon œil.

Pour devenir membre du Club des femmes, les femmes devaient être d'une conduite exemplaire mais il était bien spécifié que les jeunes filles avec enfant ne seraient pas refusées.

Elle devint présidente du Club des femmes et on trouve dans une petite brochure publiée en 1891 ses conceptions sur l'émancipation des femmes.

«Un mot aux femmes» est écrit dans un style accessible à toute femme sachant lire.

«Nous femmes, sommes bien les êtres les plus dignes de pitié du monde. Aucune situation ne mérite davantage d'amélioration parce qu'il n'existe pas de sort plus servile, plus malheureux que le nôtre».

Elle parle du traitement inégal, de l'absence de droits politiques et juridiques... puis le ton change et elle exprime des conceptions qui ne sont pas précisément caractéristiques de la première vague d'émancipation féministe où l'accent était mis à peu près uniquement sur l'égalité formelle et juridique entre hommes et femmes.

L'oratrice conseille aux mères d'éduquer les enfants sans faire aucune distinction entre garçons et filles sauf que «nous devons apprendre à nos fils à considérer les filles comme leurs égales». Par contre «les filles doivent apprendre, dès le plus jeune âge, qu'elles sont appelées à des tâches plus intéressantes, plus élevées que lessiver, cuisiner, récuser, ravauder et coudre».

«Les femmes et les jeunes filles ne devraient pas tolérer, qu'en leur présence, on s'exprime de façon méprisante et immorale sur leur sexe; les hommes ne se risqueraient pas à poursuivre sur ce ton si elles s'y opposaient dignement».

Au cours du printemps, des mouvements sociaux réprimés dans le sang avaient eu lieu à

Charleroi et à Liège appelant une riposte du jeune POB. Gand avait marqué sa solidarité aux ouvriers wallons et à Bruxelles un des leaders, Jean Voilders, qui traduit bien le côté non révolutionnaire du parti lancera: «seule la conquête du suffrage universel par la classe ouvrière (comprenez masculine) permettra une révolution pacifique dans l'Etat et donnera à l'ouvrier, à sa femme et à ses enfants, une position meilleure». En effet, là encore la Belgique était à la pointe du progrès, elle en était encore au suffrage censitaire.

En 1884, 126.000 personnes votent pour une population de 5.800.000 habitants.

La revendication du suffrage universel sera associée d'une menace. Si «le gouvernement et la classe capitaliste dont il est issu... persistent à refuser au travailleur le redressement de ses griefs légitimes, celui-ci n'est-il pas en droit de refuser tout travail à une société qui le traite en paria et à proclamer la grève générale de tous les métiers?». Le grand mot qui en réalité fait tellement peur au POB est lâché: la grève générale, et Edouard Anseele qui est le pape du mouvement ouvrier de Gand déclare «aucune grève ne devra désormais être déclarée, à moins de circonstances exceptionnelles, sans que le Parti ouvrier soit prévenu... Il faut discipliner par la persuasion les masses ouvrières».

La lutte en faveur du suffrage universel (masculin) est engagée. Le 25 décembre 1891 se réunit le Congrès des Clubs de femmes socialistes qui réclama le droit de vote pour les femmes sous l'impulsion d'Emilie Claeys. Le même jour se tenait à Gand une journée nationale en faveur du suffrage universel. Un journal de combat était paru spécialement pour la circonstance avec des contributions de leaders socialistes et libéraux. Il comportait aussi un long article d'Emilie Claeys: «Le suffrage universel pour les femmes aussi». Après avoir établi un parallèle avec d'autres pays, également secoués par le problème du suffrage universel féminin, elle appelait les femmes belges -majeures pour les obligations, mineures pour les droits- à une lutte politique en faveur du droit de vote des femmes. Puis elle s'adressa aux participants de la journée nationale, leur communiqua la position du Congrès des Clubs de femmes et conclut en disant que le droit de vote ne pouvait pas être universel si on en excluait les femmes. Elle se fit acclamer frénétiquement. L'année suivante elle publiait une



brochure consacrée au suffrage universel à l'intention du Club de femmes et argumentait sa position: «s'il est vrai que l'ouvrier comme le plus opprimé dans l'Etat a le plus besoin de pouvoir politique, a fortiori les femmes, qui sont deux fois plus opprimées en ont encore besoin davantage».

Mais pendant qu'à la Chambre des représentants on discutait de modifications du mode de scrutin, à la base cela s'agitait et la pression sur les leaders socialistes pour passer à l'action s'amplifiait.

1893 est une année clé dans l'histoire du POB et Emilie Claeys va arriver au sommet de sa carrière. Les événements vont se précipiter. A la Chambre les discussions portent encore toujours sur le suffrage universel. A Gand se tient les 2 et 3 avril le IXème Congrès du parti socialiste. Emilie Claeys y rend compte du rapport des femmes gantoises: elles demandent que le parti s'occupe

un peu plus de l'éducation politique des femmes. «Nous voulons, disent-elles, qu'on passe un peu de la théorie à la pratique et qu'on établisse par les faits ce qui jusqu'à ce jour ne fut prôné que par des mots». De plus il faut que le parti et toutes les associations professionnelles et les coopératives prennent des femmes dans leur direction parce qu'avant de réclamer des droits politiques, il faut que ces droits soient attribués dans le parti. «Personne ne peut dire que les hommes défendent mieux nos intérêts que nous ne le ferions nous-mêmes».

Les femmes marquent leur opposition au vote plural du père de famille. «Nous croyons de notre devoir de protester contre la proposition de donner deux voix au père de famille; nous n'admettons pas qu'après qu'on nous a déclarées incapables, indignes et ignorantes, on donne à nos époux le pouvoir de voter au nom de leur femme. Nous trouvons injuste et insultant pour notre sexe, que le ju-

gement de beaucoup d'hommes ignorants soit préféré au jugement d'une masse de femmes éclairées et instruites. Si on tient à connaître notre avis, qu'on nous laisse donner cet avis nous-mêmes».

Emilie Claeys récolta des applaudissements exubérants et sur sa lancée le Congrès adopta l'ordre du jour suivant (5): «conformément au programme du Parti ouvrier et aux résolutions du Congrès international, déclare que le Parti ouvrier poursuivra par tous les moyens en son pouvoir la suppression de toutes les dispositions légales qui consacrent l'infériorité civile, politique et économique de la femme; qu'il réclame le droit de vote pour les femmes et pour les hommes, qu'il admettra dans toutes ses organisations et syndicats les femmes au même titre que les hommes...»

Et le Congrès décide illico presto d'élargir le bureau du Conseil général d'un siège en faveur des femmes. Emilie Claeys est élue à une très large majorité. La voilà donc au sommet.

Le 11 avril la Chambre des représentants rejette le suffrage universel et le Conseil général est contraint d'appeler à la grève générale. Le pays s'enflamme et sous la poussée du mouvement ouvrier le pouvoir devra céder du lest: Il accorde le suffrage universel (des hommes bien entendu) tempéré par le système du vote plural. Les leaders socialistes effrayés, d'une part, par l'allure révolutionnaire du mouvement, d'autre part, par le nombre de victimes déjà tombées, vont décider de recommander la reprise du travail sans même consulter le Conseil général. La grève générale est finie. Le POB a remporté une demi victoire. Quant à Emille Claeys elle ne siège que depuis deux semaines au Conseil général et déjà elle se pose des questions.

Il me semble que la déclaration de principe, parue dans le premier numéro, révèle bien les positions d'Emille Claeys sur les problèmes des femmes. En exergue: Femmes de tous les pays, unissez-vous.

Le 15 juillet paraît le 1er numéro de «De Vrouw» (8). En sous-titre: mensuel socialiste sous la rédaction de Emille Claeys et Nellie van Kol.

Il est évident que ce programme est d'abord féministe avant d'être anticapitaliste. Emille Claeys veut assumer en même temps la lutte des classes et la lutte des sexes.

## LE FEMINISME BOURGEOIS SELON CLARA ZETKIN

En août 1893 elle fait partie de la délégation belge qui prend part au Congrès socialiste international qui se tient à Zurich. Dans son rapport envoyé au Congrès, le POB avait signalé l'existence de groupes de femmes, du périodique «De Vrouw» et d'autres publications qui prenaient la défense des femmes.

Au cours du congrès, Louise Kautsky présente une résolution concernant la protection des femmes au travail. Elle fut adoptée à la quasi unanimité. Emille Claeys fut une des rares à s'y opposer et elle s'en expliqua: bien sûr, elle n'était pas opposée à une protection des ouvrières mais elle marquait son désaccord avec l'approche du problème. Une de ses objec-

## DECLARATION DE PRINCIPE DE LA LIGUE DES FEMMES HOLLANDO-FLAMANDE

«L'Union fait la force, aussi bien au foyer que dans l'Etat. Mais l'union n'est possible qu'entre égaux. Là où l'un est maître absolu de l'autre, là règnent la tyrannie et l'esclavage et une collaboration unie et amicale n'est pas possible. Depuis ce grand événement qui se déroula dans les temps préhistoriques où le patriarcat l'emporta sur le matriarcat, la femme est l'esclave de l'homme. Pendant des siècles, trompée par la religion et enchaînée par les lois, elle s'est soumise à cette situation au détriment de la race humaine tout entière. Cependant, à présent, elle prend conscience de sa valeur et de ses droits et commence à protester dans tous les pays du monde contre l'injustice immense dont elle est victime. Bien considéré, non seulement parce qu'elle est la reproductrice de la race humaine mais aussi et surtout à cause des charges et dangers qui sont liés pour elle à cette vocation, la femme a plus de droits que l'homme. Celui qui porte les charges les plus lourdes peut réclamer les plus grandes récompenses. Pourtant elle ne va même pas aussi loin dans ses légitimes revendications. Elle se borne exclusivement à réclamer des droits égaux en échange de devoirs égaux. Elle demande, comme l'homme, le droit à la vie, une vie conforme à ses goûts et ses aspirations. Elle revendique d'avoir son mot à dire dans la direction de la cité et du pays, de prendre part à la législation car la loi jusqu'à aujourd'hui non seulement a négligé ses intérêts mais l'a marquée comme mineure et même pire; elle exige l'indépendance économique car elle sent que la dépendance économique est la seule cause de son esclavage. Bref, à la fin du 19ème siècle elle revendique tous les droits, toutes les libertés qui lui reviennent en tant qu'être humain. Pour atteindre cet objectif, elle hausse la voix dans tous les pays. Pour atteindre ce but nous invitons toutes nos sœurs en Hollande et en Belgique flamande à se joindre à nous et, par un travail commun, réaliser la force dont nous avons besoin pour obtenir nos droits naturels du moins si elles pensent adhérer aux exigences suivantes:

### 1. Le droit à la vie;

2. L'admission de la femme à toute profession, emploi, métier qu'elle désire et pour lesquels nous semblons avoir la force physique et intellectuelle nécessaire;

3. Un salaire minimum calculé en fonction des besoins raisonnables de chaque individu, notamment: le besoin d'une bonne alimentation, une habitation salubre, des vêtements convenables, un enseignement épanouissant et des loisirs appropriés;

4. Un salaire égal pour un travail égal, indépendamment du fait que le travail est réalisé par un homme ou une femme.

5. L'admission de la femme à tous les emplois publics et tous les corps législatifs, égalisation qui ne peut qu'offrir des avantages pour la société en général;

6. Un enseignement, mixte, obligatoire et gratuit jusqu'à 16 ans. Pas de distinction de cours pour les garçons et les filles. Ouverture gratuite d'écoles professionnelles et d'institutions jusqu'à l'enseignement supérieur (compris) pour les femmes comme pour les hommes.

7. Suppression des dispositions qui désignent la femme comme inférieure de l'homme. Recherche de paternité.

8. Tutelle par l'Etat de l'enfant depuis l'accueil jusqu'à sa 16ème année; une protection de l'enfant par l'Etat contre toutes les influences pernicieuses de la pauvreté, les exemples immoraux et la tyrannie exercée par ses protecteurs naturels;

9. Entretien par l'Etat de tous les invalides du travail aussi bien femmes qu'hommes;

10. Lutte contre l'alcoolisme et la prostitution, principalement par la suppression de la pauvreté;

11. Lutte contre la guerre par la fraternisation des peuples et un tribunal international;

12. Convaincues que l'esclavage de la femme est issu de la propriété privée, nous déclarons:

a. que seulement l'abolissement de la propriété privée et la société issue de cette transformation pourra offrir à la femme tous les droits qu'elle peut réclamer en tant qu'être humain;

b. que par conséquent nous nous déclarons solidaires du programme du parti socialiste, et que nous désirons combattre avec lui sous un même drapeau;

c. que nous ne créons pas une ligue de femmes avec le but d'opposer en ennemis un sexe à l'autre dans le parti: socialiste mais parce que, à côté des hommes, nous voulons collaborer jusqu'à remporter la victoire commune.

La rédaction.



tions était qu'on réclamait un temps de travail plus court pour les femmes. Elle ne souhaitait pas de droits particuliers pour les femmes, et elle était d'autant plus surprise que dans le préambule de la résolution on avait fait remarquer que les droits particuliers caractérisaient le féminisme bourgeois. Elle déclara, pour terminer son intervention, qu'en tant que socialiste, elle estimait que la problématique des femmes devait être traitée de manière générale en dehors du problème ouvrier.

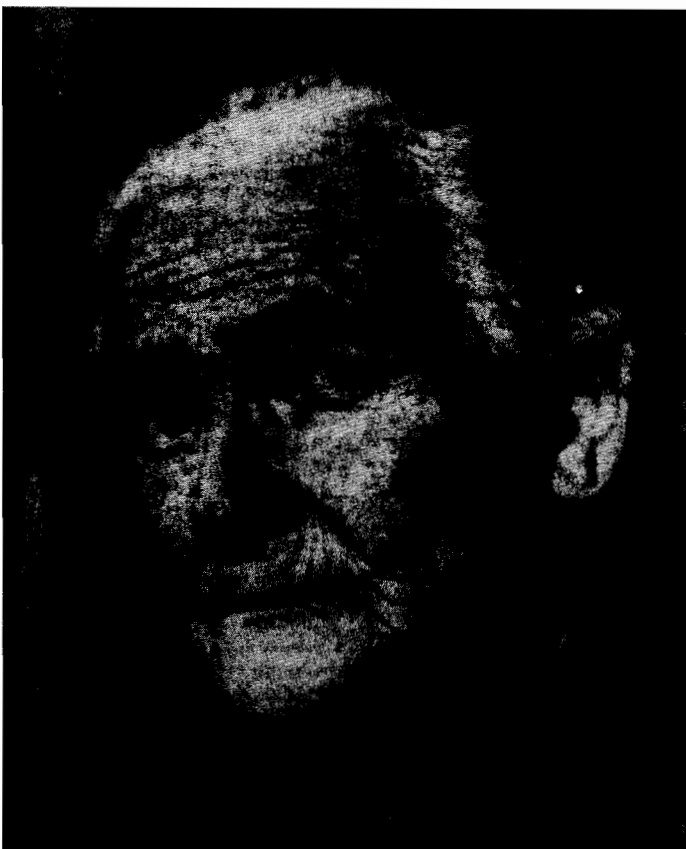
Sa prise de position, on s'en doute, ne rencontra pas un enthousiasme délirant et Clara Zetkin lui répliqua immédiatement. *«Je dois aussi m'opposer à Madame Claeys: le point de vue que défend cette déléguée est le vieux point de vue sur les droits des femmes. Du fait de la signification même d'un congrès prolétarien nous nous devons de protester et refuser de prendre en considération le point de vue des droits de femmes qui voient en chaque homme un ennemi des femmes. Les femmes ne doivent pas lutter pour l'élargissement des soi-disant droits des femmes, mais les femmes doivent lutter pour la limitation de la liberté d'exploiter.»*

Clara Zetkin a joué un rôle capital. Elle a organisé le mouvement prolétarien des femmes en Allemagne et en fera le plus important d'Europe. Elle édita un journal *«Die Gleichheit»* (L'Egalité) qui devint l'organe du mouvement international des femmes socialistes. Elle acquit aussi une influence énorme sur le mouvement international et était une personne-clé aux conférences. Quelle était la position de Clara Zetkin concernant les femmes? Elle a développé son point de vue à un Congrès du SPD en 1896:

1. La lutte pour l'émancipation des femmes est identique à la lutte du prolétariat contre le capitalisme.

2. Néanmoins les travailleuses ont besoin d'une protection spéciale dans leur lieu de travail.

3. Des améliorations des conditions des femmes travailleuses les rendront plus aptes à participer plus activement dans la lutte révolutionnaire de la classe tout entière.



*«C'est pourquoi la lutte de libération de la femme prolétarienne ne peut pas être une lutte semblable à celle de la femme bourgeoise contre l'homme de sa classe, au contraire, c'est une lutte commune avec l'homme de sa classe contre la classe des capitalistes... Ce qu'il faut, c'est lui rendre ses droits comme épouse, comme mère et lui permettre de les assumer. Le but final de la lutte n'est pas la compétition avec l'homme mais l'installation du pouvoir politique du prolétariat. L'agitation socialiste des femmes ne doit en aucun cas avoir pour tâche d'aliéner les femmes de leurs devoirs de mères et d'épouses... Elle combattra d'autant mieux que les conditions de vie de la famille et son efficacité au foyer seront meilleures.»*

Cette position de Clara Zetkin déterminera d'une façon catastrophique l'attitude des femmes de gauche jusqu'à nos jours.

Peut-on trouver une explication aux prises de positions de Clara Zetkin? Il faut probablement la rechercher dans son allégeance totale au marxisme qui ne réussit pas à apporter une solution compatible avec le socialisme scientifique à la *«Question de la femme»*.

Cette adhésion aux principes du marxisme amènera cette femme volontaire et probablement sincère à rompre avec le SPD lorsqu'il s'écartera de plus en plus de la doctrine et approuvera par opportunisme la politique impérialiste du gouvernement allemand et son entrée en guerre en août 1914.

## QUAND MARX TREBU- CHE SUR SES FANTAS- MES

Marie Mies de l'Institut des études sociales de La Haye explique fort bien l'attitude ambiguë des sociaux-démocrates allemands c'est-à-dire d'obédience marxiste concernant les femmes (7). Marx dans le Manifeste Communiste (1848) et plus tard dans le Capital (1864), Engels dans *«L'origine de la famille»*, estimaient que théoriquement et stratégiquement l'émancipation des femmes était liée à l'abolition de la propriété privée c'est-à-dire au renversement du système capitaliste et à l'abolition de la famille bourgeoise monogamie. Les marxistes considéraient l'entrée des femmes dans la production sociale

comme le préalable indispensable à l'émancipation des femmes.

Les choses commencent à se gâter théoriquement lorsque Marx base son analyse de la valeur de la force de travail et des coûts de reproduction de la force de travail sur le modèle de l'homme adulte qui gagne le pain de sa famille. Marx savait pourtant fort bien que les femmes constituaient une partie très importante du prolétariat allemand. L'étude des textes marxistes amène Marie Mies à leur attribuer des présupposés implicites.

1. Avant, l'homme était le seul pourvoyeur de la famille qui vendait sa force de travail ou capital comme agent libre. Avec l'introduction massive des machines il doit vendre, non seulement sa propre force de travail mais celle de sa femme et de ses enfants pour couvrir les frais de la reproduction. Il est donc le propriétaire de la force de travail de sa femme et de ses enfants.

2. Par conséquent, la femme ne pénètre pas sur le marché du travail comme un agent libre mais comme une *«esclave»*, une dépendante envoyée par son mari, et son salaire n'est pas vraiment son salaire mais une partie du salaire de son mari qu'elle déprécie par son travail.

3. Il en résulte que les femmes qui entrent dans la production sociale y sont nécessairement concurrentes des hommes, concurrentes déloyales puisque leur salaire contrairement au mari ne doit pas couvrir les frais d'une famille.

4. Le concept de *«famille»* qui sous-tend ces présupposés n'est pas celui d'une famille prolétarienne empirique, qui à cette époque était déjà en état de dissolution, mais celui d'une famille bourgeoise avec l'homme pourvoyeur et la femme au foyer.

5. Il en résulte que le coût de la force de travail d'un ouvrier devra comporter les coûts de reproduction de la famille et n'est pas celui d'un travailleur individuel et que les femmes n'ont donc aucun motif rationnel à revendiquer un salaire égal aux hommes puisqu'il sera toujours considéré comme un appoint au salaire de l'homme pourvoyeur de la famille.

Cette vision du salaire féminin rejoint celle de la bourgeoisie qui mènera une campagne idéologique de glorification de

la mère et de la ménagère et promulguera des lois de protection des femmes au travail surtout concernant leurs fonctions reproductrices. Elle posait aussi ses pions pour définir le travail des femmes comme travail d'appoint qu'elle pouvait alors sous-payer. Voici donc la contradiction posée: comment peut-on en même temps voir l'entrée des femmes dans la production sociale comme préalable à leur émancipation et maintenir en même temps la notion d'homme pourvoyeur de la famille.

Pendant tout le 19<sup>ème</sup> siècle l'attitude de l'ouvrier allemand masculin a été caractérisée par ce qui a été appelé «l'antiféminisme prolétarien» inspiré surtout par la menace que l'entrée des femmes dans la production industrielle pèserait sur les emplois et les salaires masculins. La question de savoir s'il fallait interdire le travail extérieur aux femmes fut débattue dans de nombreux congrès du mouvement ouvrier allemand. Ce qui finalement amena les ouvriers à se prononcer en faveur du droit des femmes au travail fut la crainte de les pousser à la prostitution mais il se limitait aux branches de l'industrie qui ne mettaient pas en danger leur santé ou leur moralité.

En 1879 parut l'œuvre d'August Bebel «*La Femme et le Socialisme*» qui connut une énorme popularité non seulement parmi les socio-démocrates allemands mais encore chez les socialistes des autres pays dont il devint le livre de base pour la question de l'émancipation des femmes. L'impact fut considérable. Une de ses prises de position à savoir: «*Pour nous, la dite question de la femme est uniquement un aspect de la question sociale générale qui pour le moment occupe toutes nos pensées, agite tous les esprits, elle peut uniquement trouver sa solution finale dans l'abolition de la contradiction sociale et tous les maux qui en découlent*» devint partout la stratégie socialiste pour l'émancipation des femmes et l'est restée jusqu'à nos jours (j'ajouterai que puisque les socialistes n'envisagent plus «l'abolition de la contradiction sociale» nous pouvons faire notre deuil de l'émancipation des femmes par leur intermédiaire). De là, découle que la lutte pour l'émancipation des femmes ne doit pas être séparée de la lutte de classe mais doit plutôt y être subordonnée. Pour Bebel, la femme dans la nouvelle société est entièrement indépendante socialement et économique-

ment et maîtresse de son propre destin. Dans le choix de l'amour elle est comme l'homme, libre de suivre son inclination. Pourtant il maintient la même division sexuelle du travail et définit la femme, comme sous le capitalisme, comme déterminée biologiquement par la maternité. Il n'échappe pas non plus à la contradiction soulignée plus haut, entre l'émancipation des femmes par le travail professionnel et la tendance des travailleurs à désirer une femme «à la maison» comme le bourgeois et à gagner un «*salair familial*».

Pour Bebel les femmes échapperont à la double journée de travail par les progrès technologiques qui transformeront les cuisines en petits paradis «*tout à l'électricité*».

Mais l'apparition de Clara Zetkin, cette figure dominante du très puissant Parti social-démocrate allemand qui à partir des années 1890 dirigea le mouvement international des femmes socialistes et poursuivit une guerre systématique contre le féminisme auquel elle accolait systématiquement le mot bourgeois, m'invite à une digression à cette veille du 8 mars, Journée des femmes.

## LA JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES OU COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE

C'est Clara Zetkin qui, au mois d'août 1910, à Copenhague, fera adopter le principe d'une Journée internationale des femmes afin de promouvoir le droit de vote des femmes. Vous avez bien lu: le droit de vote des femmes. Il faut lire l'ouvrage de la Québécoise Renée Côté (8): «*La Journée internationale des femmes ou les vrais faits et les vraies dates des mystérieuses origines du 8 mars jusqu'ici embrouillées, truquées, oubliées: la clef des énigmes, la vérité historique*».

Sachez donc que même notre fête, on nous l'a trafiquée.

Le 8 mars ne commémore pas une grève des femmes du textile à New-York en 1857. Cette grève n'a jamais existé. Le 8 mars ne commémore pas non plus une grève de milliers de femmes de l'industrie de l'aiguille à New-York en 1908. On n'en trouve pas trace. Par contre le 3 mai 1908 eut lieu à Chicago ce qu'on suppose le premier Woman's day socialiste mais autonome. Deux autres «*Woman's day*» à caractère plus officiel seront encore célébrés aux États-Unis, chacun le der-



nier dimanche de février, manifestations officielles en faveur du droit de vote des femmes. On a des raisons de croire que Clara Zetkin s'est inspirée de l'exemple américain pour lancer la journée internationale. Et cette année-là, donc en 1910, il y avait bien eu une grève de milliers de chemisières à New-York du 22 novembre 1909 au 15 février 1910 et elles avaient été nombreuses à assister au Woman's day (dernier dimanche de février, rappelons-le). Et

Renée Côté de commenter: «*Il me semble maintenant évident que contrairement au mythe d'un Woman's day institué en souvenir d'une grève, ce sont les grévistes qui ont participé au Woman's day et à la lutte pour le droit de vote des femmes*». Autrement dit: comment une tendance lutte de classe a tenté de gommer une revendication féministe. A partir de 1911 des journées de femmes vont se célébrer en Europe mais la date du 8 mars n'apparaît qu'en 1914, toujours en Europe. Et cette date va de-

venir une date révolutionnaire. Voici ce qu'en dit Alexandra Kollontai.

«*Le 8 mars 1917 (le 23 février selon l'ancien calendrier) Journée internationale des ouvrières, elles sont sorties courageusement dans les rues de Petrograd. Ces femmes, des ouvrières et des épouses de soldats exigeaient du pain pour leurs enfants et le retour de leurs maris des tranchées. A ce moment décisif, l'action des femmes devint à ce point menaçante que les forces de sécurité tsaristes n'osèrent pas prendre les mesures habituelles pour mater les rebelles, et se contentèrent de regarder sans comprendre la vague déferlante de la colère populaire.*

*La journée des ouvrières est devenue une date mémorable dans l'histoire. Ce jour-là les femmes russes ont brandi la torche de la révolution prolétarienne et ont mis le feu aux poudres. La révolution de février venait de commencer.*

Après cette parenthèse, très significative de la lutte idéologique qui dominera le mouvement des femmes au cours de

tout le 20<sup>ème</sup> siècle, entre les femmes socialistes qui relèvent la lutte des sexes à plus tard ou croient que le sexisme est lié au capitalisme et s'évanouira donc spontanément dans une société réellement socialiste et les socialistes féministes, nous pouvons revenir à Emilie Claeyls qui vient de s'opposer à Clara Zetkin qui lui reproche en fait son féminisme bourgeois. Emilie Claeyls n'y était d'ailleurs pas hostile. Dans une relation qu'elle fait d'un congrès de libres penseurs à Herstal auquel elle a participé, elle commence son article en disant: «On ne peut trouver une meilleure preuve de la progression constante du mouvement des femmes en Belgique que l'affiliation non seulement de la crème des ouvrières intelligentes mais encore de la partie éclairée de la bourgeoisie». Dans les débats auxquels elle assista elle intervint toujours avec véhémence contre les hommes qui discriminaient les femmes consciemment ou inconsciemment. Mais elle pouvait également s'opposer à des femmes, soit qu'elles exprimaient un certain mépris à l'encontre des femmes du peuple, soit quand, par exemple, une oratrice à l'Association des Dames Progressistes affirma «que la majorité des femmes s'adonnent à la prostitution par paresse et par indolence».

## ERADICATION D'UNE FEMINISTE SOCIALISTE

En 1894 elle va avoir des problèmes avec la justice. Elle édite en effet une brochure en production propre dans laquelle elle reprend un article publié dans «De Vrouw» intitulé *Un mot sérieux*. Elle est probablement la première en Flandre à avoir conseillé en néerlandais aux ouvrières, la limitation des naissances. A l'arrière de la brochure l'avis: «maternité à votre choix», et les adresses où on pouvait se procurer la célèbre brochure de la Nouvelle Union malthusienne, «*Les moyens pour prévenir les grandes familles*», notamment chez elle. Dans cet article, Emilie Claeyls se demandait, entre autres si les femmes étaient uniquement sur terre pour mettre au monde des enfants qu'elles voyaient mourir prématurément, si des femmes faibles devaient continuer à engendrer des enfants encore plus faibles et si, par conséquent, les générations présentes et à venir devaient payer pour la jouissance des hom-

mes. Elle considérait la limitation des naissances nécessaire non seulement pour les parents et les enfants mais encore pour le parti parce que les capitalistes avaient plus à craindre d'une «petite bande de prolétaires bien nourris et bien instruits que d'une grande masse d'affamés abrutis». Elle estimait l'abstinence comme la meilleure et la plus digne des méthodes de contraception mais n'avait pas de préjugés vis-à-vis des autres méthodes. Elle terminait en invitant les femmes mais aussi les hommes à réfléchir longuement et sérieusement à cette question. Son action était courageuse parce qu'à ce moment la plupart des socialistes étaient opposés à la limitation des naissances. Elle reçut néanmoins l'appui du quotidien socialiste «*Vooruit*». En 1895, elle proposa de mettre la question des femmes à l'agenda du prochain congrès. On l'accepta avec suffisamment de retard pour ne plus pouvoir la prendre en considération. A la suite de quoi, elle démissionna du Conseil national.

Elle refusait ainsi de jouer plus longtemps le rôle de femme-alibi. Elle en avait marre, comme elle le disait, que les hommes ne fassent pas coïncider leurs actes avec leurs paroles. Emilie Claeyls continua cependant à être éditrice responsable du journal socialiste *Vooruit*, poste qu'elle occupait depuis 1892 et qui lui permettait de subsister. Cette fonction n'avait pas de signification politique. Elle fut choisie parce que les femmes contrairement aux hommes ne risquaient pas la contrainte par corps en cas de poursuite judiciaire.

En 1896, Emilie Claeyls va habiter avec un homme marié qui l'aimait pour elle-même et on peut supposer que cet amour était partagé. On sait que le journal catholique «*Het Volk, antisocialistisch dagblad*» a joué un rôle dans la plainte déposée pour adultère et le 8 novembre la police surprend le couple en flagrant délit. Le scandale fut énorme, exploité pendant des semaines par la presse et on en parla encore au parlement en 1898. Sa conduite fut mise en rapport avec le livre d'August Bebel «*Die Frau und der Sozialismus*» dont *Vooruit* avait publié la traduction en plusieurs livraisons. «*N'était-ce pas à cause de cela que la plupart des partisans de Vooruit étaient familiarisés avec l'amour libre socialiste et les nouvelles théories sur le mariage*».

Dans les milieux socialistes il s'en trouva pour estimer que «*celle qui avait arraché ses enfants du cœur d'un père s'était conduite en socialiste indigne et inhumaine et devait être chassée (9)*».

Et c'est à peu près ce qui se produisit. Dès le 9 novembre 1896 elle est remplacée comme éditrice responsable de *Vooruit* et on lui ôte aussi la présidence du Club des femmes. Ainsi disparaît une première fois Emilie Claeyls de la scène socialiste. Dans la suite de sa vie, si elle adhéra au protestantisme, elle restera cependant une socialiste convaincue. Elle mourut en 1943.

## EPILOGUE

Je vais à présent poursuivre par un petit épilogue. Son amie Alice Bron avait émis un souhait: «*que son nom pourtant, reste gravé quelque part dans un petit coin bleu du souvenir*». Eh bien cela ne fut apparemment pas possible. Son nom n'apparaît dans aucune des annales du mouvement socialiste.

Elle-même semble-t-il ne parlait pas de son passé.

Karel Beerblock, qualifié par l'historienne Denise De Weerd (1) de féministe convaincu et qui était secrétaire de l'Union des fileuses de coton, a bien connu Emilie Claeyls et lui en voulait, semble-t-il, pour des raisons obscures. Il publia un rapport sur le mouvement des femmes en Flandre qui couvre la période 1878-1902 sans mentionner Emilie Claeyls la tuant politiquement une seconde fois.

Le sort que connut Emilie Claeyls en Belgique n'a pourtant rien d'exceptionnel. A cette période, dans tous les pays occidentaux les femmes luttaient pour le suffrage universel des femmes. D'une part, les féministes bourgeoises et d'autre part, les femmes socialistes parmi lesquelles des socialistes féministes. Parmi les femmes socialistes, des luttes de tendance vont se dérouler qui porteront sur l'opportunité ou non d'une alliance avec les féministes bourgeoises. Ce sont les femmes socialistes qui préconisent l'unité avec le mouvement prolétarien, opposées à cette alliance, qui l'emporteront et stigmatiseront les socialistes féministes d'un sceau d'infamie en leur accordant le qualificatif de bourgeois.

Ainsi disparaîtront, non seulement de la scène politique mais encore de l'histoire, les socialistes féministes de partout. Tant il est vrai que les dissidents n'existent que lorsqu'ils remportent leur combat. Les Soviétiques n'ont rien inventé, ils ont simplement poussé cette méthode jusqu'au bout. Les femmes sont malheureusement d'éternelles dissidentes vaincues dans un monde d'hommes. Adrienne Rich (10) analysant ce phénomène l'exprime de la manière suivante: «*la disparition du passé historique et politique des femmes fait en sorte que chaque nouvelle génération de féministes semble être une décroissance de l'histoire*». Des féministes d'aujourd'hui les ont heureusement exhumées et leur ont rendu leur place dans l'histoire des femmes.

Et le Club des femmes? Il ne survivra pas au départ de sa présidente. En 1900 on créa une nouvelle «*Association des femmes socialistes de Gand*». Comme avant, pour en être membre il fallait faire preuve d'une conduite irréprochable mais on avait laissé tomber la disposition spéciale concernant les mères célibataires. Mais plus éclairant, des sujets tels que le mariage, le comportement sexuel et donc aussi la limitation des naissances, ne seraient plus traités conformément à une résolution de l'association. Les sujets cruciaux pour les femmes mais épineux pour le parti ne seraient donc plus discutés. Dorénavant la nouvelle association s'alignera intégralement sur la ligne du parti à savoir que le problème des femmes est une subdivision de la libération générale de la classe ouvrière et les femmes allaient lutter avec les hommes pour le but commun: l'égalité civile, politique et économique des hommes et des femmes.

Et en réalité, cette égalité, elles ne la réclamaient même pas car lorsque les féministes dites bourgeoises revendiquaient l'entrée des femmes dans toutes les professions, les femmes socialistes rétorquaient, en bonnes mères de leurs camarades, qu'elles voulaient «*un apprentissage qui apprenne aux femmes des métiers de femmes, afin de ne plus être obligées de faire concurrence aux hommes et de leur gâcher de bons métiers*». Elles rejoignent ainsi entièrement la position des hommes qui voyaient un danger dans la concurrence des femmes sous-payées. Il semble qu'en réalité, les ouvrières, contrairement

aux féministes, ne revendiquaient pas le droit à l'emploi mais aspiraient à pouvoir vivre au foyer ce qui se comprend, vu le nombre d'heures de travail auquel il fallait ajouter le temps du travail ménager, un vrai calvaire.

Et cette tradition s'est maintenue dans le mouvement syndicaliste socialiste puisque Debunne lui-même dans les années septante, s'adressant à des déléguées en formation syndicale a terminé son petit speech en disant «*Et dans un avenir proche, je l'espère, quand nous serons enfin en régime socialiste, vous pourrez toutes rentrer au foyer.*». Et il n'a pas compris pourquoi les déléguées lui ont presque arraché les yeux! Les femmes socialistes d'aujourd'hui sont les pieuses héritières de l'association d'hier; elles sont encore toujours en 1900...

Et le suffrage universel des femmes pour lequel Emilie Claeys a tellement lutté au sein du POB?

J'ai cru longtemps que la revendication du suffrage universel par les femmes était une revendication réformatrice. A présent, je ne le crois plus. Mais je ne me trompais pas tout à fait. Je faisais erreur sur le sexe. Parce qu'il était évident que la revendication du mouvement ouvrier au suffrage universel (pour les hommes) représentait la voie royale du réformatisme qui allait le détourner de ses objectifs fondamentaux, le renversement du capitalisme. Le suffrage universel, mode d'expression individuelle par excellence était revendiqué par un mouvement de masse. Le suffrage universel, système du plus grand dénominateur commun, devenait l'objectif d'un mouvement révolutionnaire. Quelle dérision!

Mais une fois la revendication posée par les hommes, les femmes se devaient de la revendiquer pour elles pour rendre crédible leur affirmation à l'égalité des droits.

Revenons à 1894. Malgré le vote plural, les élections vont porter 29 socialistes au Parlement. Mais si le nombre de voix va augmenter au cours des élections suivantes, leur représentation en sièges ne va pas croître en conséquence. C'est pourquoi en 1901, les socialistes qui avaient toujours considéré avec hostilité une alliance de femmes socialistes avec des féministes bourgeoises, ne vont pas hésiter à entrer dans une alliance avec les libéraux progressistes au

moins aussi bourgeois pour étendre le suffrage universel.

Les libéraux acceptèrent à condition que les socialistes abandonnent leur revendication en faveur du droit des femmes au suffrage universel. Un Conseil général du POB y souscrivit à une majorité écrasante: 34 voix contre une et trois abstentions. Lala Vandervelde, l'épouse d'Emile, au nom de la Fédération nationale des femmes socialistes fera voter la résolution suivante: «*Considérant que l'égalité politique des sexes constitue l'un des principes essentiels du socialisme, le programme du POB réclame l'attribution du droit de suffrage aux femmes à tous les degrés...; mais considérant que la revendication immédiate de ce droit pour l'électorat législatif menace de compromettre l'unité d'action des partisans du suffrage universel des hommes, la fédération des femmes socialistes, s'inspirant de l'intérêt supérieur du Parti ouvrier, propose aux déléguées et mandataires de suspendre le mouvement en faveur du suffrage universel des femmes jusqu'à la victoire du suffrage universel des hommes.*»

Au congrès réuni pour ratifier cette décision une militante Paule Gil ironisera «*Tous les congrès socialistes proclament l'égalité des sexes mais on se dérobe quand il s'agit de réaliser les principes.*»

Mais les femmes recevront cependant à ce Congrès un os pour leur docilité, un siège au Conseil général qui sera attribué à Isabelle Gatti de Gamond.

Cette trahison des hommes et des femmes socialistes sera inutile. Il faudra attendre 1919 pour que le suffrage universel pour les hommes soit instauré.

Après cela le POB continuera à s'opposer au vote des femmes. Elles devront patienter jusqu'en 1948. La Belgique devenait ainsi un des derniers pays à avoir instauré le suffrage vraiment universel.

## QUESTIONS EN VRAC

Maintenant je voudrais vous livrer quelques réflexions suscitées par cette petite recherche. Une première constatation c'est qu'en moins de cent ans les femmes ont parcouru un chemin énorme!

Pour caractériser la situation des femmes à la fin du siècle dernier je reprendrai un texte de Louis Franck en 1894 (1). «*La femme est placée sous la domi-*

*nation légale du mari, son seigneur et maître. Comme l'esclave, elle n'a pas d'existence libre: elle jure à son mari une obéissance de toute sa vie. Comme l'esclave, la femme n'a pas de nom patronymique et porte celui de son chef; comme l'esclave, la femme ne peut ni témoigner, ni faire partie d'un conseil de famille. Comme l'esclave, elle n'a pas droit au profit de son travail. Comme l'esclave, la femme ne peut ni acheter, ni vendre, ni donner, ni recevoir sans la permission de son chef. Rien ne lui appartient. Comme l'esclave, elle ne peut passer aucun acte ni tenter aucun procès sans le consentement de son mari. Comme l'esclave, la femme n'a aucun droit sur ses enfants. Bien plus, la femme mariée est moins que l'esclave...*»

Aujourd'hui par contre: elle a tous les droits politiques sauf d'être Roi.

Le régime matrimonial est quasi égalitaire. Elle assume l'autorité parentale au même titre que le mari, elle jouit d'une liberté sexuelle formelle sauf évidemment l'avortement, elle peut gérer ses biens comme elle l'entend, elle a acquis le droit à l'enseignement.

On peut se demander ce qui a provoqué cette évolution favorable et il n'est pas certain que ce soient les femmes qui aient été les principales actrices de cette évolution.

J'aurais tendance à voir dans la naissance du POB qui progressera rapidement une des origines de la possibilité de modifier le statut des femmes par le fait que l'égalité des sexes sera reprise officiellement dans son programme. Le fait qu'un parti important retienne ce point lui a enlevé son caractère farfelu. Il lui a en somme donné ses lettres de noblesse. Les femmes ont bénéficié de la naissance d'un mouvement aux objectifs généreux.

Puis, l'arrivée des socialistes au Parlement permettra de traduire certaines aspirations en lois. Et par la force des choses toutes ces modifications vont être votées par des hommes.

En même temps l'instruction des femmes se répand et avec elle, le ménage, la cuisine, l'éducation des enfants vont devenir un horizon trop étriqué. Les femmes vont perdre partiellement leur capacité de résignation. Des associations de femmes se créent mais il n'est pas certain que leur rôle soit déterminant. En Belgique surtout, les femmes ont toujours été difficiles à mobiliser. Alors, cette modification de statut serait-ce dû à un changement de

société? A un besoin du système capitaliste? A la certitude que ces libertés ne modifieront pas fondamentalement les rapports de force comme cela s'est avéré pour le mouvement ouvrier? A la certitude que l'aliénation est un facteur suffisant pour garder les rênes? Je n'ai pas de réponse mais la question vaut la peine d'être posée. D'autres questions surgissent encore.

En fait les droits obtenus sont ceux qui étaient revendiqués principalement par les féministes bourgeoises. C'est finalement dans le domaine socio-économique que subsistent le plus d'inégalités surtout vis-à-vis des femmes mariées.

Ce domaine-là se situe effectivement sur le terrain de la lutte des classes. Mais c'est précisément là que le patriarcat va s'affirmer dans toute sa splendeur car ces revendications, aussi légitimes sur le plan de l'équité que les autres, ne seront pas rencontrées par la bourgeoisie qui s'encombre rarement de principes quand ils vont à l'encontre de ses intérêts et seront défendus avec une extrême mollesse par les socialistes de tous poils.

Pour les camarades, dans la question des femmes l'économie ne prime pas le politique. Ce qui est important c'est de maintenir les femmes sous leur dépendance.

Lorsque leur femme travaille en dehors, les camarades considèrent comme absolument normal que le travail féminin soit pénalisé même si les revenus du ménage en pâtissent. Par contre, les avantages accordés aux femmes au foyer leur semblent parfaitement justifiés.

Foncièrement conservateurs, ils se raccrochent à un schéma de société dépassé par les faits: la famille cellulaire papa, maman, un fils, une fille, et les affiches du PS en témoignent. Ce sont donc bien des visions politiques qui influent sur des choix socio-économiques.

Et on constate une convergence de vues entre hommes bourgeois et hommes prolétaires et la création d'un front commun des hommes. Il suffit de se rappeler la grève des femmes de la FN à Herstal en 1966 ou plus récemment celle des femmes de Bekaert-Cockerill. Quand il s'agit des femmes, il n'y a plus de lutte de classes entre les hommes.

La lutte pour l'égalité socio-économique ne pouvait donc être entreprise que par des femmes, et des femmes de





gauche, et c'est précisément là que l'action des associations de femmes socialistes, partout, a été particulièrement désastreuse parce qu'elles ont nié l'existence de la phalocratie.

Elles ne seront pratiquement plus que l'écho de résonance des revendications masculines qui concernent les deux sexes. Elles serviront principalement à amener des membres femmes aux différentes organisations s'adressant donc, démagogiquement, à des êtres sexués pour des revendications asexuées.

Enfin, l'acquisition de nombreux droits formels, qui à première vue supprimaient tous

les problèmes, a au contraire, donné un éclairage nouveau à une oppression moins criante, plus subtile mais insupportable qui a provoqué dans les années 70 l'explosion d'un mouvement féministe qui a bien mis en évidence la vanité de ces droits face à la violence et au mépris masculins qui continuent à se manifester à tous les niveaux de la société. Serait-ce par erreur que les femmes renoncent très souvent à utiliser pleinement leurs droits? Ou faut-il attribuer leur impuissance à ce qu'Hedwige appelait dans une autre conférence, la « *paresse des femmes* »? La question est ouverte.

Et si les droits socio-économiques divisent les femmes, par contre tous les problèmes liés à la violence masculine leur permettent de reconstituer une unité. Les femmes ne constituent pas une classe, elles ne sont pas sœurs. Comme pour les hommes, leur projet de société n'est pas nécessairement identique mais elles peuvent constituer des fronts communs sur des points précis et notamment au niveau de la lutte des sexes.

Je ne suis pas de celles qui estiment que les femmes ne doivent s'investir que dans la lutte des sexes. Elle ne sont pas uniquement des êtres sexués. El-

les sont aussi des êtres sociaux. Et c'est pourquoi il est normal, il est heureux qu'elles s'investissent aussi dans les luttes de classe ou de libération nationale ou autres.

Mais je terminerai par une phrase de Madeleine Pelletier (11) (1874-1939), féministe communiste française qui résume bien mon propos.

«*Sous aucun prétexte, une féministe ne doit préférer le parti dans lequel elle est entrée au féminisme lui-même, car si elle sert le premier, elle appartient au second et rien qu'à lui.*»

Edith Rubinstein

1. *Le féminisme en Belgique (1882-1914)* CNFB. *Vies de femmes 1830-1880* (contribution de Denise De Weert), BBL 16.10/30.11.80.

2. Pour tout ce qui concerne la situation en Belgique au 19<sup>ème</sup> siècle et le POB. L'ouvrage de référence a été «*Les socialistes belges (1885-1914)*» Marcel Libman (*Vie Ouvrière*).

3. *Pratiquement tout ce qui concerne Emilie Claeys est emprunté à Philip Van Praag* «*Tijdschrift voor Sociale Geschiedenis*» 1978 p. 177-196.

4. *La Belgique, état constitutionnel modèle*, Karl Marx, *Frederich Engels*. Edition Fil du temps.

5. *La ligue n° 3*, organe belge du droit de femmes, juillet 1893 p. 92.

6. Traduit de «*De Vrouw*» n° 1, *socialistisch maandblad* du 16.7.1893.

7. «*Feminism in Europe, Liberal and Socialist strategies 1889-1919*, Marie Mies, Kumara Taxawardena, Institute of Social Studies, The Hague 1981.

8. «*La journée internationale des femmes ou les vrais faits et les vraies dates des mystérieuses origines du 8 mars jusqu'ici embrouillées, truquées, oubliées: la clef des énigmes, la vérité historique*», Renée Côté, Ed. du Remue-Ménage (Montréal 1984).

9. *Le Peuple* 19.11.1886

10. *On lies: secrets and silence*, Adrienne Rich, Virago, London 1980.

11: *Histoire du féminisme français (du Moyen-Age à nos jours)*, Maïté Albistur et Daniel Armogathe, Ed. des femmes 1977.

# La journée internationale des femmes

ou les vrais faits et les vraies dates des mystérieuses origines  
du 8 mars jusqu'ici embrouillés, truqués, oubliés!

Ce livre au titre déjà impressionnant est étonnant à plus d'un titre. L'auteure, Renée Côté, une Québécoise, y mène aux Etats-Unis une enquête sur l'origine du 8 mars. Elle y a accompagné son mari mais est elle-même désœuvrée. Une histoire de ses amies, lui avait exprimé ses doutes sur l'origine du 8 mars, date commémorative d'une grève de femmes du textile à New-York en 1957.

Elle va donc, sans formation d'historienne, et convaincue d'aboutir sans trop de difficultés, consulter les archives, les documents et les journaux de l'époque, interroger des historiennes et être entraînée à découvrir que le 8 mars n'a de toute façon pas une grève comme origine contrairement à ce qu'on nous rappelle religieusement chaque année. Ses recherches l'amèneront également à retrouver les mouvements de femmes sur une période de plusieurs décennies (1880-1920) aux Etats-Unis et les luttes politiques entre femmes féministes bourgeoises, femmes féministes socialistes et femmes socialistes, et qui verront la victoire des femmes socialistes qui rejeteront ainsi dans l'ombre le féminisme pendant un petit demi-siècle.

La présentation de cet ouvrage, passionnant à lire et rempli de renseignements intéressants, est également très particulière. L'auteure y mêle avec bonheur le résultat de ses recherches, des photos de femmes ou de textes d'époque, avec ses réflexions personnelles, avec ses étonnements, ses moments de découragement. Avec une économie de mots étonnante, un nombre de pages relativement réduit, elle parvient à nous enrichir considérablement sur l'histoire du féminisme.

E.R.

*La journée internationale des femmes ou les vrais faits et les vraies dates des mystérieuses origines du 8 mars jusqu'ici embrouillés, truqués, oubliés!*

*La vérité historique, par Renée Côté, Ed. du Remue-ménage, 1984.*

## Ça sent le féminisme!

Pour certains, ces longues discussions sur le suffrage féminin ne sont pas de mise: ça sent la conscience de sexe et les socialistes ne doivent pas inoculer un tel virus.



Quand le comité national de la femme, dans son rapport sur la propagande auprès des femmes, demande à l'assemblée une plus grande autonomie, mais promet en même temps de ne pas nuire au prestige du Parti,

*De façon à faciliter la tâche du comité nouvellement élu nous demandons instamment à l'assemblée de lui accorder plus d'autonomie en lui reconnaissant: le droit de mettre en pratique les propositions acceptées à l'unanimité qui concernent directement la propa-*

*gande auprès des femmes et qui ne remettent aucunement en question le prestige ou les principes du Parti dans son ensemble.*

MAY WOOD-SIMONS, présidente,  
WINNIE F. BRANNETTER  
LHERISA MALIKI  
«Report on Propaganda Among Women», in  
op. cit., p. 180

est-ce une garantie contre la conscience de sexe ou conscience féministe? Je crois que oui. Et je ne suis pas la seule.

### QU'EST-CE QUE LA CONSCIENCE DE SEXE?

*Cette notion dépasse de beaucoup une simple bataille pour l'obtention du droit de vote des femmes. C'est la prise de conscience du fait que la société actuelle est fondée sur la psychologie masculine. (...)*

*Pour pouvoir être choisie par l'homme, la femme fut contrainte de se conformer à ses idées. Il lui était absolument nécessaire de se développer intellectuellement et physiquement en fonction de ce qu'il en attendait. Et comme l'homme ne choisirait que celles*

*qui céderaient facilement à son influence, il est évident que la société reflète de plus en plus la psychologie masculine.*

*Dans ce contexte, la conscience de sexe, c'est l'éveil d'un sexe qui prend conscience de son statut et de ses responsabilités sociales, tout comme la conscience de classe est l'éveil d'une classe qui se rend compte de sa position et de sa mission sociale.*

HELEN UNTERMAN  
«Sex-Consciousness», in *Progressive Woman*,  
avril 1910.

*Il semble se dessiner parmi certain-e-s délégué-e-s un courant qui prétend que ce n'est pas une conscience de classe qu'il faut développer chez nos camarades femmes, mais une conscience de sexe. Je m'oppose à toute notion de conscience de sexe; il n'est pas du devoir des socialistes, ni de quiconque parmi les socialistes, de développer chez nos camarades un sentiment de ce genre. Nous sommes ici en tant que socialistes, et non en tant qu'hommes et en tant que femmes venus se faire inoculer ce genre de prise de conscience. C'est précisément ce que nous voulons éviter.*

JOE CANNON, Arizona  
Op. cit., p. 199.



Helen Unterman

À mon avis, cette définition de la conscience de sexe par Helen Unterman, rédactrice en chef adjointe du *PROGRESSIVE WOMAN*, nous éclaire sur les raisons qui ont prévalu lorsqu'on a décidé au Parti socialiste d'opter pour un comité national de la femme intégré au Parti plutôt que pour une organisation autonome des femmes: ont été choisies celles qui répondaient aux besoins de la psychologie mâle.

# Les femmes et l'argent

Désireux de poursuivre la réflexion entamée sur ce thème dans deux numéros de BIEF, le Centre d'Etudes féminines de l'Université de Provence a organisé un colloque dont l'objectif était de «permettre une approche pluridisciplinaire et une confrontation de démarches diverses dans une perspective féministe».

Programme ambitieux, qui voulait prendre en compte les aspects économiques et sociologiques, historiques et ethnologiques autant que le champ des représentations artistiques, littéraires et psychanalytiques.

Et sans doute l'interrogation féministe ne pouvait-elle organiser de manière également féconde des apports aussi nombreux et venus d'horizons aussi divers.

Par exemple, une psychanalyste, Régine Nagerly, nous a rapporté des histoires d'argent qui lui avaient été dites sur le divan. Ou plutôt, pour reprendre ses termes: «des récits qui se trouvent être des histoires de femmes. Seraient-elles des histoires d'hommes, elles seraient parlées par des hommes. C'est la seule différence».

Faut-il en déduire que le sexe du «locuteur» ne donnerait aucune coloration particulière au discours? Troublant tout de même: la fonction symbolique de l'argent serait-elle pareille pour les femmes et les hommes? Pour Régine Nagerly, en tout cas la réponse est catégoriquement affirmative. Mais le cadre pratique et théorique de la psychanalyse permet-il d'entendre l'expression d'une telle différence? Ne peut-on parler de surdité lorsque notre intervenante, en parlant de trous, de pertes, de mort et d'argent, évoque avec aplomb les neuf orifices du corps de l'homme et de la femme?

Il est clair que pour elle la petite différence n'a toujours aucune importance...

Si le psychanalyste dit le rapport à l'argent identique pour les femmes et les hommes, Yamina Fekkar a exposé en quoi il varie sociologiquement en fonction de la culture. Opposant nos pays du Nord au Maghreb, elle montre comment chaque fois le rapport à l'argent est ancré dans une tradi-

tion religieuse et sociale particulière. Elle démontre en quoi le prescrit coranique de la prédestination de la richesse fonde des comportements et une morale différente face à l'argent: l'institution de la dot a pour conséquence de donner une valeur marchande aux femmes et aux enfants qu'elles mettent au monde. S'y rattache la compensation financière exigée en cas de divorce introduit par une femme, pour motif d'avortement volontaire,...

Elle développe, en contrepoint, la sensible amélioration de la condition économique de la femme algérienne, son goût pour le luxe, voire ses minitrips parisiens chez Dior, Carvin, etc.

Mais cet accès à la consommation est-il susceptible à lui seul de retenir sur le statut social de la femme dans une société musulmane? Je renvoie à ce sujet aux propos de «Kateb Yacine et ses recluses» (1).

Au plan littéraire, deux études relatives à des comportements féminins par rapport à l'argent.

L'une d'Elisabeth Ravoux-Rallo concernant «Le Complexe de l'argent» de Franziska zu Zaventlow (1920).

La romancière y met en scène une mondaine harcelée par le souci d'argent et qui recourt pour s'en libérer à diverses solutions: «tomber dans les

maines d'un freudien», contracter un mariage blanc etc.

Le ton de l'auteur est léger, badin, frivole, celui des grandes dames des années 20, «riches et insouciantes, parfois ruinées mais toujours en état de grâce». L'héroïne parle d'argent avec humour sans faire de sentiment. Celui-ci est donné pour ce qu'il est: essentiel et en même temps dédramatisé. En aucun cas, il n'est conçu comme instrument de pouvoir sur les autres ou source de puissance pour soi. Elle ne veut ni gagner de l'argent, ni le mériter, ni même l'administrer. L'argent doit servir au plaisir et non à autre chose. La frivolité devient chez elle principe d'existence.



Elisabeth Ravoux-Rallo, au départ de cette évocation, s'interroge sur une éventuelle généralisation de ce type de caractère à un comportement spécifiquement féminin.

Lucette Czyba, ensuite, analyse le personnage de la servante au travers de «Madame Bovary» de Flaubert, d'«Un Cœur Simple» et de «Geminie Lacerteux» des Goncourt.

Elle montre que les beaux discours sur les vertus ancillaires - dévouement, fidélité, honnêteté - ont pour fonction d'occulter la réalité de l'exploitation et de l'aliénation de la servante en même temps qu'il témoigne de l'angoisse de la bourgeoisie à son égard.

Une seconde donnée apparaît dans ces romans: la liaison constante entre argent et sexualité: vertus de travail et d'économie se révèlent inséparables du refus du sexe. Comme si la chasteté était la vertu fondamentale. Finalement pour Lucette Czyba, ces œuvres procèdent d'une double subjectivité: bourgeoisie et masculine. Tout se passe, comme si ce qui menace l'ordre bourgeois provenait de la conjonction du sexuel-féminin et populaire, comme si la conception du personnage littéraire de la servante avait offert un moyen privilégié d'exorciser, en les fixant, les hantises et les peurs de ces consciences que Jean Borie qualifiait de «célibataires».

## REALITES HISTORIQUES ET ETHNOLOGIQUES

D'enquêtes récentes menées au sein de la profession médicale, il ressort que les femmes y sont le plus touchées par le chômage, qu'elles pratiquent les spécialisations les moins rémunératrices, que le choix de la forme de médecine pratiquée reste orientée en fonction des commodités de son exercice (médecine d'institution, cabinet groupé, etc.) et de sa conciliation avec une vie familiale (durée plus courte des prestations, congés scolaires, etc.).

Catherine Fouquet explique le phénomène par le lourd héritage de la vocation philanthropique des femmes, leur éducation et l'ensemble des préjugés relatifs au travail des femmes.

Comment comprendre cependant qu'à emploi similaire, les hommes misent sur la carrière, le pouvoir et l'argent, la famille leur étant donné de surcroît par les femmes. Alors qu'elles se

croient obligées d'assumer au préalable la famille (enfants-couple) pour se tailler en accessoire un mini-job?

Au niveau de la classe ouvrière, Daniel Armogathe montre combien l'enfance pauvre de Jeanne Bouvier, a marqué profondément sa personnalité et entraîné ses engagements politiques.

Plus fondamentalement, en outre, il se demande si cette hantise du manque, cette rigueur à tenir des comptes mais aussi à en exiger de la part des instances syndicales où elle milite, cette révolte face au laxisme de ses collègues masculins (imputation de frais de voyage de leurs maîtresses) ou à leurs dépenses somptuaires, bref cette austérité morale sont le lot des gagne-petits en général ou plus particulièrement des femmes prolétaires contraintes traditionnellement à gérer le budget familial.

Viennent ensuite trois études consacrées à l'Afrique. Andrée Audibert, d'abord, retrace l'évolution de la condition de la femme au sud du Sahara depuis la colonisation. Elle démontre clairement comment l'administration coloniale, dans un premier temps, l'aide au développement, ensuite, ont introduit dans les sociétés traditionnelles une dualité économique homme-femme quasi inexistante jusque-là. Une foule d'exemples illustrent les effets pervers des projets de développement à savoir comment les hommes ont été intégrés dans le cycle des échanges marchands, de la mécanisation et de la formation, tandis que les femmes restaient cantonnées aux cultures non monétarisées sur le marché de l'exportation et devenaient peu à peu seules responsables de la survie de la famille. L'auteur souligne l'inventivité des femmes à créer des circuits économiques parallèles, des groupes associatifs informels, trafic et troc ou finalement étaient contraintes à se livrer à la prostitution ou à la contrebande.

Régine Gontalier retrace ensuite avec exhubérance la promotion sociale des femmes de Saint-Louis et de Gorée (Sénégal) par le biais de mariages à la mode du pays.

Depuis la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, des européens, militaires, commerçants, médecins, fonctionnaires, venus sans leurs épouses se sont établis pour un temps plus ou moins sur la cô-

te occidentale d'Afrique et liés par des accords souvent verbaux à des «signares».

Cette coutume a permis à un certain nombre de femmes d'accéder à une extraordinaire liberté d'action puisqu'elles avaient le droit de faire du commerce, de conclure des contrats et d'ester en justice sans autorisation maritale.

Les archives notariales - mémoire des transactions mobilières et immobilières - attestent de l'importance de leurs biens. Nous les voyons citées dans les témoignages les plus anciens, occupées des postes à responsabilités, particulièrement chefs d'entreprises de location d'esclaves, et précurseurs d'une petite bourgeoisie métisse.

Autre statut, autre rapport à l'argent mais toujours en Afrique.

Il apparaissait en 1978 à Abidjan que des collégiens, répondant à un questionnaire sur leur organisation budgétaire future, prévoyaient un poste important pour l'entretien de leur maîtresse. Ce fait révélait, si besoin en était, la banalité et l'ampleur du phénomène.

Vu sous l'angle masculin, Claudine Vidal analyse cette coûteuse relation extra-conjugale comme le symbole du bonheur et de la réussite.

Du point de vue féminin, en revanche, il lui paraît clair que la traditionnelle supériorité masculine se maintient et que ces séquelles se sont aggravées, en milieu urbain, du fait de la rupture des solidarités parentales.

Pour Claudine Vidal, les maîtresses démontrent à l'envi que leur situation tient au comportement oppressif des hommes mariés abidjanais, comportement dont il vaut mieux profiter que pâtir.

Trois historiens, Marcel Bernos, Eliane Richard et Yvonne Knibielher ont recherché, pour des périodes et des milieux différents, quel argent les familles et les sociétés laissent aux veuves et comment elles en disposent, partant de l'intuition que le sort des veuves pourrait être un miroir grossissant donnant à voir des composantes mal perçues de la condition d'épouse et de femme.

Avançant là sur un terrain encore en friche et qui plus est pauvre en documents d'archives, ils se sont limités pour l'instant à débrouiller le sujet avec l'es-

poir de susciter un débat, de stimuler une réflexion et d'autres chercheurs.

On a coutume de dire que, dans la France de l'Ancien Régime, la veuve était la seule femme libre. Le principe n'est pas faux, selon Marcel Bernos, mais la réalité limitée principalement par des contraintes économiques. En effet, le mariage était avant tout une affaire: alliance de deux lignages, arrondissement d'un bien foncier, fondation d'une unité de production... La dissolution de cette association par la mort de l'époux rend probable des difficultés matérielles. D'autant que l'application du vieux principe «paternis paterna, maternis materna», pourrait la priver subitement de l'essentiel de la fortune sur laquelle étaient assis ses revenus et son train de vie.

Dans son contexte, Bernos observe le double effort des légistes et des canonistes pour protéger les veuves sans toutefois nuire aux intérêts des lignages et des enfants. Souci plus d'une fois contradictoire! Un appareil légistique, par exemple, rendait inaliénable la dot de l'épouse et son «augment» tandis que l'autre part des précautions étaient prises pour que le retrait de la dot ne mette pas en péril le patrimoine des orphelins.

Mais l'objet principal de la méfiance du législateur, ce n'était pas la femme en tant que telle car il avait pris les mêmes dispositions pour protéger la progéniture du veuf. La grande crainte, c'étaient les secondes noces. Il ne fallait pas alors que ces femmes «incontinentes» puissent disposer de leurs biens, les aliéner ou faire donation à leurs nouveaux époux.

Le deuxième exposé a trait au XIX<sup>ème</sup> siècle. Eliane Richard constate la dominance du veuvage féminin et s'interroge sur le pouvoir que ce groupe social représente dans la société bourgeoise française, sur ses fondements et ses limites. D'une façon plus restrictive, elle pressent qu'une part non négligeable de la fortune des familles riches est aux mains des femmes et particulièrement des veuves. Elle souhaite connaître la composition de cette fortune et son usage. Les archives notariales (contrats de





mariage et testaments) lui apprennent que les femmes cumulent les avantages de la sollicitude de leur lignage d'origine (dot, héritage) et du ménage qu'elles ont contribué à créer (legs, usufruit ou propriété des biens selon le contrat). Les archives fiscales et plus particulièrement les déclarations de succession témoignent de ce que ces fortunes sont constituées pour l'essentiel d'immeubles, puis progressivement aussi de valeurs mobilières, rarement enfin de valeurs commerciales qui supposent une activité économique.

De cette dernière catégorie de veuves, nous ne connaissons pratiquement rien alors que, même exceptionnelles, elles attestent finalement de ce que les femmes ont été moins absentes de la vie économique qu'on a bien voulu le dire. En effet, pour être capables de reprendre les affaires, fallait-il qu'elles aient été antérieurement, sinon associées, du moins tenues au courant ou consultées. De cette collaboration dans le travail au sein du couple, tout est à écrire.

La veuve présente pour nous plus d'un intérêt. D'abord, parce que la durée du veuvage peut atteindre 20 à 30 ans, parfois davantage. Ce qui constitue en définitive la part la plus

importante d'un destin féminin. Ensuite, parce que la femme mariée au XIX<sup>ème</sup> siècle est juridiquement mineure, que la célibataire est souvent défavorisée économiquement et socialement et que à côté d'elle non seulement la veuve est plus aisée mais qu'elle jouit d'un solide poids social accru du fait de son âge.

Aider la veuve et l'orphelin était jusqu'au début de ce siècle un des premiers commandements auxquels obéissaient des personnes charitables. Une fois ces formes de solidarité périclitées, les veuves modestes tombèrent à charge de la collectivité. C'est en ce sens désormais que l'on parle du «poids» des veuves.

Yvonne Knibielher donne une lecture critique de la mise en place en France des pensions de survie et de la Sécurité sociale, en dégage les principes fondateurs et les insuffisances.

Elle s'étonne de ce que le législateur justifie les premières lois sur les pensions par une attention orientée vers le combattant et non vers les besoins réels de la veuve ou la notion des réparations d'un dommage.

Les pensions étaient envisagées comme des récompenses post mortem attribuées au défunt.

Elle dénonce l'inconscience toute masculine du législateur par de multiples exemples:

- Selon les ordonnances de 1946, sur la Sécurité sociale, l'épouse d'un salarié était privée au décès de son mari non seulement de son salaire mais du bénéfice de l'assurance-maladie et des allocations familiales puisqu'elle n'était pas reconnue «chef de famille»;
- Ou encore les catégories de femmes exclues du bénéfice d'une pension: les veuves «actives» (si modique soient leurs ressources), les veuves âgées de moins de 55 ans, les veuves divorcées même aux torts du mari, les concubines (mêmes mères d'enfants reconnus par le défunt).

Ces lacunes n'ont pas tardé à provoquer des réactions inquiètes ou indignées.

Helga Grubitch et Dorothé Mey relèvent d'abord que l'économie politique fait l'impasse sur «les travaux non-rémunérés correspondant à la création et à la reproduction de la force de travail».

Elles développent ensuite la notion de **travail de consommation**. Elles le définissent comme étant les tâches domestiques liées à la consommation: l'achat mais aussi la préparation de la marchandise à consommer. En soulignant que cette marchandise doit y perdre «toute trace de sa valeur d'échange». La femme, principale responsable de ce travail, doit y faire preuve d'esprit d'économie.

Mais d'autre part la femme est en même temps moyen et objectif d'une publicité qui doit faire vendre -et donc acheter. Le «pouvoir de consommation» des femmes est considérable même s'il est limité par les revenus du mari, et même s'il décroît, relativement à celui du mari, à mesure de revenus moyens et inférieures (65 % de la population) ce sont les femmes qui effectuent 80 % des achats pour la famille. Mais encore une fois cette responsabilité est occultée par l'idéologie du «doux foyer»: celui-ci doit être havre de détente et de sérénité.

La femme est aussi utilisée comme «**objet de convoitise**». Dans l'exploitation de l'**illusion sexuelle** -qui est la réponse de la marchandise aux désirs se-

xuels refoulés- elle est à la fois l'instrument principal et la cible des efforts publicitaires. En effet, la publicité crée des stéréotypes de femmes désirables auxquels elle est tentée de s'identifier.

Les auteurs notent que le stimulus érotique fait fonction d'appât et déclenche l'irruption de toutes sortes de désirs, et que donc on peut dire de la femme qu'elle sert de **territoires de désirs**.

La femme est donc prise dans une contradiction qui veut qu'elle soit d'une part la **séductrice**, qui gaspille l'argent pour se faire belle, et d'autre part la ménagère, gérante économique du budget familial.

De ces journées d'études, voyage dans le temps et dans l'espace, je reviens avec une moisson d'informations intéressantes, certes, mais avec amertume tout de même dans la mesure ou la question centrale du rapport des femmes à l'argent hic et nunc a été totalement élucidée.

Pourquoi avoir précisément contourné cette problématique tout à fait essentielle? Aurions-nous des stratégies occultes à dissimuler? Craindrions-nous la transparence sur nos avoirs, nos envies, nos comportements?

Car enfin dans les pays européens où le régime d'héritage est égalitaire entre hommes et femmes, la distribution des biens doit être globalement équitable. Nous voilà donc en Belgique propriétaires de 51 % des biens? Surprise.

Que faisons-nous de cet argent? A première vue, nous aurions une jouissance consummatrice mais pas le goût du risque, pas un comportement de grandes gestionnaires de capitaux, de mécènes ou de collectionneuses passionnées.

Tout cela mériterait une autre étude.

Martine La Haye



© J. L. L. R.

# La femme au temps des pharaons



Tout à la fois charmante et délicate, pleine de grâce, de finesse... et belle: telle est l'image qui se forme dans les esprits à l'évocation de la femme dans l'Égypte ancienne. Tant de beauté, de renommée de reines illustres, Hatchepsout ou Nefertiti, et l'omniprésence de la femme dans l'art égyptien ont suffi à donner la vie à un mythe, à un rêve que caressent les égyptologues et les profanes: l'égalité de la femme et de l'homme dans la société pharaonique. C'est l'idée que l'exposition «La femme au temps des pharaons», ouverte du 30.11.85 au 28.2.86, a l'ambition d'illustrer. Toutefois, les pièces exposées - qui sont par ailleurs absolument remarquables - sont bien loin de suggérer une pareille constatation, malgré l'affirmation péremptoire du catalogue: «Dans l'Égypte ancienne, les rapports de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont illustrés par les textes et les scènes des tombeaux, révèlent une égalité fondamentale des deux sexes (1), égalité dans le couple, dans le droit, dans la société et l'exercice du pouvoir, dans le panthéon.

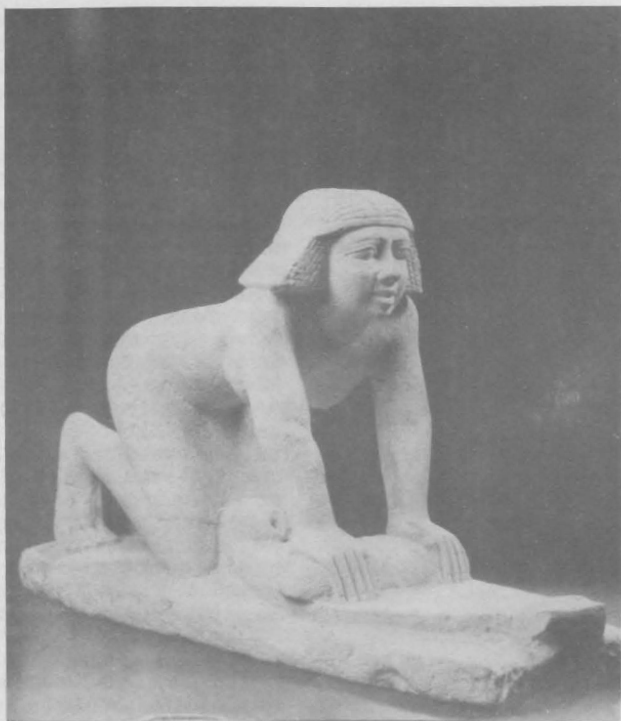
Il faut pourtant reconnaître que les œuvres qui nous sont montrées clament le contraire ou en tout cas n'autorisent pas une telle conclusion: ou la taille de l'homme est démesurée par rapport à celle de la femme, ou encore, sur la stèle de Niptah, l'époux précède, tenant d'une main le bâton, de l'autre le sceptre, insignes de sa position sociale, et est représenté dans une attitude dynamique, tandis que l'épouse suit, dans une position statique, jambes jointes, et portant à la main des fleurs de lotus, qui ont en Égypte un caractère érotique. Cette stèle, si elle est effectivement significative du rôle des deux sexes, n'en illustre guère l'égalité sociale: au contraire - et cela n'a rien d'étonnant, elle symbolise parfaitement l'espace respectif réservé à la femme et à l'homme: l'homme gouverne sur l'«extérieur de la maison», exerce une activité professionnelle «au dehors» (comme le montre son teint couleur brique), tandis que la femme, maîtresse, mère et ménagère, «règne» sur le foyer, à l'«intérieur», comme le figure son teint pâle. Commentant la

«meunière», les auteurs du catalogue affirment d'ailleurs: «Tant pendant la vie sur terre que dans l'au-delà, la femme remplit une double mission: veiller au bien matériel du maître du tombeau et lui servir de compagne. Le pénible travail ne déshonore pas la femme et ne compromet pas son rôle d'épouse dévouée» (2).

Le rôle principal de l'«épouse dévouée», cependant, est défini bien plus clairement encore par le «sage» Ptah-Hotep, qui, au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, dans une des œuvres les plus connues de la littérature égyptienne, les «Sagesses», déclare «Fonde un foyer et aime ta femme». Pourquoi? «Car elle est un champ fertile pour son Seigneur». L'épouse, ici, comme ailleurs, est avant tout une mère potentielle. Dans ce contexte, il n'est pas extraordinaire de voir apparaître dans l'art les femmes dans un climat érotique, ou dans le rôle maternel: cette dualité existe dans le monde divin comme dans le monde humain. Parmi les déesses, les plus honorées sont assurément Hathor et Isis, l'une

personnifiant l'attrait sexuel, célébrée par les chants et les danses, la musique des sistres, les fêtes; l'autre, mère de l'enfant Horus, protégeant son fils de tous les dangers par sa magie. L'une et l'autre ne se conçoivent guère isolément, elles sont en quelque sorte le double visage de la femme égyptienne: l'érotisme d'Hathor est la condition nécessaire à la maternité d'Isis. L'iconographie elle-même les réunit, puisqu'elle attribue à Isis les cornes de vache, qui sont l'attribut d'Hathor.

Si on en appelle aux faits concrets, l'examen des documents juridiques n'est guère plus concluant. L'argument des auteurs du catalogue est à ce sujet assez surprenant: «Si les textes de l'Égypte ancienne ne traitent pas explicitement des droits de la femme par rapport à ceux de l'homme, c'est parce que l'égalité des sexes y était l'évidence même (p. 44)». Cette affirmation pour le moins arbitraire est d'autant plus dangereuse que les sources sont fragmentaires: nous n'avons évidemment pas conservé de corpus complet des lois égyptiennes.



tiennes. De plus, il est normal que sur une si longue histoire, le droit se soit modifié à plusieurs reprises. Dans le droit successoral notamment, nous voyons alterner le partage des biens entre tous les enfants et le principe de la masculinité et du droit d'aînesse (3). Par exemple, pour la période tardive, nous trouvons ici: si un homme engendre d'abord des enfants de sexe féminin, et plus tard aussi des enfants de sexe masculin, c'est parmi les enfants de sexe masculin qu'il a son aîné. A cette époque, l'aîné recevait trois parts, les autres mâles deux, et les filles une seule.

Dans le droit matrimonial, il semble que l'épouse soit assez protégée. En tout cas depuis la fin du Nouvel Empire, elle conserve la propriété de sa dot, qu'elle emporte avec elle en cas de répudiation. Il arrive qu'elle reçoive en outre une pension alimentaire. Lors de la cohabitation, le mari subvient à ses besoins sur son avoir à lui. De plus, elle a la possibilité d'acheter et de vendre, d'aller en justice sans l'autorisation de son époux.

A propos de l'exercice du pouvoir, nous pouvons mentionner une femme monarque, une femme juge. Ce sont des exceptions. Il suffit, en ce qui concerne la royauté, de mentionner le cas d'Hatchepsout pour montrer que la fonction royale était résolument masculine.

Hatchepsout, fille de Touthmosis Ier, devait exercer la régence du royaume jusqu'à la majorité de son beau-fils Touthmosis III. En effet, son époux, le pharaon Touthmosis II, était mort prématurément. Elle décida rapidement de ne pas abandonner le pouvoir et se fit véritablement sacrer pharaon, prenant titlature de roi, ou reine, de Haute et Basse Egypte. Elle alla, disent les auteurs du catalogue, assez étrangement, «jusqu'à mener une politique masculine, incarnant ainsi l'ordre cosmique que tout pharaon se devait de défendre» (p. 58), et «en usurpant le pouvoir royal, elle sacrifia son rôle de femme» (p. 72). Curieux discours pour ceux qui soutiennent la thèse de l'égalité absolue des sexes en Egypte. Son audace provoqua un énorme scandale, malgré la prospérité de son long

règne, et lorsque Touthmosis III, après la mort d'Hatchepsout, accéda au pouvoir, il fit marteler son nom et détruire son effigie. S'il est vrai qu'elle se fit représenter en homme, il n'en est pas moins vrai qu'elle essaya d'abord d'imposer une iconographie qui alliait son sexe et sa fonction de pharaon.

Elle dut abandonner ce type de représentation précisément parce que femme et «roi d'Egypte» étaient deux concepts inconciliables.

De même, lorsque le célèbre Aménophis IV -Akhnaton voulut imposer le culte du disque solaire Aton, divinité bisexuée, à la fois père et mère de tout, et se fit représenter lui-même avec un corps très féminisé il se heurta à une forte opposition et son «hérésie» expira en même temps que lui, ou peu s'en faut.

L'égalité des sexes dans l'Egypte pharaonique, alors? Est-ce le phantasme des égyptologues? La femme égyptienne semble moins enfermée que la femme grecque, mais le respect qui lui est accordé est celui que souvent l'homme accor-

de à la mère, sans plus. La misogynie la plus banale n'est pas pour cela inexistante. Le toujours «sage» Ptah-Hotep ne dit-il pas «garde-toi d'approcher des femmes: un lieu où elles sont ne peut être bon». Que cela ne vous retienne pas d'admirer la représentation féminine dans l'art égyptien, ni de vous laisser émouvoir comme le nombreux public de l'exposition, par les merveilles qu'elle

Michèle Broze

1. *La femme au temps des Pharaons*, Dredrich Wildung et Sylvia Schuske, traduction Arnold Palm, p. 12.

2. *Catalogue* p. 92.

3. *Daumas, La civilisation de l'Egypte pharaonique*, Paris 1982 (1965/1) pp. 197 et sq.



# «De quelques petits frémissements féminins dans le grand faitout parlementaire»

Françoise l'a déclaré péremptoirement: «Il n'est pas possible que ce numéro sorte sans qu'on parle des élections. D'ailleurs, chaque fois que les élections se profilent, on voit des femmes se mettre à frétiller comme si l'ombre des suffragettes les animait encore. Dès avant les élections, un comité Femmes et Politique s'était créé qui se promettait d'analyser de près le sort fait aux femmes.

En 1981, 12 femmes sont élues à la Chambre et 2 y pénètrent par suppléance avec la répartition suivante en 1985

6 CVP / 43 (+/- 14 %)  
2 PVV / 28 (+/- 7 %)  
2 SP / 26 (+/- 7,5 %)  
1 PS / 35 (+/- 3 %)  
1 FDF / 6 (+/- 16 %)  
1 PRL / 24 (+/- 4 %)  
1 RW / 2 (+/- 50 %)

Ni la VU (20 élus) ni le PSC (18 élus) ni Ecolo (2 élus) ni Agalev (2 élus) ni le PC (2 élus) ni l'UDRT (3 élus) ni le Vlaams Blok (1 élu) n'ont envoyé de femmes à la Chambre.

En 1985, 16 femmes sont élues à la Chambre, trois d'entre elles proviennent du Sénat.

Les seuls partis sans femmes sont l'UDRT et le Vlaams Blok (chacun 1 élu) et Ecolo (5 élus).

6 CVP / 49 (+/- 12 %)  
2 PSC / 20 (+/- 10 %)  
2 SP / 32 (+/- 6 %)  
1 PS / 35 (+/- 3 %)  
1 PRL / 24 (+/- 4 %)  
1 VU / 16 (+/- 6 %)  
1 FDF / 3 (+/- 33 %)  
1 AGALEV (+/- 25 %)  
1 PVV / 22 (+/- 4,5 %)

Alléluia, il y a un progrès de 4 femmes par rapport à 1981, quatre nouvelles venues.

Au Sénat, en 1981, 14 femmes ont été élues directement, 4 sont repêchées à la province et 3 cooptées, soit 21 sénatrices. Elles appartiennent à tous les partis sauf l'UDRT qui n'a qu'un élu et le FDF 6 élus.

6 CVP / 40 (+/- 15 %)  
3 PS / 31 (+/- 9 %)  
3 PRL / 20 (+/- 15 %)  
2 PSC / 16 (+/- 18 %)  
2 SP / 21 (+/- 10 %)  
1 VU / 17 (+/- 6 %)  
1 PVV / 23 (+/- 4 %)  
1 Ecolo / 4 (+/- 25 %)  
1 AGALEV / 1 (+/- 100 %)

Au moment de la dissolution des Chambres, il ne reste que 18 sénatrices qui modifient la répartition de la façon suivante:

5 CVP  
2 PS  
1 SP

Après les élections de 1985\*, 7 femmes sont élues directes, 9 sont choisies dans les provinces, 5 sont cooptées, soit 21 sénatrices.

5 n'ont jamais siégé auparavant. On ne trouve ni femmes Ecolo (3 sénateurs), ni FDF (2 sénateurs). Il en est de même pour la VU (10 sénateurs).

7 CVP / 42 (+/- 16,5 %)  
4 PS / 33 (+/- 12 %)  
3 PRL / 23 (+/- 13 %)  
2 SP / 28 (+/- 7 %)  
2 AGALEV / 3 (+/- 66 %)  
2 PVV / 19 (+/- 10 %)  
1 PSC / 18 (+/- 5,5 %)

Au Sénat, c'est kif-kif sauf que sept femmes en moins siègent dans les assemblées communales et régionales.

Les Chambres sont en place, Martens VI bat les cartes pour refaire le gouvernement. Sous Martens V, trois femmes étaient Secrétaires d'Etat dans le gouvernement national: 1 CVP, 1 PSC et 1 PVV. Seule 1 sera retenue, Paula D'Hondt du CVP et deux nouvelles apparaissent, Wivina Demeester et Miet Smet qui reçoit le titre bizarre de Secrétaire d'Etat à l'environnement et à l'émancipation sociale. Elles appartiennent toutes deux au CVP. Deux femmes participaient aux exécutifs des régions, Jacqueline Mayence (PRL) qui reste sur la touche et Rika Steyaert qui se maintient dans l'exécutif flamand. Elle est également CVP. Le bilan de la cuvée Martens VI est encore plus négatif que pour Martens V.

Quatre femmes ont des postes subalternes, toutes du CVP. Aucune francophone n'a trouvé grâce auprès des formateurs!

Parmi les partis à forte représentation, le CVP se distingue particulièrement.

Il envoie le plus de femmes dans les Chambres et il est le seul à en posséder dans les exécutifs. Faut-il en conclure qu'il est le parti le plus «féministe»? Je réponds catégoriquement non. Ce phénomène serait plutôt lié à son caractère démocrate-chrétien, parti du

bien commun. Il a autorisé très habilement dans le parti une organisation de femmes très dynamique sur le plan politique, très bien documentée sur le plan socio-économique et muette sur le plan éthique, «Vrouw en Maatschappij». Parti du bien commun, il réunit des conservateurs et des progressistes aux idées généreuses qui les proclament à tous vents mais qui votent toujours, la mort dans l'âme prétendent-ils, pour les conservateurs. Causez toujours, femmes de «Vrouw en Maatschappij», c'est tout de même la politique familialiste tellement défavorable aux femmes qui est décidée! Quant aux partis de gauche, dont la vision théorique nous est plus favorable, le nombre de femmes qu'ils font élire est à la mesure de leur misogynie.

Le programme gouvernemental qui a consacré à peine quelques lignes vagues de pieuses intentions aux femmes mais envisage des mesures très concrètes dans la sécurité sociale qui les frapperont durement et sélectivement et la composition des exécutifs ont provoqué pas mal de réactions de colère.

Huberte Hanquet, députée PSC et présidente du Conseil national des femmes, estime le programme gouvernemental cynique et indécent. Cela ne l'empêchera pas de voter la confiance.

Jacqueline Mayence, sénatrice et ancienne ministre régionale wallonne, «regrette profondément l'attitude des partis francophones face aux femmes...». Elle votera la confiance.

Le Conseil national des femmes belges (section francophone) exprime «son indignation et ses regrets d'avoir à constater l'absence de toute femme francophone à des responsabilités ministérielles».

Guy Spitaels a regretté que le PSC et le PRL n'aient pas trouvé une femme qui mérite d'être ministre. Je pense que le PS n'est pas bien placé pour faire la leçon aux autres!

Les Femmes prévoyantes socialistes font écho à la voix de leur maître: «Martens VI semble avoir décidé de renforcer encore sa politique de retour des

femmes au foyer et ce, en s'en prenant dans tous les domaines aux femmes qui travaillent...». Elles rejoignent ici notre analyse mais la suite est plus risible. «Le moindre nombre de femmes parlementaires, l'absence de femmes francophones au gouvernement et dans les exécutifs communautaires et régionaux, témoignent déjà à suffisance de cette volonté de la droite d'écarter les femmes de toutes les décisions et, de façon générale, de la vie politique, économique et sociale». (1 députée PS/35, 4 sénatrices PS/33!).

Le Comité national des femmes PSC «assure M. Martens de leur entière confiance; elles regrettent qu'aucune femme ne siège au Conseil des ministres... et désapprouvent la non-reconduction de Mme Goor». Pas contrariantes les femmes PSC!

Le VOK n'est pas enthousiaste au sujet de la nomination d'une femme à l'émancipation sociale mais se réserve et jugera sur pièces. Il déplore l'absence complète du problème de l'avortement dans le programme gouvernemental. Le VOK a rencontré Miet Smet et lui a offert un gâteau des rois ayant la forme du signe féministe et renfermant une fève pour chaque revendication.

Les femmes PRL ont également exprimé «leur insatisfaction et leur mécontentement à propos de la non-représentation des femmes aux fonctions ministérielles».

Et pour clôturer, donnons la parole au groupe de femmes indépendantes du comité «Femmes et politique» qui avaient mis leur espoir dans les élections. Elles ont adressé une lettre à Wilfried Martens: «Si le 1er ministre leur a fait un «cadeau» en reconnaissant la nécessité de l'émancipation sociale et en créant un nouveau portefeuille qu'il a confié à une féministe, cette initiative est toutefois contredite dès le départ par les faits eux-mêmes». Femmes et Politique «regrette que les femmes jouent encore et toujours le rôle d'alibi...».

Edith Rubinstein

\* Depuis janvier, le parlement compte une femme CVP en plus par suite de la démission d'un sénateur.



# Jésus: une lecture radicale

## du mythe d'Oedipe

Etre athée c'est accepter qu'on change en se voyant (Sarte)

Les fonctions de la religion, l'organisation d'un culte, d'une liturgie, d'un ensemble d'institutions autour d'un ensemble de mythes, m'apparaissent comme particulièrement opposés, hostiles ou néfastes à l'ETRE FEMME. Je ne puis m'en expliquer d'emblée en une théorie convaincante et cohérente. Il s'agit plutôt d'une intuition qui demande maturation. L'ensemble des sciences qui s'occupent des mythes, de la fonction symbolique, de l'inconscient collectif, etc..., ne font habituellement pas la distinction de ce que peut être le rapport féminin ou le rapport masculin à l'ensemble de ces phénomènes. On s'efforce souvent de situer ces phénomènes dans les catégories du temps, par exemple, avant de les situer dans les catégories du sexe. Les genèses, les évolutions, les fonctions sont considérées comme uniformes et sont donc monosexisantes. L'homme de science apparaît parfois comme un nouveau prêtre. En déchiffrant d'anciens mythes, en étalant sa science des symboles, il nous invite à adhérer à de nouvelles religions. Et nous avons alors l'impression que les femmes sont les seules vraies palénnes de l'histoire, les seules vraies porteuses de non-sacré et, bien que nombreuses aient été les mystifiées, les seules vraies Inmystifiables. Il y a en nous un «rire intérieur» qui est comme une source inépuisable de l'irrévérence. J'écris ces quelques lignes comme une invitation.

Que chacune se regarde au miroir des mythes. Que chacune s'auscuite au regard du fonctionnement des symboles. Que chacune décrive naïvement ce qu'elle voit, comme je le ferai ici. Autant les femmes et les hommes peuvent être complices, peuvent trouver de connivence dans le fonctionnement des symboles liés aux domaines artistiques, autant la disparité des comportements semble complète dans le fonctionnement des symboles liés au domaine mythique, ou tout au moins au domaine mythoreligieux. C'est un peu comme si la pensée mythique se développait autour de notre exclusion, de notre mise au rancart. Comme si elle était liée aux origines lointaines de notre féminité. Comme si elle était l'expression même, au niveau des idées, de l'accaparement



«Pour prouver sa fidélité à Dieu Abraham doit sacrifier son fils, Isaac». L. Ghiberti, Abraham sacrifiant Isaac, Florence, Musée National.

du pouvoir par les hommes, ou autrement dit, la forme spécifique de l'idéologie patriarcale.

Peut-être la pensée mythique traduit-elle essentiellement cette violence inouïe du pouvoir, cette capacité de massacre, de destruction, de ravages qui est concentrée dans l'âme de celui qui détient le pouvoir - chef, père, roi, patriarche. Cette violence, qui est l'âme même du pouvoir. L'adoration des forces de la nature proviendrait alors moins de la crainte, que du désir d'identification, d'appropriation. Et la fonction de la religion serait plus de l'ordre du culte du pouvoir que de l'ordre de la propitiation des forces malignes.

C'est du moins ce que j'éprouve vis-à-vis de la religion judéo-chrétienne qui, de toutes les religions que je connaisse, semble avoir véhiculé et véhiculé

encore les mythes et les symboles les plus défavorables à l'être féminin.

### La «bonne nouvelle» est une mauvaise nouvelle

Le mythe (I) Jésusien qui domine toute l'histoire de la pensée occidentale porte en lui un certain nombre de thèmes analogues à ceux qui ont été analysés dans le mythe Oedipien, mais il les développe et les conduit de manière nettement plus radicale. Parmi ces thèmes figure Eros, dont l'absence, l'éradication quasi violente, envahissent toute l'histoire de Jésus. La suppression d'Eros entraîne automatiquement la suppression de tout ce qui gravite en lui, autour de lui, comme les éléments d'une comète. C'est alors le tabou de toutes les pulsions associatives. Tabou du sentiment maternel qui

initie l'enfant à Eros. Tabou du sentiment filial qui est le premier modèle de la relation érotique. Tabou du sentiment fraternel qui est la première forme de société où l'on vit Eros en groupe. Tabou des relations hétérosexuelles, de toute forme de couple. De toutes les choses fondamentales de la vie, on ne parle absolument pas. Par contre, le mythe de Jésus nous présente une magnification de tout ce qui tourne autour du thème du pouvoir. Transcendance de la puissance. Capacité infinie d'exclure l'Autre, de désapproprier l'Autre de tous ses pouvoirs, de toutes ses potentialités naturelles, d'exiger, enfin, la mort de l'Autre. Le conflit d'Eros et du Pouvoir est aussi ce qui s'exprime dans le mythe d'Oedipe, sous forme de rapport entre les institutions familiales et les institutions politiques. Le mythe Jésusien propose, lui aussi, un «message», un «évangile» au sujet de ce rapport. La solution qu'il propose, nous le verrons, c'est la déstructuration de la famille au profit du pouvoir, la subordination ou plus exactement le renoncement aux valeurs individuelles, au bonheur privé, au profit du «bien commun», du «salut du monde». Mais ce «bien commun», c'est un collectif dont le principe d'ordre est un principe de pouvoir, de hiérarchie, de violence, d'exclusion de l'Autre. L'évangile n'est pas une bonne nouvelle mais une mauvaise nouvelle.

### La connaissance du bien et du mal: c'est l'Interdit

En outre, le mythe de Jésus présente cet ensemble de conflits comme totalement tranchés et résolus. Il n'y a pas la moindre hésitation: les alternatives ne sont même pas évoquées. Dans le mythe d'Oedipe au contraire, il y a un exposé des possibles. Nous sommes invités à prendre parti, nous participons au jugement. Nous commençons par essayer la formule du mariage incestueux entre Oedipe et sa mère. Laïos, le roi, le père, le potentat est assassiné. Eros est possible. Pendant quelques années c'est le règne d'Eros. Tout irait pour le mieux si Oedipe et sa mère demeuraient ignorants. Ou plus précisément si le peuple demeurerait ignorant. Car le scandale de l'inceste éclate au yeux de tous lorsqu'il apparaît que l'Eros et le Pouvoir peuvent aller de pair. L'inceste fonctionne comme symbole du bonheur le plus grand, le plus comblant dans l'ordre de l'Eros. Ce qui

est insupportable aux yeux de ceux à qui on a ôté toute forme de pouvoir, c'est l'idée que le détenteur du pouvoir, celui qui accapare, qui vole le pouvoir, puisse en même temps être au comble du bonheur. L'histoire d'Oedipe nous rassure. Cela est impossible. Au plus grand potentat, il manque toujours l'essentiel. Et le peuple rassuré, s'en retourne soumis. (Cette attitude nous la retrouvons fréquemment aujourd'hui. Beaucoup de femmes acceptent la domination de l'homme parce qu'elles sont intimement persuadées que fondamentalement l'homme n'est pas heureux. Et souvent les hommes se font rassurants: «nous ne sommes pas si heureux que ça, restez où vous êtes, c'est beaucoup plus comblant»). Mais revenons au mythe de Jésus. Il ne présente pas le débat: Eros ou le Pouvoir, l'association ou l'exclusion. Il présente la chose comme préalablement jugée. Nous n'avons pas à participer au jugement de valeur. Dès la Genèse, on nous convainc que la connaissance du bien et du mal fait intrinsèquement partie de la Toute-Puissance. Nous sommes exclus de la discussion morale; aussi, pour comprendre les données du problème, faut-il commencer par restituer les éléments sous-jacents dans le mythe.

La structure de la famille Jésusienne est triangulaire ou triadique: Père-Mère-Enfant unique. Comme dans la famille Oedipienne, il y a dédoublement de certaines fonctions. Cette structure familiale triangulaire c'est l'envers mais le correspondant de la structure pyramidale du pouvoir, de la hiérarchie. C'est la famille qui correspond au problème posé par la transmission héréditaire d'un pouvoir monarchique. Au regard de celui qui détient le pouvoir, l'enfant unique représente le cas idéal. Ceci suppose, presque universellement, l'élimination de la fille comme enfant unique. La fille n'est pas appelée à régner, elle n'est pas l'élue pour le pouvoir. (Dans certains mythes, on lui concède le pouvoir mais ce n'est jamais le cas idéal). Cette famille modèle, au regard du pouvoir, élimine aussi les frères et sœurs qui posent trop de problèmes quant à la transmission. Le futur roi ou patriarche n'a pas à faire l'apprentissage des relations fraternelles et égalitaires. Il n'a pas à s'initier au partage puisqu'il ne doit pas partager le pouvoir. La fratrie se présente toujours comme

une menace en face du pouvoir, l'exclusion de la fratrie fait donc intimement partie de l'omnipotence.

### Dieu, symbole d'omnipotence, ne peut avoir qu'un Fils Unique.

Remarquons qu'en réalité, nous ne savons pas si Jésus n'avait pas des frères puisque plusieurs passages de l'évangile permettent de penser que sa famille était assez étoffée. De toutes manières, Dieu-le-Père ne se reconnaît qu'un Fils Unique et Jésus lui-même marque plutôt ses distances par rapport à l'idée de «frères». Les théologiens ont toujours participé à l'exclusion de la fratrie en prenant le terme «frères» dans une acception large ou symbolique. Il leur apparaît que Jésus ne serait pas réellement Dieu s'il avait un lien d'égalité avec d'autres êtres humains. Les relations fraternelles apparaissent aujourd'hui comme le symbole de la relation égalitaire, voire comme un type de communauté d'initiation à la vie sociale où règnerait l'égalité entre les êtres humains. Dans ce sens, l'interprétation

farouche des théologiens au sujet de l'éventuelle fratrie de Jésus, est encore plus significative: il n'y a pas de Dieu (il n'y aurait peut-être même plus de religion?) s'il y avait des frères, si les hommes pouvaient être des frères.

### Père ou roi?

Le Fils Unique, en tant qu'appelé au pouvoir, est toujours un enfant désiré-rejeté. Il y a une contradiction intime entre le fait d'être père et le fait d'être roi. Celui qui détient le pouvoir absolu est en réalité celui qui détient le pouvoir de tuer autrui, d'éliminer tout concurrent, d'arracher dans l'autre toute velléité de pouvoir, d'évincer tout prétendant, d'étouffer toute contestation. Mais que serait d'autre part ce pouvoir, s'il n'était que temporaire? Si le roi devait son pouvoir à un hasard, à une élection, à un quelconque autre que lui-même? Que serait ce pouvoir si le souverain ne pouvait en disposer librement pour l'avenir, pour les siècles des siècles? S'il ne pouvait former son successeur de manière telle que le pouvoir demeure éternellement ce que lui-

même a voulu qu'il soit? Que serait ce pouvoir, en fin de compte, si le souverain ne formait un autre semblable à lui-même, fidèle à lui-même, s'il n'avait un fils à qui il transmettrait ce pouvoir? Mais ce fils, cet héritier, est dès avant sa naissance un prétendant au pouvoir, un prédestiné du pouvoir. Il est, dès avant sa naissance, une menace. Formé, motivé en fonction du pouvoir, pourquoi le fils réprimerait-il longtemps son désir de pouvoir? Pourquoi ne chercherait-il pas lui aussi à éliminer l'autre?

En toute logique, si l'éducation du fils est réussie, si le père a réellement réussi à l'initier au goût du pouvoir, il doit en être ainsi. C'est pourquoi dès avant sa naissance, dès sa conception même, le fils du pouvoir est à la fois désiré comme une condition de la permanence du pouvoir et rejeté comme une menace. C'est ce que Laïos, roi de Thèbes et père d'Oedipe, avait entendu dans l'oracle. Il n'osait pas désirer un fils, un héritier... Il lui fallut une nuit d'ivresse pour que s'atténue la crainte et triomphe le désir. Mais dès que l'enfant naît, le père le rejette et décide de le faire périr sans tenir compte des sentiments de la mère. C'est parce que le père se montre capable de tuer le fils, c'est parce que l'homme exerce son pouvoir jusque dans la mise à mort de l'enfant que la mère aime, que toute relation d'amour est impossible entre homme et femme, entre père et mère. Les victimes de ce pouvoir, l'enfant qu'on tue et la mère dont on violente les sentiments les plus profonds, ne peuvent que s'unir dans une intimité vertigineuse qui est le contre-pouvoir par excellence. L'angoisse, la peur de Laïos, sont fondées: c'est son indifférence même à l'amour qui entraîne sa propre perte.

### Dieu ou père?

Même chose pour Jésus. Il est un messie, attendu avec impatience mais attendu depuis des siècles. Comme si Dieu n'arrivait pas à se décider. Finalement, au moment même de son avènement, Marie, la Mère, est par vocation, chargée de symboliser cette préférence pour la non-venue du messie, du sauveur, du Fils. Jésus est conçu comme dans l'«inconscient» de Dieu, ce que traduit bien l'évangile de Luc qui évoque l'«ombre» de Dieu. Dès sa naissance, Jésus est aussi appelé à faire le sacrifice de sa vie, et sa Mère à



«Les victimes de ce pouvoir: l'enfant qu'on tue et la mère dont on violente les sentiments les plus profonds...»

Memling, détail de la Descente de Croix, Bruges, Hôpital Saint-Jean.

subir la crucifixion de ses sentiments maternels: Siméon annonce à Marie qu'un glaive lui percera le cœur de part en part. Dès sa naissance apparaît l'élément «rejeté» au sein de l'élément «désiré».

### Les parents du Fils Unique.

Dans le mythe d'Oedipe, la fonction parentale est dédoublée pour permettre le déroulement de l'histoire, la construction du «roman familial», la recherche par Oedipe de l'identité de ses vrais parents. Dans l'histoire de Jésus, c'est la fonction paternelle qui est dédoublée mais la signification de ce dédoublement est beaucoup plus complexe. Joseph, le père nourricier, c'est le symbole de l'homme qui a été dépouillé de tout pouvoir, de toute virtualité, de toute pulsion érotique. Il n'a aucune relation intime avec sa femme, il n'est pas le procréateur de son enfant, il n'a pratiquement aucune initiative dans aucun domaine. Il n'est qu'un pauvre père-travailleur, bon à se faire recenser et taxer, c'est un ramasse-salaire qui entretient bravement sa petite famille sans trop se poser de questions alors que les choses les plus extraordinaires se produisent sous son toit. C'est l'image même de ce que devient l'être humain lorsque tout le pouvoir est accaparé par un autre: un producteur qui n'a aucune prise sur sa propre vie, à qui échappe même la décision d'avoir ou de ne pas avoir d'enfant. L'Eglise a longtemps laissé dans l'ombre, le symbole de Saint Joseph. Mais lorsque l'idéalisation de la Toute-Puissance s'est vue contestée, on a suscité un intérêt nouveau pour l'image de Joseph, qui a été proposé comme «patron» des travailleurs. En fait, Joseph ou Dieu le Père-Tout-Puissant, c'est la même histoire, vue sous deux angles: de l'un, celui qui détient tout le pouvoir; de l'autre, celui qui a perdu tout pouvoir. Honorer Joseph comme symbole du non-pouvoir, (de la soumission, de l'humilité, du dévouement, etc...), c'est continuer le culte de la puissance. Pour les uns, le pouvoir. Pour les autres, le travail aliéné. Dieu, le père procréateur, c'est le symbole de celui détient la totalité du pouvoir. Actuellement on s'efforce de transformer la portée symbolique de l'image de Dieu. Comme les pulsions associatives, le désir d'une société plus égale, sont de jour en jour plus connus, plus conscients et

plus organisés, l'Eglise s'efforce de convertir Dieu en Dieu d'amour. Mais la mythologie judéo-chrétienne forme un tout. Il est impossible que Dieu-le-Père soit un Dieu d'amour si, comme nous venons de le voir, Joseph n'est que le père nourricier, et surtout si, comme nous le verrons, Marie demeure la Vierge-Mère. Depuis la Genèse de l'histoire, Dieu est symbole de pouvoir. Il est le pouvoir le plus absolu qui soit, le pouvoir transcendant par excellence, le pouvoir le plus total que l'on puisse imaginer. Il réunit en lui toutes les virtualités de pouvoir. Il suffit qu'il pense pour que la chose pensée soit. Il prononce un mot et crée.

un Autre, le seul Autre qu'il puisse supporter, un Autre semblable à lui-même: Adam, cet autre devenu réellement différent; Jésus, cet autre demeuré fidèle, semblable au Père. Pour créer Adam, Dieu fait violence à la nature: la boue, la terre, contrairement à sa nature, devient homme. Pour créer Eve, Dieu fait violence à Adam qui, contrairement à sa nature, devient mère. Pour créer Isaac, Dieu fait violence à Sara qui, malgré la stérilité due à son grand âge, devient mère. Pour créer Jésus, Dieu fait violence à Marie qui, contrairement à sa condition de Vierge, devient mère. Etre Tout-Puissant, c'est faire violence à la loi naturelle.



«Il possède le pouvoir de réduire à néant ce qu'il a lui-même créé. Il crée un paradis et l'engloutit dans un déluge, le pouvoir, c'est le pouvoir de détruire, de supprimer, d'exclure l'autre...»

Masaccio, Adam et Eve chassés du paradis. Florence, Basilique Santa Maria de la Carmine.

### La violence du Tout-Puissant

Mais il a le pouvoir et désire montrer qu'il possède continuellement le pouvoir de réduire à néant ce qu'il a lui-même créé. Il crée un paradis et l'engloutit dans un déluge. Le pouvoir, c'est le pouvoir de détruire, de supprimer, d'exclure l'autre. C'est pourquoi l'infinité du pouvoir est aussi une infinité de la solitude. L'altérité est la contradiction même de la puissance. Mais alors, à quoi bon régner dans le désert? A qui manifester son pouvoir? Depuis que le Tout-Puissant existe, il désire se manifester à

La conception de Jésus marque la plus étonnante de ces violences: c'est le lien entre l'Eros et la procréation qui est détruit. Un Père tout-puissant, peut procréer sans s'encombrer du rapport sexuel. Il peut procréer sans s'encombrer du consentement de la mère. Il peut féconder la mère sans tenir compte du désir ou du refus de maternité de celle-ci. L'archange Gabriel ne demande pas à Marie si elle consent à être la Mère de Dieu. Il lui annonce que la chose est faite.

Marie n'a plus qu'à se soumettre. C'est un rapport de domination, de maître-esclave, «ancilla

Domini». Il y a une telle distance entre le procréateur et la mère qu'il faut un message pour traduire symboliquement la relation. Jésus ne naît pas d'une relation d'amour, mais d'une relation de puissance, de violence, de domination. La Virginité de la Mère de Jésus traduit, manifeste au monde, la toute puissance d'un Père, cette toute puissance qui violente le désir de Marie. C'est une sorte de viol, non pas quant au sexe, mais un viol quant à la procréation, quant à l'autonomie de la décision de procréer. (Cette volonté de violer la femme dans sa maternité, de la féconder malgré elle, nous la retrouvons très fréquemment, aujourd'hui encore, chez de nombreux opposants à la libéralisation de l'avortement. Elle correspond dans son fondement même à l'absence de toute relation érotique avec la mère, à l'absence d'un amour égalitaire et sexuel pour la femme). Si Dieu doit faire violence à Marie, c'est évidemment parce qu'il n'en est pas réellement l'«époux».

### Marie se soumet.

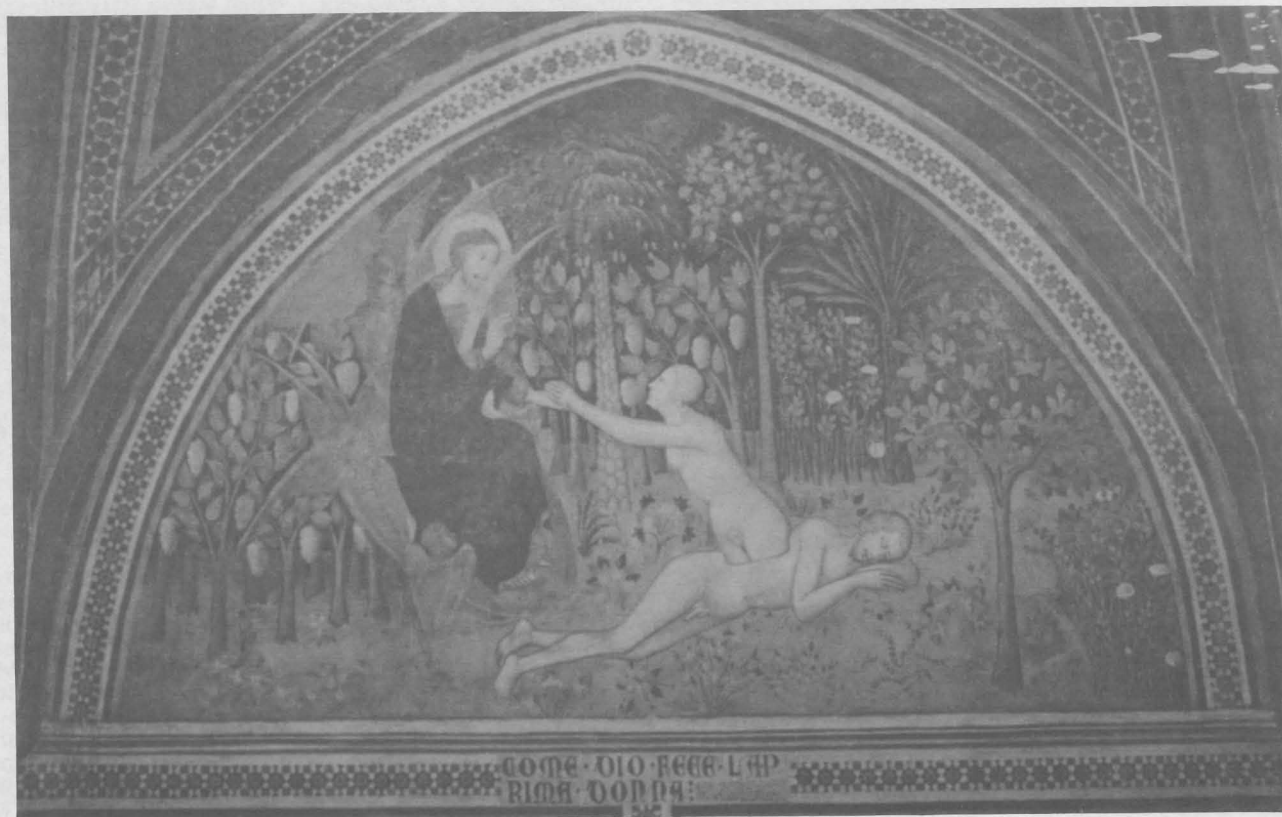
A travers toute l'histoire de Jésus elle se soumettra. Mais il faut lui reconnaître cette force remarquable: elle ne dit jamais qu'elle est d'accord, qu'elle comprend. Elle manifeste toujours son étonnement, son incompréhension. Elle ne partage pas l'idéologie du Tout-Puissant. Elle n'est jamais réellement complice. En cela, elle demeure solidaire de toutes les femmes.

Il faut que Marie sache, dès le début, que le fait d'être mère de Jésus ne lui confère aucun pouvoir. Celui qui l'a fait naître peut en exiger la mort à tout moment. On se rappelle l'histoire d'Abraham et d'Isaac. Dieu, celui de l'histoire, est un Dieu jaloux. On dit parfois qu'il s'agit d'une jalousie d'amour, mais il n'y a aucune trace d'amour dans cette histoire, il n'y a aucun désir d'association, aucune pulsion d'égalité. Dieu est jaloux de son pouvoir, il lui faut, à tout moment, s'assurer qu'il détient le monopole de toute décision. Que Marie fasse une croix sur ses sentiments maternels. Ils ne comptent pour rien. C'est le sens de la prophétie de Siméon.

### L'apostasie de la mère

Dès sa naissance, Jésus est manifestement une menace pour le pouvoir. Pour le pouvoir temporel d'abord, qui se mani-





«Pour créer Eve, Dieu fait violence à Adam qui, contrairement à sa nature, devient mère»

Création d'Eve (Bartolo di Fredi) San Gimignano, Cattedrale

festé dans l'image d'Hérode. Celui-ci, comme le père d'Oedipe, exige la mort de l'enfant qui vient de naître, et cette exigence est un massacre d'innocents, le massacre de l'innocence. Mais la mort de Jésus est aussi une exigence de Dieu-le-Père. Il faut que Jésus meure pour montrer qu'il se soumet à la volonté du Père, pour manifester la Toute-Puissance du Père. Objectivement Hérode et Dieu sont complices, ils éprouvent l'un et l'autre la nécessité de la mort du Fils. Du massacre des innocents à la crucifixion: il est nécessaire que Jésus atteigne la maturité pour qu'il montre son consentement, sa soumission. Dès l'âge de douze ans, Jésus affirme qu'il n'entend plus la voix du sentiment filial, qu'il est sourd aux sentiments d'angoisse de ses parents, qu'il n'est préoccupé que de la volonté du Père, qu'il se

soumet entièrement à la «Loi». Marie affirme qu'elle ne comprend pas ces exigences. Aucune mère en effet ne pourrait les comprendre. A Cana, Jésus affirme toujours avec une raideur excessive qu'il n'y a aucun lien entre lui et sa mère. Plus tard encore, il réédite ce reniement de la mère, cette apostasie de la mère, qui est la clef de l'interprétation de ce mythe. C'est seulement au moment de la passion qu'on découvre un léger décalage entre la volonté du Fils et celle du Père. L'identification n'est pas complète.

Les deux volontés sont encore distinctes. Jésus se soumet.

Sa mort est une nécessité pour indiquer la suprématie de la volonté du Père, mais c'est la mort elle-même qui provoque un sursaut chez le Fils.

### L'épiphanie de la Toute-Puissance

Pourquoi cette exigence de la mort du Fils «bien aimé»? Pourquoi Jésus doit-il se soumettre à la volonté du Père jusqu'à mourir à lui-même, mourir dans la relation de tendresse qui pourrait l'unir à sa mère? Pourquoi seule la mort peut-elle être une épiphanie de la Toute-Puissance du Père? Ce qui est crucifié dans la mort de Jésus, c'est la relation mère-fils, c'est le sentiment maternel, le sentiment filial. La présence de Marie au pied de la croix et la tentative de transsubstantiation du rapport mère-fils (paroles de Jésus à sa mère et à Jean) sont assez significatives à cet égard. Il faut suivre la loi du Père et sublimer les sentiments mère-enfant. La mort de Jésus,

c'est la mise en croix de l'initiation à l'Eros dans la relation mère-enfant. Dans le mythe Jésusien, il n'y a pas comme dans le mythe d'Oedipe, de dialectique entre Eros et le Pouvoir.

C'est, au contraire, l'hégémonie du patriarcat, le triomphe indiscuté du pouvoir le plus absolu. Tout a été mis en place pour évacuer complètement le problème des pulsions érotiques. La formation du surmoi se fait ici aussi dans le renoncement à la Mère. Le renoncement nécessite non par suite d'une rivalité entre père et fils pour la possession de la mère (explication Freudienne), mais par suite du caractère absolu du pouvoir du père. Ce père ne manifeste pas de pulsions érotiques. Il ne connaît que la passion du pouvoir, de la puissance. Le sacrifice du fils n'est pas une nécessité de l'Eros, il ne se

fonde pas sur une reconnaissance des pulsions érotiques du père. Il est une exigence du pouvoir absolu. Le père qui enfante en fonction de la logique du pouvoir, est toujours menacé par son enfant.

## Le salut du monde

Quel serait le sort d'Oedipe ou de Jésus si l'enfant était conçu dans une relation amoureuse, pour une relation amoureuse, pour le plaisir d'aimer ensemble un enfant? En réalité, il ne semble pas qu'une réponse à cette question apparaisse dans la mythologie. Probablement, à cause du lien qui existe (selon moi) entre la passion du pouvoir et la mythologie elle-même. Tant que les hommes ont exercé un pouvoir tel qu'ils se montraient capables, d'abord de féconder la femme sans se préoccuper du consentement de celle-ci, et capables ensuite de sacrifier cet enfant objet de l'amour maternel, la femme est restée muette de terreur, soumise mais non complice, dominée mais pas nécessairement aveuglée. Marie, la Mère de Jésus, n'avait ni les moyens de se soustraire à la maternité ni les moyens de soustraire son fils au sacrifice exigé mais jamais elle n'a réellement ratifié ce qui se passait. Aucune femme ne peut comprendre pourquoi le «salut du monde» implique le sacrifice de l'Enfant, le renoncement au Fils, le renoncement au sentiment maternel. Pourquoi le salut du monde suppose-t-il que le Fils s'identifie au Père? Surtout à ce Père qui, dans le contexte judéo-chrétien du mythe Jésusien, est le symbole de la Toute-Puissance patriarcale et royale, de l'arbitraire, de la détermination solitaire du bien et du mal, de la détention abusive du droit de vie et de mort sur chacun y compris sur son fils. Le renoncement à l'accaparement maternel a été longtemps interprété dans le contexte du tabou de l'inceste mais prend aujourd'hui un caractère plus général et plus complexe.

## Refuser de sacrifier l'enfant

Refuser de livrer l'enfant au père, refuser de le sacrifier pour le «salut du monde», c'est refuser que son existence soit sacrifiée à la conservation d'une civilisation qui n'est pas l'émanation de nous-mêmes, qui ne re-

flète pas nos désirs et nos volontés, qui ne sublime pas nos propres pulsions. L'éducation de l'enfant s'est faite dans le sens d'une adaptation à une société qui se nourrit de valeurs guerrières, de courage, de violence, de désir de pouvoir, de concurrence, d'exclusion. L'enfant devrait continuellement se mettre au service (service militaire!) d'une cause qui n'est pas la nôtre mais celle des grandes puissances ou des petites puissances... Le «salut» de ce monde-là ne nous concerne pas. Seul nous intéresse le salut d'un monde qui ne demanderait pas le sacrifice de l'enfant. Garder son enfant pour soi, c'est refuser de l'aliéner à une civilisation qui nous est hostile.

## Revenons sur nos pas

C'est retourner sur nos pas... Il n'est pas nécessaire d'aller de l'avant, de progresser, d'accumuler, de se dépasser. Le mouvement ne consiste pas nécessairement à aller d'un point à un autre, à parcourir une ligne comme au champ de course, à dévaler la colline comme une rivière pour se jeter dans la mer... Le mouvement, c'est aussi de tourner en rond, d'être toupie, d'être étendu comme un lac, de remonter et de reconstruire ses origines, de déconstruire le progrès. Rien ne nous oblige à cette pérégrination sans fin à travers un désert, vers une terre promise qui n'a jamais été entrevue par personne... Pourquoi pensons-nous que le bonheur interindividuel, et la relation Mère-Enfant qui en est le modèle, est un îlot étouffant, si ce n'est, parce que la société est, elle-même, organisée sur un autre principe que celui du bonheur? Pourquoi faudrait-il continuer à se perdre dans cet immense collectif où rien ne nous rappelle la tendresse des mères? Soustraire nos enfants. Cesser d'être aliénées dans nos enfants, d'être crucifiées en les sacrifiant à ce monde de puissance, de destruction, de pouvoir et d'exclusion. A ce monde construit sur l'apostasie du maternel, sur la honte de l'initiation maternelle à l'Eros.

## Pour un social maternel

Le sentiment maternel n'a rien de commun avec les mythes judéo-chrétiens qui se sont orga-

nisés autour d'une symbolisation de la puissance du père, du pouvoir temporel en général. Nous n'avons, pas plus que Marie, à prétendre que nous comprenons ou que nous adhérons à cet ensemble de mythes. Nous n'avons pas à nous faire les défenseurs d'une ordre incompréhensible. Nous avons maintenant la possibilité de construire une société où le sentiment maternel peut s'exprimer aussi bien dans l'autonomie de la décision procréatrice que dans la sauvegarde de nos enfants. Nous pouvons construire une société du maternel et rendre à nos enfants le sens de la fraternité, de l'égalité. Il n'y a pas d'élus, pas de meilleur, pas de pyramide au sommet de laquelle seul un de nos enfants pourrait mettre le pied. Dans une société sans accaparement du pouvoir, les pères et les fils peuvent être des frères. Il n'y aura alors pas de conflit oedipien, pas de croix, pas de mise à mort de la tendresse maternelle et de l'Eros.

A Cana, Marie, la Mère, avait remarqué que les enfants n'avaient pas assez de vin pour leur fête, pour leurs chants, pour leurs noces. C'est aussi notre préoccupation. Que la fête de l'amour soit réussie. Qu'il n'y manque rien. Que le vin coule à flots. Le rouge du vin au lieu du rouge du sang. Le rouge de la fête au lieu du rouge de la passion. Le rouge de l'association au lieu de la croix de l'isolement et de la séparation. Le retour aux bonheurs privés au profit de tous, au lieu de ce «bien commun» au profit de quelques-uns. La joyeuse procession du retour au sein maternel, au lieu de cette soumission douloureuse à la Loi du Père, de l'omnipotence.

I.D.

*(1) Mythe n'est pas pris ici dans le sens où il s'opposerait à la réalité historique. Peu importe ici l'historicité ou l'affabulation des faits évoqués.*



*«Seul nous intéresse le Salut d'un monde qui ne demanderait pas le sacrifice de l'enfant... Le sentiment maternel n'a rien de commun avec les mythes judéo-chrétiens qui sont organisés autour de la symbolisation de la puissance du père»*

*La Charité (Jacopo della Quercia)*

# Petit journal féministe: les femmes au jour le jour.

## Mercredi 9 octobre

Serait-il vrai que les femmes peu à peu (goutte à goutte) se hissent au sommet? Pour la première fois la Ligue des Femmes a une présidente, Jacqueline Hanquart.

## Jeudi 10 octobre

Dans Le Monde je lis: «Antoinette Peské est morte à Paris à l'âge de 83 ans. Elle était récemment sortie d'un long purgatoire littéraire». Destin de femme tellement banal. Je ne la connaissais pas. S'il faut en croire «Le Monde» elle avait publié en 1955 «un étonnant roman de cinq cents pages»: «Ici le chemin se perd» (réédité en 1985). Avec le chemin, le souvenir.

## Samedi 19 octobre

Yvette Roudy estime qu'un vent de misogynie souffle actuellement sur les formations politiques. En a-t-il jamais été autrement? Quelle myopie l'avait donc frappée? Une parcelle de pouvoir?

## Mercredi 20 octobre

Il faut finir de nous lamenter que les femmes ne sont pas reconnues. L'une d'entre elles vient même de s'adresser à l'ONU, en séance plénière, svp. Une vieille nonne albanaise de 75 ans, prix Nobel de la Paix, j'ai nommé Mère Teresa. Cet esprit hautement éclairé, du haut de la tribune des Nations-Unies, s'est étonné que le monde soit terrifié par la menace d'une destruction nucléaire mais ne craigne pas de détruire un enfant. Le plus grand déstabilisateur de paix, c'est l'avortement. La loi effrayante qui autorise de tuer les enfants doit être abolie dans tous les pays. Si la misère n'avait pas existé, je crois bien qu'elle l'aurait fabriquée pour avoir le plaisir sado-masochiste de s'occuper de malheureux!

## Samedi 26 octobre

Chaque samedi matin, je fais une vaisselle et j'épluche les légumes de la semaine. Pour agrémenter cette occupation qui n'appartient pas à mes favorites, j'écoute la radio. C'est le jour de «Faits-divers». J'ai failli avaler d'un seul coup le

bout de carotte crue que je grignotais en attendant l'énumération des faits-divers de la semaine. Le journaliste avait glissé entre les coups de couteau, les hold-up, les accidents loufoques ou tragiques, la descente des Noirs sur la ville blanche de Johannesburg après la pendaison de Benjamin Molotse et la manifestation des femmes au foyer où les Femmes prévoyantes socialistes étaient venues contre-manifester.

Au sujet de cette manifestation de femmes au foyer, Wilfried Martens soi-même, malgré les soucis de la formation gouvernementale, est sorti pour recueillir en mains propres leur memorandum.

Il a même eu le toupet de leur dire que «sans elles, il n'y aurait plus de Belges». Depuis lors, le nouveau programme gouvernemental prévoit une extension du splitting. Quant aux travailleuses, gare! Léo Marynissen dans «Het Volk» a tout compris et nous fait la leçon. Il termine son éditorial: «Pour que les choses puissent changer, il faut que les femmes commencent à se mettre d'accord entre elles. Elles doivent oser se débarrasser du faux problème de la tension provoquée artificiellement entre femmes travaillant au foyer et femmes travaillant à l'extérieur et donner elles-mêmes l'exemple de l'estime réciproque. Alors seulement, le monde politique qui est encore pour l'essentiel un monde d'hommes s'intéressera à leur discrimination». Amen! Seul petit hic du faux problème: toutes les femmes qui travaillent au dehors travaillent aussi dans leur foyer et non réciproquement, et c'est précisément les définir en deux groupes distincts qui rend les solutions proposées comme inacceptables.

## Dimanche 27 octobre

Suzy m'a raconté la petite histoire suivante qui lui est vraiment arrivée. Je l'adore. Elle était tombée en panne en ville et avait fait appel à Touring-Secours qu'elle accueillait avec reconnaissance. Le mécanicien s'affaire et constate rapidement la panne sèche. Suzy, dans sa confusion s'exclame: «Dites-moi que cela n'arrive pas qu'aux femmes!». Et le mécanicien de répondre: «Non, cela n'arrive pas seulement aux femmes. Mais les hommes, eux, ils ont déjà com-

mencé à démonter le moteur quand j'arrive».

## Le 5 novembre 1985

Les féministes espagnoles ont répondu à la provocation que constitue l'adoption par un gouvernement socialiste d'une loi autorisant l'avortement dans des cas très limités et qui couvre 2 à 3 % des cas à peine. 5.000 femmes se sont réunies en congrès à Barcelone. Dans une pièce connexe, des sages-femmes pratiquèrent deux avortements «illégaux» qui furent retransmis par vidéo aux congressistes. 3.000 femmes ont signé une déclaration où elles se déclarent collectivement responsables. Le congrès s'est terminé par un bal masqué. Même la presse favorable à l'avortement a blâmé les féministes parce qu'on ne doit pas faire de prosélytisme en enfreignant les lois. Comment des femmes pourraient-elles faire autrement quand les lois patriarcales sont dirigées contre elles?

## Le 10 novembre 1985

Si les mères ont toujours été glorifiées dans les régimes d'extrême-droite, les femmes, par contre n'ont rien à y gagner. Une profession de foi de Jann Le Pen (22 ans), fille de Jean-Marie, dans une interview accordée à l'hebdomadaire flamand de gauche «De Nieuwe» (7.11.85), confirme que le fascisme ne se renouvelle pas.

Q: Vous n'êtes pas féministe?

R: Pas du tout.

Q: Comment jugez-vous l'émancipation des femmes?

R: Les femmes qui s'occupent de féminisme travaillent à leur propre destruction. Je ne suis pas contre le progrès, je suis donc en faveur de la libération des femmes. Si une femme désire travailler, pourquoi pas? Mais je suis aussi partisane de la femme au foyer. (Noter la convergence avec la droite traditionnelle! E.R.). La femme doit connaître sa place dans le monde. (A la cuisine? E.R.). En tant que femme, j'aime les hommes forts, des hommes, qui me dominent (Et qui me battent? E.R.). Mais nous les femmes, les vraies femmes (soumises! E.R.), savons bien qu'en réalité, c'est nous qui dominons. C'est tout-à-fait idiot d'aller revendiquer toutes sortes de droits (Vous pensez bien!

E.R.) Ces femmes scient la branche sur laquelle elles sont assises. Elles ne sont pas davantage respectées par les hommes. Et ensuite elles se plaignent...»

Pas très original tout cela, je dirais même un tantinet rétro.

## Le 11 novembre

### IN MEMORIAM

Nous avons la douleur de vous annoncer le décès de la «Journée des femmes» francophone, après une longue agonie initiée par sa prise en charge par les institutions féminines. Sa mise à mort définitive a eu lieu ce 11 novembre 1985, à Charleroi, dans le conformisme le plus affligeant et en présence d'un public clairsemé. Notre histoire repart une fois de plus à zéro.

Au même moment, à Gand, la Journée des femmes, organisée par le VOK connaissait son succès habituel. Trois motions furent approuvées. Les femmes réclament:

1. l'arrêt urgent des procès en matière d'avortement.
2. la suppression de l'article 143.
3. une politique d'émancipation.

## 17 novembre

Les trois femmes antimilitaristes de Louvain, soupçonnées d'avoir bombé des slogans sur des édifices publics et qui avaient séjourné plusieurs semaines en prison, vont comparaître en correctionnelle.

## 18 novembre 85

Bonne nouvelle pour les psy. Bientôt va paraître le Journal de la princesse Marie Bonaparte qui a été une patiente de Freud avant de devenir elle-même une psychanalyste. On s'attend à des surprises.

## 19 novembre 85

Le Monde communique la mort de Meret Oppenheim (1913-1985). Elle était «auteur de sculptures, peintures et objets surréalistes». J'avoue encore une fois mon ignorance et j'aimerais en savoir davantage quand je lis: «Au vernissage de l'exposition Eros de Paris en



# Petit journal féministe: les femmes au jour le jour.

1960 elle met en scène le «Fest-in sur le corps de la femme».

## 20 novembre 85

Au cours d'une conférence de presse, la Commission du travail des femmes a révélé certains résultats obtenus par les chercheurs de l'UCL et KUL concernant le harcèlement sexuel des femmes au travail. Oh surprise, il existe!

## 22 novembre 85

Fernand Bosmans est mort. Vous ne vous souvenez peut-être pas de lui. Journaliste de la presse socialiste, il avait publié dans les années 70 un bouquin gentil et sympathique sur l'avortement. Mais dans son journal il tenait également la rubrique féminine sous le nom de «Maleine» et y déversait sa vision de «femme» des événements. A ce titre, il recevait nombre de confidences de lectrices. Moi, j'appelle cela de l'usurpation et de l'abus de confiance.

## 23 novembre

Je note dans La Libre Belgique du 20 «... voici une œuvre capitale enregistrée en simultané, sur le vif, à l'occasion d'un concert spirituel en l'Eglise de l'Assomption à Cologne le 27 mai 1984, son grand ORATORIO SUR DES THEMES BIBLIQUES pour soli, double chœur et orchestre composé en novembre 1831, mais qui ne fut jamais interprété depuis -c'est donc d'une véritable création qu'il s'est agi en l'occurrence. (Disques JPC n° 999.009, distribution Schott Frères, Bruxelles).

Le compositeur? Fanny Mendelssohn (1908-1847), la sœur aînée de Félix, qui épousa en 1829 le peintre Hansel.

Il a fallu attendre 1965, lorsque la plupart des œuvres inédites se trouvant dans la succession de Mendelssohn furent acquises par les instances culturelles de Prusse, pour découvrir l'ampleur de sa production artistique: oratorios, ouvertures, cantates, quatuors à cordes, œuvres chorales, sonates pour piano et certaines «scènes pour tableaux vivants».

Elle composa toujours en secret, pendant les voyages d'affaires de son père qui ne pouvait supporter la honte d'avoir une fille qui démentirait par son œuvre le préjugé que la création artistique, et surtout dans le domaine de la musique,

soit un domaine exclusivement masculin.

On sait qu'elle conseilla musicalement son frère et elle a dit elle-même «jamais il ne couche une idée sur le papier sans m'avoir consultée au préalable».

Il ne semble pas douteux que bon nombre de «géniales œuvres de jeunesse» de Félix soient de sa main. Félix, s'il n'hésita pas à signer certaines de ses compositions, s'opposa toujours à ce qu'elle publie sous son propre nom jusqu'à l'année de sa mort mais il était trop tard.

C'est dans tous les domaines que l'histoire des femmes reste à écrire.

## Le 26 novembre 1985

Deux ans après sa tentative de suicide, Elsa Morante est morte dans l'hôpital qu'elle n'avait plus quitté. D'elle, je n'ai lu que la «Storia», le livre qui la rendit célèbre en 1974; et ne me permettrai pas d'en parler longuement. Par les yeux de l'innocence, de Useppe, un enfant idiot, elle exprimait toute son horreur devant une société cruelle fondée sur l'argent, le mensonge et la compétitivité, une société où il ne fait pas bon vivre.

Née à Rome, le 18 août 1912, anarchiste, elle a refusé toute sa vie de jouer le jeu des conventions sociales. En 1936, à 24 ans, elle quitte sa famille pour habiter seule. Et c'est le scandale.

Cinq ans plus tard elle épouse Alberto Moravia, qui est déjà connu. Ils se séparent 20 ans plus tard. Elle passera ses trente dernières années en compagnie d'une femme, qu'elle appelait «sa sœur», Lucia, et de ses chats.

La critique littéraire la range aujourd'hui parmi les plus grands romanciers de ce siècle.

## Le 27 novembre 1985

Le Koweït est, paraît-il, l'émirat du golfe qui est le plus favorable aux femmes. La Constitution leur reconnaît d'ailleurs le droit à la propriété, au travail et condamne toute discrimination fondée sur le sexe, la race ou la croyance.

Cela n'a pas empêché les députés de leur refuser le droit de vote. Par contre, on y trouve plus de secrétaires d'état et de ministres que chez nous. Pas difficile me direz-vous.

Le premier ministre Cheikh Saad qui est en même temps le

prince héritier avait pourtant affirmé qu'il était grand temps que les femmes participent plus activement à l'élaboration et à la conduite des affaires du pays». Mais son épouse Cheikha Latifa estime que «la femme musulmane doit se consacrer au Coran, à la cuisine et aux enfants».

Un vrai pied pour les hommes quand les femmes se chargent elles-mêmes de leur fournir les chaînes de leur oppression.

## Le 28 novembre 1985

Quelques chiffres du «Soleil» sur l'interruption de carrière dans le privé. (Vous allez voir votre patron, vous lui offrez un chômeur de remplacement et vous rentrez chez vous assurés que l'ONF vous versera 10.500 frs par mois et que les statistiques de chômage diminueront).

528 employés (466 femmes et 62 hommes)

301 ouvriers (239 femmes et 62 hommes)

## 3 décembre

Marie-Thérèse Soumoy de Bruxelles et Babi Burke, une Américaine, ont interrompu une conférence de presse organisée lors du synode extraordinaire des évêques à Rome pour interroger les évêques sur le sacerdoce des femmes.

Quelques jours plus tard, Babi Burke, à l'intérieur de la basilique St-Pierre s'est approchée d'un autel et y a exécuté un simulacre de messe avant de se faire expulser par des zouaves pontificaux.

## 10 décembre 1985

Après le gouvernement, c'est la FEB (Fédération des Entreprises de Belgique) qui songe aux cohabitants, c'est-à-dire aux femmes. Les cohabitants au chômage touchent trop. Pour la FEB, à partir du 4ème mois, l'indemnisation devrait passer à 40 % et dès le 25ème mois à une indemnisation forfaitaire. Cela permettrait d'économiser 11 milliards sur le dos des femmes. Et si ces cohabitantes acceptent un temps partiel, le cumul de son revenu net avec l'allocation de chômage ne pourra pas dépasser le montant de l'allocation de chômage que toucherait la cohabitante si elle était chômeuse complète. Encore 4,3 milliards grappillés sur le dos des femmes.

Il vaudrait peut-être mieux se souvenir de temps en temps que ce gouvernement n'a pas grand-chose à refuser à la FEB d'une part, et que d'autre part, les syndicats n'ont pas mis au rang de leurs priorités la défense des chômeurs, surtout lorsque de plus ils sont chômeuses.

## 16 décembre

Des femmes campent toujours à Greenham Common. Comme chaque année, en décembre, une grande manifestation qui réunissait 3.000 femmes est venue les soutenir. La grille a de nouveau été attaquée aux cisailles.

## 17 décembre

Pour la première fois dans leur histoire, les Indiens Cherokee, la plus grande tribu aux USA après les Navajos, ont élu à leur tête une femme, Wilma Mankiser.

## 20 décembre

Ça y est, on a franchi une nouvelle étape importante dans les nouvelles technologies de maternité.

Pour la première fois, à Adelaide, en Australie, on a réussi une grossesse à partir d'un ovule qui avait été préalablement congelé, puis dégelé. C'en est fini de la guerre de religion concernant les embryons congelés, l'ovule n'étant pas considéré comme être en devenir.

## 23 décembre

Annemie Neyts est élue président du PVV avec 98 % des voix. Elle est la première présidente d'un parti flamand. Elle se considère comme féministe. Je me pose cependant des questions quand elle affirme qu'elle va poursuivre la politique de son prédécesseur devenu Vice-premier ministre, Guy Verhofstadt, politique thatchérienne.

## 24 décembre

Une pensée pour Winnie Mandela, en lutte pour son peuple en Afrique du Sud.

# Petit journal féministe: les femmes au jour le jour.

## Mercredi 9 octobre

Serait-il vrai que les femmes peu à peu (goutte à goutte) se hissent au sommet? Pour la première fois la Ligue des Familles a une présidente, Jacqueline Hanquart.

## Jeudi 10 octobre

Dans Le Monde je lis: «Antoinette Peské est morte à Paris à l'âge de 83 ans. Elle était récemment sortie d'un long purgatoire littéraire». Destin de femme tellement banal. Je ne la connaissais pas. S'il faut en croire «Le Monde» elle avait publié en 1955 «un étonnant roman de cinq cents pages»: «Ici le chemin se perd» (réédité en 1985). Avec le chemin, le souvenir.

## Samedi 19 octobre

Yvette Roudy estime qu'un vent de misogynie souffle actuellement sur les formations politiques. En a-t-il jamais été autrement? Quelle myopie l'avait donc frappée? Une parcelle de pouvoir?

## Mercredi 20 octobre

Il faut finir de nous lamenter que les femmes ne sont pas reconnues. L'une d'entre elles vient même de s'adresser à l'ONU, en séance plénière, svp. Une vieille nonne albanaise de 75 ans, prix Nobel de la Paix, j'ai nommé Mère Teresa. Cet esprit hautement éclairé, du haut de la tribune des Nations-Unies, s'est étonné que le monde soit terrifié par la menace d'une destruction nucléaire mais ne craigne pas de détruire un enfant. Le plus grand déstabilisateur de paix, c'est l'avortement. La loi effrayante qui autorise de tuer les enfants doit être abolie dans tous les pays. Si la misère n'avait pas existé, je crois bien qu'elle l'aurait fabriquée pour avoir le plaisir sadomasochiste de s'occuper de malheureux!

## Samedi 26 octobre

Chaque samedi matin, je fais une vaisselle et j'épluche les légumes de la semaine. Pour agrémente cette occupation qui n'appartient pas à mes favorites, j'écoute la radio. C'est le jour de «Faits-divers». J'ai failli avaler d'un seul coup le

bout de carotte crue que je grignotais en entendant l'énumération des faits-divers de la semaine. Le journaliste avait glissé entre les coups de couteau, les hold-up, les accidents loufoques ou tragiques, la descente des Noirs sur la ville blanche de Johannesburg après la pendaison de Benjamin Moloïse et la manifestation des femmes au foyer où les Femmes prévoyantes socialistes étaient venues contre-manifester.

Au sujet de cette manifestation de femmes au foyer, Wilfried Martens soi-même, malgré les soucis de la formation gouvernementale, est sorti pour recueillir en mains propres leur memorandum.

Il a même eu le toupet de leur dire que «sans elles, il n'y aurait plus de Belges». Depuis lors, le nouveau programme gouvernemental prévoit une extension du splitting. Quant aux travailleuses, gare! Léo Marynissen dans «Het Volk» a tout compris et nous fait la leçon. Il termine son éditorial: «Pour que les choses puissent changer, il faut que les femmes commencent à se mettre d'accord entre elles. Elles doivent oser se débarrasser du faux problème de la tension provoquée artificiellement entre femmes travaillant au foyer et femmes travaillant à l'extérieur et donner elles-mêmes l'exemple de l'estime réciproque. Alors seulement, le monde politique qui est encore pour l'essentiel un monde d'hommes s'intéressera à leur discrimination». Amen! Seul petit hic du faux problème: toutes les femmes qui travaillent au dehors travaillent aussi dans leur foyer et non réciproquement, et c'est précisément les définir en deux groupes distincts qui rend les solutions proposées comme inacceptables.

## Dimanche 27 octobre

Suzy m'a raconté la petite histoire suivante qui lui est vraiment arrivée. Je l'adore. Elle était tombée en panne en ville et avait fait appel à Touring-Secours qu'elle accueillait avec reconnaissance. Le mécanicien s'affaire et constate rapidement la panne sèche. Suzy, dans sa confusion s'exclame: «Dites-moi que cela n'arrive pas qu'aux femmes!». Et le mécanicien de répondre: «Non, cela n'arrive pas seulement aux femmes. Mais les hommes, eux, ils ont déjà com-

mencé à démonter le moteur quand j'arrive».

## Le 5 novembre 1985

Les féministes espagnoles ont répondu à la provocation que constitue l'adoption par un gouvernement socialiste d'une loi autorisant l'avortement dans des cas très limités et qui couvre 2 à 3 % des cas à peine. 5.000 femmes se sont réunies en congrès à Barcelone. Dans une pièce connexe, des sages-femmes pratiquèrent deux avortements «illégaux» qui furent retransmis par vidéo aux congressistes. 3.000 femmes ont signé une déclaration où elles se déclarent collectivement responsables. Le congrès s'est terminé par un bal masqué.

Même la presse favorable à l'avortement a blâmé les féministes parce qu'on ne doit pas faire de prosélytisme en enfreignant les lois. Comment des femmes pourraient-elles faire autrement quand les lois patriarcales sont dirigées contre elles?

## Le 10 novembre 1985

Si les mères ont toujours été glorifiées dans les régimes d'extrême-droite, les femmes, par contre n'ont rien à y gagner. Une profession de foi de Jann Le Pen (22 ans), fille de Jean-Marie, dans une interview accordée à l'hebdomadaire flamand de gauche «De Nieuwe» (7.11.85), confirme que le fascisme ne se renouvelle pas.

Q: Vous n'êtes pas féministe?

R: Pas du tout.

Q: Comment jugez-vous l'émancipation des femmes?

R: Les femmes qui s'occupent de féminisme travaillent à leur propre destruction. Je ne suis pas contre le progrès, je suis donc en faveur de la libération des femmes. Si une femme désire travailler, pourquoi pas? Mais je suis aussi partisane de la femme au foyer. (Noter la convergence avec la droite traditionnelle! E.R.). La femme doit connaître sa place dans le monde. (A la cuisine? E.R.). En tant que femme, j'aime les hommes forts, des hommes, qui me dominant (Et qui me battent? E.R.). Mais nous les femmes, les vraies femmes (soumises! E.R.), savons bien qu'en réalité, c'est nous qui dominons. C'est tout-à-fait idiot d'aller revendiquer toutes sortes de droits (Vous pensez bien!

E.R.) Ces femmes scient la branche sur laquelle elles sont assises. Elles ne sont pas davantage respectées par les hommes. Et ensuite elles se plaignent...»

Pas très original tout cela, je dirais même un tantinet rétro.

## Le 11 novembre

### IN MEMORIAM

Nous avons la douleur de vous annoncer le décès de la «Journée des femmes» francophone, après une longue agonie initiée par sa prise en charge par les institutions féminines. Sa mise à mort définitive a eu lieu ce 11 novembre 1985, à Charleroi, dans le conformisme le plus affligeant et en présence d'un public clairsemé. Notre histoire repart une fois de plus à zéro.

Au même moment, à Gand, la Journée des femmes, organisée par le VOK connaissait son succès habituel. Trois motions furent approuvées. Les femmes réclament:

1. l'arrêt urgent des procès en matière d'avortement.
2. la suppression de l'article 143.
3. une politique d'émancipation.

## 17 novembre

Les trois femmes antimilitaristes de Louvain, soupçonnées d'avoir bombardé des slogans sur des édifices publics et qui avaient séjourné plusieurs semaines en prison, vont comparaître en correctionnelle.

## 18 novembre 85

Bonne nouvelle pour les psy. Bientôt va paraître le journal de la princesse Marie Bonaparte qui a été une patiente de Freud avant de devenir elle-même une psychanalyste. On s'attend à des surprises.

## 19 novembre 85

Le Monde communique la mort de Meret Oppenheim (1913-1985). Elle était «auteur de sculptures, peintures et objets surréalistes». J'avoue encore une fois mon ignorance et j'aimerais en savoir davantage quand je lis: «Au vernissage de l'exposition Eros de Paris en



# Petit journal féministe: les femmes au jour le jour.

## Nouvelles maternités

30 décembre

Dian Fossey, une zoologiste qui a partagé dans une région située entre le Zaïre, le Rwanda et l'Ouganda pendant 19 ans la vie des gorilles de montagne afin de les étudier, a été découverte assassinée. Elle avait fait paraître, il n'y a pas longtemps, un ouvrage où elle décrivait ses découvertes, «Gorillas in the Mist».

10 janvier

Depuis le 1er octobre une femme, Hélène Passtoors qui a la double nationalité belge et hollandaise, est emprisonnée en Afrique du Sud sous inculpation officielle. Son ex-mari Klaas de Jonge, arrêté en même temps qu'elle, avait réussi à fausser compagnie à ses gardiens et à se réfugier à l'ambassade des Pays-Bas où il se trouve encore. Alors que les autorités néerlandaises avaient élevé de solides protestations, notre joyeux gouvernement s'est distingué par une discrétion des plus suspectes. Un collaborateur de l'ambassade de Belgique lui apporte chaque semaine de la lecture et peut-être aussi des oranges Outspan.

Le 10 janvier les 52 inculpés du Collectif contraception de Gand étaient appelés, une nouvelle fois, à comparaître devant la Chambre du conseil. L'affaire a été remise au 12 février. Pendant ce temps, se déroulaient dans tout le pays, à Anvers, Bruxelles, Gand, Malines, Turnhout, Saint-Nicolas, Louvain, des manifestations de solidarité. Partout des manifestants vêtus de noir s'étaient enchaînés l'un à l'autre et portaient des panneaux numérotés de 1 à 52. L'Université des Femmes était là.

### LA FEMME DE L'ANNEE 1986

Elle s'appelle Véronique, est pompiste et aide les enfants défavorisés du quartier, souvent de petits immigrés, à faire leurs devoirs, maintenant que l'étude est payante. Elle est bien brave mais je dirai comme elle «pourquoi elle?».

Mon collègue Etienne m'a dit: «Je savais que tu allais être furieuse. On réduit de nouveau les femmes au caritatif. Et mon fils m'a dit: il n'y en avait peut-être pas d'autres».

## En Belgique les femmes bougent

A l'initiative du Séminaire de Sociologie de l'Université des Femmes, des femmes représentantes de mouvements ou d'associations, ou seulement concernées, se sont réunies le 18 janvier 1986 pour envisager la constitution d'une «Commission Ethique des Femmes» (titre indicatif) sur les Nouvelles Techniques de la Reproduction (NTR).

Toutes les femmes présentes ont manifesté leur intérêt pour la constitution d'un groupe qui serait:

- un groupe pluraliste où toutes les tendances sont représentées, sans aucun préalable, et peuvent s'exprimer en toute liberté;
- un groupe de réflexion et d'analyse;
- un groupe d'information:
  - pour centraliser l'information et la documentation et la faire circuler dans le groupe lui-même;
  - pour l'information de toutes les femmes par le canal des associations représentées ou par d'autres moyens à trouver.
- un groupe de pression vis-à-vis des pouvoirs politiques, juridiques, médicaux ou autres;

La nécessité d'un tel groupe apparaît d'autant plus évidente que le Gouvernement Belge a marqué, dans sa déclaration gouvernementale, sa volonté «d'un aménagement du droit des personnes en vue de son adaptation à l'évolution de la société et aux progrès de la science».

Pour éviter l'éparpillement des forces, il est apparu préférable et plus simple de rattacher ce groupe à une organisation déjà existante et structurée, après discussion, le Comité de Liaison des Femmes (1) a été retenu pour son image pluraliste, militante et proche de la masse des femmes. Depuis, celui-ci a marqué son accord.

(1) Le Comité de Liaison des Femmes est composé des représentantes des commissions féminines des partis et des syndicats, des groupes féministes et associations féminines.

### Parlement Européen

Les 6/7 mars 1986 le groupe de travail «politique féministe» de l'Alliance verte-alternative européenne et FINRRAGE (Feminist International Network of

Resistance to Reproductive and Genetic Engineering) organisent au Parlement Européen un hearing sur les nouvelles technologies reproductives et le génie génétique.

Le but du hearing est:

- d'organiser un échange plus intense entre femmes au niveau européen
- de parvenir à une coopération entre les différents groupes féministes au-delà des différents points de vue sur des questions particulières
- de démontrer que les femmes ne sont pas prêtes à se livrer à

avantage de contrôles sur leur corps et s'opposent à une critique de la recherche embryonnaire qui soit liée à la bataille contre l'avortement, comme essaient de le faire les conservateurs.

Pour plus d'informations,

Annette Gourlich, Margret Krannich, Annemiek Onstenk GRAEL, Arc en ciel  
Parlement Européen  
rue Belliard 79-81  
B - 1040 Bruxelles

Tél: Belgique 27343049

### Anne-Marie, je t'aime bien

Tu m'as agacée en bien des circonstances. C'est vrai que tu assurais ta publicité, que tu t'imposais parfois là où tu n'avais rien à faire mais on pouvait te pardonner car tu luttais de ton côté, pour nous, les femmes et d'autres causes qui nous étaient sympathiques.

Je n'ai pas aimé non plus ton attitude politicienne en faveur de la centrale nucléaire de Tihange. Tu vois, un «Challenger» ça saute même si les savants affirment que c'est impossible! Tu es partie en Algérie, récupérer les enfants d'une femme qui en avait été privée illicitement, tu es allée rechercher une gamine qui risquait d'être mariée contre son gré. Cette fois encore on t'accuse de publicité. Mais cette publicité-là, pour laquelle tu n'as pas hésité à payer de ta personne pour défendre la cause des femmes, je l'approuve pleinement et j'applaudis des deux mains. Publicité qui prend tout son sens face au mutisme des médias quand il s'agit des femmes.

J'ai toujours été une râleuse, j'ai suivi l'action des femmes parlementaires discrètes et dociles. Pas de publicité! Les femmes chrétiennes ont voté contre la suspension des poursuites en matière d'avortement. Pas de vagues, pas de publicité. Elles ont, comme un seul homme, avec leurs collègues féminines socialistes accordé la confiance à un gouvernement qui s'appretait à voter une diminution drastique des allocations de chômage qui frapperait discriminatoirement les femmes. Pas de publicité, leur carrière était en jeu, pas de risques non plus, juste une petite agitation bien gentille pour sauver les apparences. Même topo avec les femmes libérales qui avec leurs collègues chrétiennes entérinent un gouvernement qu'elles dénoncent verbalement comme inique et phallo. C'est le jeu parlementaire, noyées dans la masse et surtout pas de publicité, surtout si elle risque d'être payante pour les femmes! Voilà bien longtemps qu'une femme n'avait plus osé et pour cela Anne-Marie, merci!

Ton autre crime, serait d'avoir commis un acte illégal. La voix des femmes est muselée par les médias, par les partis et les syndicats. Les tricheurs, ce sont eux!

Que peuvent-elles encore opposer à l'hypocrisie et l'indifférence des pouvoirs publics, à leur impuissance à faire respecter la loi en leur faveur et faire adopter des mesures légitimes qui les concernent, pour simplement se faire entendre sinon l'illégalité.

Le raffût énorme qu'a suscité ton expédition prouve à suffisance que c'était l'unique moyen d'amener le problème des enfants kidnappés sur la place publique. Par ton action publicitaire et «illégal» tu as enfin contraint les instances officielles à se préoccuper d'un problème qui touche des femmes peut-être d'une origine trop modeste pour nos démocratiques dirigeants?

Ton crime c'est de n'avoir plus voulu jouer un jeu dont les dés sont pipés. Mais les femmes de Belgique ne s'y tromperont pas. Je suis sûre que dans leur grande majorité elles t'approuvent et t'apporteront leur soutien dans les jours difficiles qui t'attendent car beaucoup se sont reconnues en toi.

Mettre un cœur et une conscience dans la politique n'est pas une caractéristique féminine mais celle d'un être humain complet. Anne-Marie, nous t'aimons toutes.

Edith



## LECTURES: LES FILLES A L'ECOLE

En 1980, la revue féministe française «Pénélope» consacrait un numéro à l'«Education des Filles-Enseignement des Femmes aux XIXème et XXème» et proposait un tour d'horizon des recherches en cours. Ce numéro recèle plus de questions que de réponses car la recherche féministe en éducation en est alors à ses débuts, il lui faut rompre avec la recherche traditionnelle qui n'étudie l'éducation des filles qu'en fonction de la distance et du retard qui la sépare de celle des garçons.

Depuis, ont paru une série de livres analysant la discrimination dont les filles font l'objet en matière d'enseignement et d'éducation. Discriminations, inégalités des chances, biais sont dénoncés tout au long de ces ouvrages qui vont du simple constat le plus souvent sur base de statistiques à l'observation concrète sur le terrain du vécu de la classe, jusqu'à une théorie de l'éducation. Ce dernier genre d'ouvrage tente de réintégrer dans l'analyse de l'enseignement et de l'éducation l'expérience des filles comme référence spécifique. C'est un point de vue engagé, militant, subjectivement conscient qui ne se retrouve que chez des chercheuses féministes.

### Les filles réussissent bien mais choisissent mal

Dans la série des constats s'inscrit le rapport d'Evelyn Sullerot pour les Communautés Européennes intitulé «Diversification des choix professionnels des filles» (1). Le titre est en lui-même un programme destiné à résoudre le problème de l'inégalité des chances entre garçons et filles qui est une constante dans tous les pays des Communautés comme le montre le rapport.

Chose étonnante à première vue, il est prouvé qu'en dépit de variantes et de particularités nationales, dans l'enseignement général, les filles ont de meilleurs résultats que les garçons, elles réussissent bien dans le cadre scolaire peu ouvert sur la compétitivité du monde du travail. Mais si les matières qu'elles choisissent leur permettent d'avoir de bonnes notes, ces matières ne sont pas la «voie royale» pour l'avenir professionnel.

Tout se passe comme si les filles choisissaient selon leurs «goûts» et n'étaient pas contraintes comme les garçons, à des choix de matières utiles

pour leur futur métier. Dans tous les pays, il y a des matières valorisées, d'autres dévalorisées, en gros, les maths et les sciences exactes d'une part, de l'autre les langues et les sciences humaines. Pourtant, un examen plus attentif nous oblige à relativiser la notion de matière valorisées/masculines et dévalorisées/féminines. La géographie par exemple est une matière à prestige en Grande-Bretagne et est choisie en majorité par des garçons alors qu'en Belgique, ce sont des filles qui s'y consacrent. De même la chimie est masculine en Allemagne et féminine en France.

Dans l'enseignement technique et professionnel, les filles sont plus défavorisées que les garçons, elles ont moins de possibilité de choix et abandonnent plus vite. Quant à celles qui s'engagent dans des métiers non traditionnellement féminins, elles ne trouvent pas facilement du travail (bien qu'en France, 7 sur 10 d'entre elles trouvent un emploi).

Les recommandations qui accompagnent chaque chapitre sont autant de conseils pratiques, réalistes, c'est-à-dire réalisables, comme retarder les choix, les diversifier en encourageant l'entrée des filles dans les filières techniques, scientifiques et industrielles à l'aide de bourses et avec un soutien psychologique et pédagogique. Il est clair, et nous ne sommes pas loin ici de l'idée du retard à rattraper, que le rapport vise à favoriser la réussite professionnelle des filles, ce qui signifie encourager les filles à faire les mêmes choix que les garçons.

Enfin, le rapport prend position très fermement pour la mixité, bien que certains experts nationaux (Allemagne, Grande-Bretagne, Irlande) estiment celle-ci défavorable aux filles en ce qu'elle favorise les stéréotypes sexistes.

Cette attitude en faveur de la mixité est caractéristique non seulement des spécialistes et des gens concernés, mais aussi du grand public: ils considèrent tous la mixité comme une garantie de démocratie et d'égalité, comme un acquis positif qu'il serait réactionnaire de rejeter et ce n'est qu'avec réticence que le rapport avance les propositions d'experts en faveur de la non-mixité de certains cours (pour les filles, bien sûr), comme cela a été expérimenté avec succès dans certains pays.

### L'école renforce le sexisme

Telle est la thèse de Michael Marland, directeur de la publication de «Sex Differentiation and Schooling» (2), un ensemble de textes qui font apparaître comment consciemment ou non, les enseignants sont conditionnés dans leur enseignement et leur rapport aux élèves par les différences qu'ils imaginent entre garçons et filles. De même, leur manière de réagir, contrôler, questionner, récompenser, punir, se rapportent plus au sexe qu'à la personne. La plupart des contributions au livre rendent compte d'un travail sur le terrain et s'attachent à montrer comment pratiquement, dans le quotidien de la classe, l'école renforce le sexisme.

Il y a d'abord ce que les anglosaxons appellent le «hidden curriculum», que l'on peut traduire par le programme caché d'inégalités, c'est-à-dire toute la partie de l'apprentissage déterminée par les attitudes et les comportements des enseignants. Ceux-ci ne se rendent pas compte que leurs attentes et leurs comportements soutiennent et renforcent la conformité aux stéréotypes sexuels et développent des capacités et des comportements différents chez les garçons et les filles. Beaucoup d'enseignants trouvent par exemple normal qu'un garçon soit actif et indépendant, ce qui se manifeste à l'école primaire par de l'agressivité, des interruptions ou du chahut. Ils ne s'inquiètent pas de ce qu'une fille soit dépendante, c'est-à-dire sage, obéissante, au contraire, ils apprécieront ces filles conformes au modèle du bon élève. Or, les enfants dépendants utilisent le feedback venant du professeur de manière moins efficace que les enfants indépendants parce qu'ils réagissent plus à la composante affective de la réponse de l'adulte et profitent donc moins de la composante objective, informationnelle (recherches de L. Serbin).

A côté du comportement de dépendance, il y a l'anxiété qui joue aussi en défaveur des filles. On peut la définir comme la tendance à prévoir l'échec et la perte de confiance en soi. Dans les situations angoissantes, il semble que les filles adoptent la stratégie très courante de la fuite.

Les statistiques d'entrée aux examens publics montrent à quel point les filles évitent les

sujets pour lesquels on pense que les femmes ont moins de chance de réussir. Les filles vont souvent avec l'approbation de la société éviter les situations à risques et quand elles ont des aspirations à des carrières non caractéristiques, alors les réactions sociales augmentent leur anxiété (recherche de M.B. Sutherland).

Il y a plus grave: malgré le fait que les filles réussissent mieux que les garçons dans une grande variété de domaines (à l'école primaire), elles ont moins confiance en leurs capacités à réussir des tâches intellectuelles et ce manque de confiance a des effets sur les réalisations ultérieures. On a montré (recherches de Dweck et Light) que l'idée qu'un enfant de ses capacités à réaliser une tâche constitue non seulement une prédiction de ce qu'il va effectivement réaliser mais en est la cause. Or les filles sous-estiment leur chances de réussite alors que les garçons surestiment. Une explication a été avancée (recherche de Dweck): parmi les remarques faites par les enseignants aux garçons, deux tiers concernent des matières non intellectuelles (ils font du bruit, ne travaillent pas assez). Quant aux filles, la presque totalité des remarques qui leur sont adressées concernent des matières intellectuelles. Les garçons peuvent attribuer plus facilement leur échec à d'autres causes que leur compétence. Et quand on traite un groupe mixte en faisant des remarques sur les capacités intellectuelles et un autre en réprimandant les comportements, les garçons et les filles du premier groupe ont tendance à se sous-évaluer, ceux du second groupe à se sur-évaluer. Cette expérience montre à quel point il est possible de modifier le comportement et les performances des élèves et laisse entrevoir comment des actions positives pourraient améliorer les chances des filles à l'école.

Enfin, dernier point, la mixité renforce-t-elle les inégalités dues au sexe? Elle ne donne, en tout cas, pas plus de chances aux filles. Les résultats des élèves de 16 à 18 ans en Grande-Bretagne font apparaître que les filles des écoles non mixtes réussissent mieux en math et en science que les filles des écoles mixtes. Mais il semble qu'il faille interpréter ces données avec prudence car les écoles non mixtes placent plus l'accent sur la réussite scolaire et recrutent des élèves appartenant à un milieu socio-

culturel plus **favorisé**. De toute façon l'école mixte ne met pas les filles dans une situation d'avantage: concurrence avec les garçons, renforcement des **stéréotypes** sexistes dû à la **présence** d'individus de l'autre sexe (recherche de Shaw) ce qui a conduit à des **expériences** pilotes de classes de math non-mixtes au sein même d'écoles mixtes afin de susciter chez les filles le goût des maths et la confiance en leur **compétence** grâce à un contexte **non-compétitif**. Ces expériences ont le **mérite** de proposer une **réponse** non seulement simple et efficace à la question de l'**inégalité** mais surtout qui tient compte de l'**expérience** des filles, de leur besoin de **sécurité**, de leur peur de l'**échec**, de leur aversion pour la **compétition**.

### Femmes invisibles

Dans un livre brillant et abondamment documenté (3), Dale Spender jette les fondements d'une **théorie** de l'éducation dont la thèse essentielle est que le savoir et le pouvoir masculin reposent sur l'exclusion du savoir et de l'expérience des femmes. Si peu de femmes sont reconnues pour avoir contribué de manière marquante au patrimoine culturel, c'est que les autres ont **été** rendues invisibles par les hommes qui en niant l'**expérience** des femmes, **réaffirmaient l'universalité** de la leur. Dale Spender donne l'exemple d'Aphra Benn, auteur dramatique de nombreuses **pièces à succès** au XVIII<sup>e</sup> siècle, inconnue aujourd'hui alors que ses contemporains moins **doués** figurent dans les anthologies. Elle fût violemment **critiquée** par les écrivains et critiques de son époque, on lui **reprochait** entre autres de ne pas connaître le grec, or l'étude du grec n'était alors pas accessible aux femmes. Pour Dale Spender, les femmes aujourd'hui sont **prisonnières du même «double bind»**: on leur reproche de ne pas avoir assez d'envergure quand elles se conforment au **modèle féminin** traditionnel et on leur reproche de ne pas **être féminines** quand, rejetant les rôles traditionnels, elles agissent comme des hommes. De toute manière, elles ont tort.

De même qu'Aphra Benn a **été** rendue invisible, la lutte des femmes pour l'accès à l'enseignement universitaire n'est pas **mentionnée** dans l'histoire britannique du XIX<sup>e</sup> siècle. Dale Spender cite des dizaines d'exemples qui montrent que le

savoir, les productions et les actions des femmes n'ont pas **été intégrées** dans la tradition. Cette exclusion des femmes a pour **conséquence** qu'elles ne se perçoivent pas comme faisant partie d'une tradition et au lieu de **bâtir** sur ce qui a **précédé**, les femmes sont toujours **obligées** de recommencer à zéro.

En même temps que leur propre histoire, Dale Spender suggère que les femmes devraient faire celle de la **résistance** des hommes à leurs revendications. En apprenant de quelles bassesses et **médiocrités** les hommes ont **été** capables pour garder leur pouvoir, peut-être les femmes seraient-elles aujourd'hui moins **tolérantes** et moins faciles à bernier.

Dale Spender **vérifie** sa thèse à travers les ouvrages de recherche en **éducation** dont elle **dénonce** la vision **phallocentrique** due non à la **négligence** des auteurs mais à la **nécessité** du système mis en place pour exclure les femmes. Dans la plupart des recherches, le masculin est la norme et quand les **résultats** diffèrent pour les filles, au lieu de **reconsidérer** les hypothèses, on se contente de **déclarer** que c'est **étrange** et inexplicable.

De la même manière, dans la pratique de la classe, les garçons sont **privilegiés**. Ils ont beau faire du bruit, **déranger**, cela leur est favorable car les enseignants leur octroient plus de temps qu'aux filles. Même Dale Spender s'est aperçue, après avoir enregistré ses cours, qu'alors qu'elle croyait avoir consacré beaucoup de temps aux filles, en **réalité**, elle ne leur avait accordé pas plus de 40 % du temps total.

Dans sa conviction que le **système** profite et doit profiter aux hommes, Dale Spender a tendance à attribuer au sexe masculin une diabolique **volonté d'écraser** et d'exclure les femmes. Les faits confirment en partie sa conviction, ainsi R.R. Dale, **défenseur** de la **coéducation** en Grande-Bretagne, qu'elle suspecte d'encourager consciemment un système favorable aux garçons et **défavorable** aux filles, a reconnu que les performances des garçons sont meilleures dans les écoles mixtes alors que celles des filles baissent. Il reste que j'ai du mal à voir dans tous ces adolescents dont certains sont silencieux, **complexés**, et terrorisés par les filles de leur âge, des **êtres forts et prêts** à tout. Là réside la **faiblesse** du livre,

ainsi que dans certaines **affirmations** quasi-caricaturales et non **démonstrées** comme: les garçons n'aiment pas les **filles**, ails les considèrent comme **inférieures**, «la plupart des profs **préfèrent** enseigner à des garçons», etc...

Mais dans l'ensemble, ce livre est très **intéressant** car il fait **apparaître** le sexisme comme la pierre fondamentale sur laquelle reposent l'**enseignement** et l'**éducation** dans la **société** patriarcale et non comme une affaire de **préjugés** que l'on pourrait éliminer par exemple en donnant des images **positives** de femmes, en nommant plus de femmes à des postes **élevés** ou en poussant les filles à faire carrière. Voilà pourquoi Dale Spender plaide pour une **éducation** où la prise de conscience («**Consciousness Raising**»), loin d'être un comportement **émotionnel inadapté**, serait **réhabilitée**, mise au centre d'un processus d'apprentissage qui inclurait l'**expérience** des femmes et leur permettrait ainsi de se **réapproprier** le monde.

### L'école mixte avantage les garçons

Le terrain nouveau de la recherche est l'école mixte qui s'est **généralisée** les vingt dernières années. En Belgique par exemple, la **mixité** est introduite en 1970 dans les **établissements** d'enseignement secondaire officiels. Les premières **évaluations** de la «**coéducation**» nous font sourire aujourd'hui car il y est question surtout de s'assurer que l'école mixte n'est pas un lieu de **perdition** et de se convaincre que la **coéducation bénéficie** aux garçons comme aux filles. On rêve d'**égalité**, on pense que les obstacles sont dus aux **stéréotypes** qui règnent dans la famille, la **société** et que tout devrait s'arranger avec l'**amélioration** des **méthodes** d'enseignement et la disparition des **stéréotypes** des manuels scolaires.

Dix ans plus tard, la recherche **féministe** progressant, on interroge la **réalité** de ce rêve et c'est le constat **déprimant** de Michelle Standworth dans «**Gender & Schooling**» (voir Chronique n° 13). Rien n'est acquis, au contraire, l'école mixte **défavorise** les filles, traite les garçons de manière **préférentielle**, etc...

C'est à des conclusions analogues qu'aboutit une recherche **effectuée** en Flandre dans la dernière année d'écoles primaires (4). L'équipe de chercheuses analyse ici essentiellement l'**interaction enseignant/enseigné** et plus particulièrement

le comportement verbal du prof et de l'**élève** en distinguant **instituteur/institutrice**, **filles/garçons**, mixte/non mixte et le type de **réseau**.

L'analyse quantitative et qualitative des données, c'est-à-dire des interactions entre profs et **élèves** (prise de parole, questions, attitudes d'encouragement, de rejet, etc.) donne les **résultats** suivants: les professeurs acceptent ou rejettent plus les comportements, sentiments et idées, font plus de remarques, encouragent plus, posent plus de questions, donnent plus d'indications et d'instructions dans l'**enseignement** mixte que non mixte et plus aux garçons qu'aux filles, celles-ci devant se contenter de recevoir plus de **tâches** et d'ordres.

Quant aux **élèves**, ils se manifestent plus (remarques, questions, attitudes de refus) dans le mixte et, on s'y attendait, les garçons sont plus actifs et bruyants, les filles plus «**réactives**», elles respectent mieux les **règles** (lèvent le doigt au lieu d'interrompre), se **défendent** avec moins d'acharnement. A titre d'exemple, prenons la proposition «**fait une remarque** au professeur de sa propre initiative», ce sont les garçons qui emportent la palme dans le mixte avec des instituteurs, les filles ne faisant pratiquement pas de remarques à leur institutrice dans les écoles non mixtes.

Bien que nous n'ayons aucune indication sur la «**qualité**» **pédagogique** et **éducative** des **écoles** ou des enseignants, et c'est dommage, il me semble ressortir des **données** que le mixte est plus souple, plus **détendu**, moins **répressif**, moins **étroitement** scolaire que le non mixte, surtout de filles. D'autre part, les garçons et les hommes profitent davantage du mixte où la **complicité** masculine semble s'exprimer le plus facilement (les auteurs notent que les contacts physiques ont lieu exclusivement entre hommes et garçons).

On pourrait conclure que si les filles n'ont rien perdu à passer à l'école mixte, les garçons sont quand même les grands gagnants dans cette même école. En effet les classes de filles se **caractérisent** par le calme et la discipline maintenus par des institutrices qui ne s'impliquent pas personnellement mais entretiennent un climat scolaire. Elles encouragent mais faiblement, posent beaucoup de questions mais celles-ci s'adressent plus à l'affectif

## Le don et l'effort

qu'au **savoir** et elles appellent des réponses courtes, les filles ont alors **moins** de chances de se tromper et ne sont pas **encouragées** ou **défilées** & **résoudre** des problèmes Intellectuels. Bref tout cela est **scolaire** au sens le plus **péjoratif** du terme et prépare **très** malles filles au **secondaire**.

Dans les classes mixtes, les garçons sont les gagnants, **ils** ont moins de corvées, **interagissent plus** avec les **enseignants qui utilisent un plus grand registre** de noms pour s'adresser à eux, leur accordent plus **d'attention même si** c'est pour les **critiquer** ou les rabrouer. Les garçons **reçoivent plus de véritables** encouragements (aux filles, on **dit**: **oui**, bien, bon et aux garçons: **bravo**, ça c'est **bien**, etc...) )

Enfin dernier point et non **négligeable**, on observe plus de **remarques sexistes** dans les **écoles mixtes** que non mixtes. Cette **constatation là justifie** à elle toute seule une **critique serrée** de la mixité.

Si la coéducation **profite** surtout aux garçons et si comme **certain** l'affirment, la classe mixte **valide leur discours** et **leur expérience**, réduisant les filles au **silence** et rejetant leur **expérience**, alors **l'école mixte** ne fait rien d'autre que **d'acculturer les filles**, les **obliger d'intégrer** la culture dominante **masculine**. Ainsi sous le couvert de l'**égalité** et de la **non-discrimination**, **l'école mixte, fidèle** à la tradition de l'éducation occidentale, **continuerait** d'assurer la subordination des femmes. C'est une hypothèse à **vérifier**.

Nadine Plateau

### Bibliographie

(1) Revue *Pénélope*, Numéro consacré à *Education des Filles*, enseignement des Femmes (du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle), n° 2, printemps 1980.

(2) Evelyne Sullerot, *Diversification des choix professionnels*, Rapport de synthèse, Commission des Communautés Européennes, 1984.

(3) Michael Marland, (ed) *Sex differentiation and Schooling*, Heinemann educational books. London, 1983.

(4) Dale Spender, *Invisible women, the Schooling scandal*, Writers and Readers, London, 1982.

(5) Martine De Gos, An. Himpens, Marijke Verbeke, *Coeducatie: wat is dat?* Gent, 1985.

Comment **évalue-t-on** les **élèves**? Dans le **renoué**, nous avons des conseils de classe et cette fois-ci j'ai **noté** ce que les enseignants disaient des **élèves**, selon les **sexes**. Il s'agissait de l'**évaluation** de classes de 5<sup>e</sup> dans une **école** de fille qui est devenue mixte depuis sept ans, comme les autres écoles de **garçons** de la petite **ville** de province où elle se situe. Mais comme souvent, la **mixité** a drainé les filles vers les **écoles masculines** sans que la **réciprocité** **soit** vraie. Donc il y a peu de **garçons** dans l'école et quand ils viennent, c'est souvent parce qu'ils ont **échoué** ailleurs à moins qu'ils ne choisissent une option que seule cette **école** offre.

Comment ces derniers sont-ils perçus par les professeurs?

Quand ils échouent (c'est dans ce cas que les remarques se font les plus nombreuses et les plus **explicites**) on parle de leur **fainéantise**. «**Quand il s'y met, il ditonne**. Il est loin d'être limité. Il a besoin d'être **secoué** et alors on obtient des **résultats**» dit-on de l'un. «**Il ne prend pas son travail au sérieux**» dit-on d'un autre. Le fait de devoir les secouer revient comme un leitmotiv. Autre refrain: «**ils**» ne prennent pas note au cours ou ne classent pas leurs cahiers. «**Comment étudient-ils?**» ou encore «**Ils ne font pas leurs devoirs**». Les professeurs mentionnent également les centres d'intérêt extra-scolaires qu'ils peuvent avoir: informatique, sciences, etc... mais se plaignent du manque de respect des **règles** de l'institution: **retards**, **brossage** des cours, etc... Ce manque de respect **déroute** les **enseignants** qui ne savent quelles sanctions prendre. «**S'il y a sanction, sera-t-elle efficace? Qui contrôlera?**»

Parlons des filles maintenant! Etant donné leur nombre et la tradition féminine de l'école, l'échantillonnage est plus **varié**: il y a de tout: des filles brillantes, des sages, des **turbulentes**, des **cancre**s, etc... Mais quand elles échouent, comment les professeurs les jugent-elles? On leur reproche souvent de **travailler beaucoup mais sans méthode**, sans **réflexion**, sans **esprit critique**, d'être «**bibiche**» (sic) «**Elle n'est pas très intelligente**» dit-on de l'une: «**Elle fait ce qu'elle peut mais a peu de moyens**» dit-on d'une autre. «**Elle étudie superficiellement, elle n'est pas très douée**». «**Elle répond à côté des questions. Elle manque de jugeotte**». «**Elle a démarré très bas**». «**Est-elle intelligente? En tout cas, quelle bavarde!**» Voilà quelques remarques typiques des enseignants. Un refrain: quand on parle de leur comportement, c'est pour se plaindre de leur bavardage (le bavardage est féminin, c'est connu).

Tous ces jugements renvoient à une double image: un élève masculin typique (dans cette école) qui échoue par manque de travail mais qui «**pourrait**» parce qu'il est doué et une élève féminine typique qui échoue malgré son travail parce qu'elle est limitée?

Les conditions d'observation font que l'existence de cette double image est plus une impression qu'une loi générale. Et j'espère bien! N'empêche qu'on peut s'interroger sur la **tendance** qu'ont les professeurs à **proférer** des jugements en s'appuyant sur des **stéréotypes culturels**, **sociaux** ou **sexistes** qu'ils véhiculent «**innocemment**» et qu'ils renforcent dans leurs relations pédagogiques en traitant les filles et les garçons différemment.

Nicole Legrand.





La bibliothèque est accessible à toutes et à tous sans condition préalable (financière ou autre).

Elle offre une large gamme de documents sur le féminisme, la condition féminine et féministe. Vous pourrez y consulter les ouvrages de références, les revues féministes d'ici et d'ailleurs, des dossiers thématiques, etc.

Elle est ouverte du lundi au vendredi de 10 h à 17 h. Le mardi de 10 h à 19 h et sur rendez-vous.

Dans chaque numéro de CHRONIQUE sont reprises toutes les nouveautés reçues en service de presse (SP) ou achetées par l'Université des Femmes (acq).

## DIVERS

- **Introduction to Library Research in Women's Studies**, Susan E. SEARING, Westview Guides to Library Research, 1985, 257 p., *Acq.*

## MEDIAS

- **Women and Media in Austria: International and national activities**, Dorothea GAUDART, Ministère Autrichien des Affaires Sociales, 1988-71, 32 p.

## ETHIQUE

- **Origines: d'où viens-tu? Qui es-tu?**, ouvrage collectif sous la direction de Anne BOUCHART et Danielle RAPPORT, Stock, 1985, (Les Cahiers du nouveau-né; 7), *SP.*

## PSYCHOLOGIE - PSYCHANALYSE

- **Inceste**, textes réunis par Tobie NATHAN, La Pensée Sauvage, 1985, 128 p., (Nelle Revue d'Ethnopsychiatrie; 3), *SP.*

- **La signification de la naissance du premier enfant**, Haydee MARCOS-SIGAL, éd. Privat, 1984, 223 p., (coll. Sciences de l'Homme), *SP.*

- **Solitude**, Françoise DOLTO, Vertiges Publications, 1985, 476 p., *SP.*

## RELIGION - MYTHOLOGIE

- **La femme dans les sociétés secrètes**, Jean-Louis BERNARD, Henri Veyrier éd., 1985, 231 p., (coll. Connaissance de l'étrange), *SP.*

- **Théologie féministe: les femmes invisibles dans la théologie et dans l'Eglise**, Elisabeth SCHUSSLER-FIORENZA et M. COLLINS, éd. Beauchesne, 1985, 155 p., (Concilium; 19), *SP.*

## SOCIOLOGIE - POLITIQUE - ECONOMIE

- **Money, sex and power: toward a feminist historical materialism**, Nancy C.M. HARTSOCK, Northeastern University Press, 1985, 310 p., (The Northeastern Series in Feminist Theory), *Acq.*

- **Women, power and politics**, Margaret STACEY et Marion PRICE, Tavistock publications, 1981, 214 p., *Acq.*

- **Family incomes since the war**, David PIACHAUD, Study Commission on the Family, 1982, 20 p., (occasional paper; 9), *Acq.*

- **Social Power and Influence of Women**, Liesa STAMM et Carol D. RYFF, AAS Selected Symposium, 1984, 199 p., (AAS Selected Symposia Series; 96), *Acq.*

- **Women's Views of Political World of Men**, Judith H. STIEHM, Transnational Publishers, 1984, 231 p., *Acq.*

- **The Sex Role System: psychological and sociological perspectives**, Jane CHETWYND et Oonagh HARTNETT, Routledge & Kegan Paul, 1982, 184 p., *Acq.*

- **The technological woman: interfacing with tomorrow**, Jan ZIMMERMAN, Praeger Publishers, 1983, 296 p., (Praeger Special Studies/Praeger Scientific), *Acq.*

- **The situation of women in Austria, economic and family issues**, Maximiliane E. SZINOVACZ, Ministère autrichien des affaires sociales, 1198-?1, 62 p.

- **Anthropo-logiques, précédé de «Les Anthropo-logiques de la modernité»**, Georges BAILLANDIER, Le Livre de Poche, 1985, 1ère éd. chez PUF en 1974, 319 p., (Le Livre de Poche; 4037 série Essais), SP.

- **Production, reproduction et rapports sociaux de sexe**, publication réalisée par l'Atelier Production Reproduction avec le concours du CNRS, 1985, 123 p., (Cahier n° 3).

- **Temps sociaux: trajectoires selon le sexe**, publication réalisée par l'Atelier Production Reproduction avec le concours du CNRS, 1985, 137 p., (Cahier n° 2).

## FAMILLE - COUPLE - MATERNITE - PATERNITE

- **Un homme peut en cacher un autre**, Béatrice de l'AULNOIT, Stock, 1985, 231 p., SP.

## VIOL - VIOLENCES - PROSTITUTION - PORNOGRAPHIE

- **Les mutilations du sexe des femmes aujourd'hui en France**, ouvrage collectif, éd. Tierce, 1984, 119 p., SP.

## FEMMES DANS LE MONDE - FEMMES ETRANGERES: CONDITION ET LUTTES

- **Quatre années Martens V Statut de la Femme: bilan**, Comité Inter-ministériel pour le statut de la femme, octobre 85, 47 p.

- **Participation belge à la conférence mondiale chargée d'examiner et d'évaluer les résultats de la Décennie des NU pour la femme**, Egalité, Développement et Paix, Nairobi, Kenya, 15-26 juillet 1985, INBEL, 1985, pag. multiple.

- **La femme dans le monde moderne**, Marianna KORTCHAGUINA et Elena SOROKINA, éd. de l'Agence de presse Novosti, 1985, 71 p.

## TRAVAIL PROFESSIONNEL - TRAVAIL DOMESTIQUE

- **Métiers au féminin: pour une égalité des chances**, Germaine BORCELLE, Unesco, 1985, 174 p., Acq.

- **Mais qui a peur du travail des femmes**, Margaret MARUANI, éd. Syros, 1985, 175 p., SP.

- **Comment évaluer le travail domestique**, mémoire présenté par Henri DRIESSENS à la Faculté de Droit, d'Economie et de Sciences Sociales, Université de Liège, 1984, 69 p. (annexes), Don.

- **Espace et temps du travail domestique**, Danièle CHABAUD-RYCHTER, Dominique FOUGEYROLLAS et Françoise SONTONNAY, Librairie des Méridiens, 145 p., (coll. Réponses sociologiques), SP.

- **Crise et emploi des femmes**, publication réalisée par l'Atelier Production Reproduction avec le concours du CNRS, 1985, 146 p., (Cahier n° 1).

## RECITS - TEMOIGNAGES

- **Une femme chez les chasseurs de têtes**, TITAYNA, UGE, 1985, 315 p., (coll. 10/18; 1735 série «Grands Reporters»), SP.

- **Femmes et Russie 1980**, collectif de rédaction de l'Almanach, éd. des femmes, 1980, 217 p., Don.

- **Etre femme à l'Est**, Anita RIND, Stock, 1980, 294 p., Don.

## EDUCATION - FORMATION

- **Saintes ou poulches: l'éducation des jeunes filles au XIXe siècle**, Isabelle BRICARD, Albin Michel, 1985, 351 p., SP.

- **Masculin et féminin chez l'enfant**, Pierre TAP, éd. Privat, 1985, 337 p., (coll. Education et Culture), SP.

- **Pour ne pas mourir Idiote: la fac à 40 ans**, Nana DUJOUR et Isabelle de BROGLIE, éd. Le Centurion, 1985, 157 p., SP.

- **Fille ou garçon: éducation sans préjugés**, actes du colloque de Paris les 17 et 18 octobre 1984, organisé et présenté par Catherine VALABREGUE, Magnard éd., 1985, 280 p., SP.

- **Femmes et formation**, Michèle BOLLI, Martine CHAPONNIERE, Rosiska DARCY de OLIVEIRA I et al. I, Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, 1985, 57 p., (cahier n° 38), Acq.

- **Sex Bias in Education**, Margaret B. SUTHERLAND, Basil BLACKWELL, 1981, 242 p., (Theory and Practice in Education; 2), Acq.

- **Coeducatie: wat is dat? Onderwijs sociologisch onderzoek naar voor- en nadelen voor jongens en meisjes in gemengd en niet gemengd onderwijs**, Martine DE GOS, An HIMPENS et Marijke VERBEKE, Centrum voor de Studie van Historische Pedagogiek, RUG, 1985, 173 p., Acq.

- **Luisterbraaf zoals de meisjes: hoe rolverwachtingen van leerkrachten bijdragen tot patronen bij kinderen**, Jan VAN POUCKE et Caroline VERBEKE, Centrum voor de Studie van de Historische Pedagogiek, RUG, 1985, 181 p., Acq.

- **Emancipatie en roldoorbreking: engelse en nederlandse lerarenopleidingen doen er wat aan**, An HIMPENS, Centrum voor de Studie van de Historische Pedagogiek, RUG, 1985, 212 p., Acq.

## SCIENCES

- **Girl-friendly science: avoiding sex bias in the curriculum**, Barbara SMAL, Longman, 1984, 83 p., (Schools Council Programme for a Changing World), Acq.

- **Switched off: the science education of girls**, Jan HARDIN, Longman, 1983, 56 p., (Schools Council Programme 3: developing the curriculum for a changing world), Acq.

## CORPS - SANTE - SEXUALITE

- **Femme pour toujours: la ménopause oubliée**, Geneviève DOUCET et David ELIA, Hachette, 1985, 241 p., SP.

- **La rouge différence, ou les rythmes de la femme**, F. Edmonde MORIN, Seuil, 1985, 187 p., (coll. Points Actuels; A67), SP.

- **Tout savoir sur la voix**, Dr. M. L. DUTOIT-MARCO, éd. P.M. Favre, 1985, 223 p., SP.

## ACCOUCHEMENT - CONTRACEPTION - AVORTEMENT

- **Petit manuel de guerilla à l'usage des femmes enceintes**, Fr. Edmonde MORIN, Seuil, 1985, 214 p., SP.

- **Choisissez votre contraception**, Marie CLEMENT, Marabout, 1985, 160 p., (coll. Marabout Service; 725), SP.

## EXPRESSION ARTISTIQUE

- **Portrait d'une anti-star**, Louise BROOKS, ouvrage réalisé sous la direction de Roland JACARD, éd. Phébus, 1985, 153 p., SP.

- **L'Errance dans le cinéma contemporain**, Annie GOLDMANN, Henri VEYRIER, 1985, in.p.l., (série Essais), SP.

- **La maternité dans les arts premiers**, catalogue de l'exposition réalisée à la Société Générale de Banque par la Fondation pour la Recherche en Endocrinologie Sexuelle de la Reproduction Humaine IFRESERHI du 13 mai au 30 juin 1977, SGB, 1977, 124 p., Acq.

## PHILOLOGIE - LITTERATURE

- **L'écriture-femme**, Béatrice DIER, PUF, 1981, 286 p., (coll. Ecriture), SP.

- **Georges Sand ou Les cheveux dénoués**, Anne-Marie MITCHELL, Le temps parallèle, 1985, 127 p., (coll. Rencontres), SP.

- **Jeanne, Nicole AVRIL, J'ai Lu**, 1985, 1ère éd. chez Flammarion en 1984, 221 p., (coll. J'ai Lu; 1879), SP.

- **Anne Boleyn: la deuxième femme de Barbe-Bleue**, Evelyn ANTHONY, R. Laffont, 1985, 385 p., (coll. L'Amour et la Gloire), SP.

- **Une femme si sage**, Jocelyne d'AGOSTINO, Denoël, 1985, 267 p., SP.

- **Le roman de Tatiana: récit**, Jacques BAYNAC, Denoël, 1985, 227 p., SP.

- **Eté de cendres**, Geneviève BON, R. Laffont, 1985, 195 p., SP.

- **La lettre aérienne**, Nicole BROSSARD, éd. du Remue-Ménage, 1985, 154 p., SP.

- **Elwina, le roman fée**, Chantal CAHWAF, Flammarion, 1985, 188 p., *SP*.

- **Mary**, Mariette CONDROYER, R. Lafont, 1985, 144 p., *SP*.

- **Marguerite Duras**, éd. Le Jas, 1985, 93 p., (coll. L'Arc n° 98), *SP*.

- **Le jeu des poignards**, Viviane FORRESTER, Gallimard, 1985, 201 p., *SP*.

- **Ainsi des exilés**, Viviane FORRESTER, Gallimard, 1985, 178 p., (coll. Folio; 1672), *SP*.

- **Ne me demande jamais: chronique**, Natalie GINSBURG, Denoël, 1984, 225 p., *SP*.

- **L'Infidèle**, Catherine HERMARY-VIEILLE, Gallimard, 1985, 297 p., *SP*.

- **Les fantasmes de Xaviera**, Xaviera HOLLANDER, Le Livre de Poche, 1985, 1ère éd. chez J.C. Lattès en 1979, 250 p., (Le Livre de Poche; 6114), *SP*.

- **Les carnets de Jane Somers**, Doris LESSING, Albin MICHEL, 1985, T 2: Si vieillesse pouvait, 288 p., *SP*.

- **Alice & Gertrude**, Nathalie & Renée et ce cher Ernest, Jovette MARCHESSAULT, éd. de la Pleine Lune, 1984, 139 p., *SP*.

- **Grimasques**, Nadine MONFILS, éd. du Rocher, 179 p., *SP*.

- **Les persiennes**, Josette PRATTE, R. Laffont, 1985, 275 p., *SP*.

- **Totem**, Catherine WEINZAPFLEN, Flammarion, 1985, 181 p., (coll. Textes), *SP*.

- **La mémoire folle de Mouchi Rabbino**, le rabin le plus pauvre du ghetto le plus misérable de Tunis, plus fort que Mussolini, bien plus fort encore que la mort, Annie FITOUSSI, éd. Mazarine, 1985, 204 p., *SP*.

- **L'ange du désordre: Marie de Rohan, duchesse de Cheveuse**, Denis TILLINAC, R. Laffont, 1985, 271 p., *SP*.

- **Le Dernier Homme de Sainte Sarah**, Elisabeth HUPPERT, éd. Mazarine, 1985, 290 p., *SP*.

- **Lettres à l'amant**, Mireille SORGUE, tome II, Albin Michel, 1985, 422 p., *SP*.

- **Correspondance**, Virginia WOOLF et Vita SACKVILLE-WEST, Stock, 1985, 529 p., (Nouveau Cabinet Cosmopolite), *SP*.

- **L'été des femmes: nouvelles**, Daniel BOULANGER, Gallimard, 1985, 299 p., *SP*.

## HISTOIRE

- **La famille contre les pouvoirs: de Louis XIV à Mitterand**, P.P. KALTENBACH, Nouvelle Cité, 1985, 206 p., (coll. Rencontres), *SP*.

- **Montaillou, village occitan de 1294 à 1324**, Emmanuel Le Roy Ladurie, Gallimard, 1985, éd. revue et corrigée, 640 p., (Folio; 9 série Histoire), *SP*.

- **La femme à l'époque moderne, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle**, actes du colloque de Paris les 11 et 12 mai 1984, Association des Historiens Modernistes des Universités, 105 p., (bulletin n° 9), *SP*.

- **Procès de femmes au temps des philosophes, ou la violence masculine au XVIII<sup>e</sup> siècle**, documents rassemblés et présentés par Isabelle VISSIERE, éd. des Femmes, 1985, 405 p., *SP*.

## BIOGRAPHIES

- **La tsarine aux pieds nus: Catherine Ière de Russie**, Evelyn DEHER, R. Laffont, 1985, 408 p., (coll. L'Amour et la Gloire), *SP*.

- **Madame Roland: une femme en révolution**, Guy CHAUSSINAND-NOGARET, Seuil, 1985, 356 p., *SP*.

- **Jehanne La Pucelle: l'histoire, les documents**, Florence MAQUET, éd. F. Maquet, 1982, 414 p., *SP*.

- **La Grande Mademoiselle: héroïne et amoureuse**, Bernardine MELCHIOR-BONNET, Libr. Académique Perrin, 1985, 345 p., *SP*.

- **Louise Labé: la belle rebelle et le français nouveau, suivi des Oeuvres Complètes**, Karine BERRIOT, éd. du Seuil, 1985, 396 p., *SP*.

- **Drôle de nièce: trente ans avec Voltaire**, Laurence JYL, J.C. Lattès, 1985, 321 p., *SP*.

- **Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI**, Monique de HUERTAS, Libr. Académique Perrin, 1985, 428 p., (coll. Présence de l'histoire), *SP*.

- **Simone de Beauvoir**, Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, Perrin, 1985, 415 p., *SP*.

## REVUES

Voici la liste des revues qui nous parviennent régulièrement et que vous pouvez consulter à l'Université des Femmes.

### Note:

A = abonnement  
E = échange  
G = gratuit

## REVUES FÉMININES ET/OU FÉMINISTES

A - AFI-Repères  
E - Atlantis  
E - Bolletim (Commissao da Condicao feminina)  
G - Breaking Chains - ALRA  
E - Broadside  
E - Broomstick  
E - CRIF (Centre de Recherche et d'Information Féministe - Bulletin)  
E - Cahiers de la Femme / Canadian Woman Studies  
E - Cahiers du GRIF  
E - Choisir  
E - Chronique  
E - CODIF (bulletin du Centre d'Orientation, de Documentation et d'Information pour les femmes)  
E - Comunidad  
E - Communiqu'elles  
E - Connexions  
E - Crew Reports  
E - Décennie des Nations-Unies pour la Femme  
E - Donne e Política  
E - Dulle Griet-krant  
E - Emma  
E - Equality Now  
E - FFFQ - Petite Presse  
E - Feminist Library and Information Centre  
E - Feminist Review  
E - Femme Prévoyante  
A - Femmes au travail  
E - Femmes d'Europe  
A - Femmes et Monde  
E - Femmes, féminisme et recherche (Bulletin de l'association...)  
E - Femmes suisses et le mouvement féministe  
E - Fireweed  
E - Frauenfragen / Questions au féminin  
E - Hysteria  
E - Inform'elles  
E - IAV (Internationaal archief voor de vrouwenbeweging - Overzicht van nieuwe aanwinsten in de bibliotheek)  
E - ISIS  
G - Le Journal des procès  
E - Kalliope (a journal of women's art)  
G - L'Alliance (internationale Jeanne d'Arc)  
E - La Gazette des Femmes  
G - La lettre du Conseil Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur (Spécial Information Femmes)

E - Lesbia  
E - Libre PFU (Parti Féministe Unifié)  
A - Lilith  
A - Lover  
E - Mujer feminista  
E - M/F a feminist journal  
E - Nationale Vrouwenraad  
A - Nouvelles Questions Féministes  
E - «Objectif +» (bulletin du CNFB)  
E - Off our Backs  
E - Paris Féministes  
E - Pénélope  
E - Poder y Libertad  
G - Quehacere-Cipaf (Centre de Investigación para la Accion Feminina)  
E - Rabouilleuses  
E - Réelles  
E - Resources for feminist Research / Documentation pour la Recherche féministe  
E - Revolutionary & Radical feminist newsletter  
A - Spare Rib  
A - Séminaire Limites-Frontières (Bulletin)  
E - Telewoman  
G - The Tribune / La Tribune  
E - La Vie en Rose  
E - Vie Féminine  
A - Voix des femmes (Organe de l'ANC - section femmes)  
G - Womanews  
E - Women & Performance  
G - Wires  
E - Woman and Revolution  
E - Womenews  
E - WOE (Women's Organization for Equality)  
E - Women's Review of Books  
A - Women's Studies International Forum  
Nouvelles (Coordination européenne des femmes)  
E - Tijdschrift voor Vrouwenstudies  
E - Win (Women's International Network) News  
E - Women in Libraries  
E - Women of Power

## AUTRES REVUES (sociales, spécialisées...)

E - AR-Infos (Antenne Rose)  
E - Alternative Libertaire  
G - Arcadia  
E - Cahiers Marxistes (CM)  
E - Champ Libre  
E - Droits de l'Homme  
E - EUR-Info  
E - FAR (Bulletin de la Fondation André Renard)  
E - GERM - Actualité Santé  
E - GERM (Cahiers du)  
E - International Health Foundation  
G - JEB (Cahiers)  
E - L'Espoir  
E - Masques (revues des homosexualités)  
E - Nouvelles Feuilles Familiales  
E - Nouvelles du Mouvement du Nid  
E - Virages



## Officiel / Belgique

**Commission du Travail des Femmes**  
Ministère de l'Emploi et du Travail  
rue Belliard 53, 1040 Bruxelles  
Tél. 02/230.90.10 ext. 2542

**Commission consultative de la Condition féminine**  
rue des Petits Carmes 14  
1000 Bruxelles  
Tél. 02/512.50.14

**Le Service de la Femme**  
Ministère de la Communauté Française  
rue Stevens 7, 1000 Bruxelles  
Tél. 02/518.12.11

**Comité interministériel pour le statut de la femme**  
c/o Cabinet du Premier Ministre  
rue de la Loi 16, 1040 Bruxelles  
Tél. 02/513.80.20

## Officiel / Europe

**Bureau pour l'Emploi et l'Egalité des Femmes**  
Commission des Communautés Européennes  
rue de la Loi 200  
1040 Bruxelles  
Tél. 02/235.11.11

**Service Information Femmes**  
D.G. de l'Information  
Commission des Communautés Européennes  
rue de la Loi 200  
1040 Bruxelles  
Tél. 02/235.28.60 ou 235.78.76

**Comité Consultatif pour l'Egalité des Chances**  
c/o Bureau pour l'Emploi et l'Egalité des Femmes ou Commission du Travail des Femmes (cf. ci-dessus).

**Commission pour les Droits de la femme**  
c/o Mme Marlène Lenz  
Parlement Européen  
rue Belliard 97, 1040 Bruxelles  
Tél. 02/234.21.11

## Coordination / Belgique Communauté française

**Comité de Liaison des Femmes**  
c/o Hedwige Peemans-Poullet  
(Tél. 02/733.48.80)  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
pas de téléphone

**Bureau des Plaintes des Femmes**  
c/o Comité de Liaison des Femmes  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Permanence le lundi de 13 h 30 à 16 h 30  
Tél. aux heures de permanence 02/219.28.02

## Communauté flamande

**Vrouwen Overleg Komitee**  
Liedtsstraat 29  
1210 Brussel

## Coordination / Europe

**CREW**  
Centre de Recherches sur les femmes européennes  
rue Stevin 38, 1040 Bruxelles  
Tél. 02/230.51.58

## Femmes et syndicats

**Commission Femmes de la FGTB**  
c/o Marcelle Hoens  
rue Haute 42, 1000 Bruxelles  
Tél. 02/511.90.67 et 511.64.66  
**Service Féminin de la CSC**  
c/o A. Françoise Theunissen  
rue de la Loi 121  
1040 Bruxelles  
Tél. 02/233.34.11

## Mouvements Féminins

**Femmes Prévoyantes Socialistes**  
Place Saint-Jean 1-2  
1000 Bruxelles  
Tél. 02/513.64.70  
**Vie Féminine**  
c/o Andrée Delcourt  
rue de la Poste 111  
1210 Bruxelles  
Tél. 02/217.29.52

## Associations de Femmes

**La Porte Ouverte**  
rue Américaine 16,  
1050 Bruxelles  
Tél. 02/537.67.61

**Solidarité Femme-Emploi**  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/219.65.18

**Centre Féminin d'Education Permanente**  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/219.28.02

**Changeons les livres**  
rue Blanche 29,  
1050 Bruxelles  
Tél. 02/538.47.73

## Accueil: maisons et cafés

**Arlon**  
«Maison des Femmes»  
rue de Diekirch 37, 6700 Arlon  
Tél. 063/22.76.82  
**Bruxelles**  
Association rue Blanche  
rue Blanche 29, 1050 Bruxelles  
Tél. 02/538.47.73

**Infor Femmes**  
rue de Brederode 29  
1000 Bruxelles  
Tél. 02/511.38.38

**Conseil National des Femmes Belges**  
rue de Florence 24  
1050 Bruxelles  
Tél. 02/538.03.04

**Parti Féministe Unifié**  
Renée Fosséprez  
av. du Pesage 13  
1050 Bruxelles  
Tél. 02/210.36.79

**Parti Féministe de Belgique**  
av. Louise 385 bte 9  
1050 Bruxelles  
Tél. 02/771.90.56

**Charleroi**  
«Comme chez elles»  
bd. d'Audent 7, 6000 Charleroi  
Tél. 071/31.92.90

**La Louvière**  
rue de Bouvy 9  
7100 La Louvière  
Tél. 064/21.43.33

**Liège**  
«Maison des Femmes»  
rue du Pont 6, 4000 Liège  
Tél. 041/23.34.02

**Mons**  
«Groupe des Femmes»  
c/o Couvez Agnès  
rue Thirimont 31, 7000 Mons  
Tél. 065/34.75.76

**Namur**  
rue Notre-Dame 47, 5000 Namur  
Tél. 081/71.55.45

**Tournai**  
«Groupe des Femmes»  
c/o Bernadette Michenaud  
Place Verte 7, 7500 Tournai  
Tél. 069/22.75.54

**Wavre**  
«La Maison des Femmes»  
rue des Brasseries 10  
1300 Wavre  
Tél. 010/22.38.02

**Oostende**  
«Maison des Femmes»  
Aartshertogstraat  
8400 Oostende  
**Pilet (Fallais)**  
Grande maison isolée.  
Hébergement. Restauration.  
Stages Animation.  
«Le Point du Jour»  
4260 Pilet (Fallais)  
Tél. 019/69.97.95

## Centres de documentation

**Université des Femmes**  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/219.61.07  
**Le Lesbienaire**  
rue Herman Richir 1  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/215.99.38  
**CREW.**  
Centre de Recherches sur les femmes européennes  
rue Stevin 38, 1040 Bruxelles  
Tél. 02/230.51.58  
**Rosa**  
rue Gallait 78, 1210 Bruxelles  
Tél. 02/216.23.23

## Librairies

**Vrindts**  
rue de la Croix de fer 55  
1000 Bruxelles  
Tél. 02/512.84.15  
**Dulle Griet**  
Tiensestraat 45, 3000 Leuven  
Tél. 016/23.41.23

## Revues

**Chronique**  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/219.61.07

**Lilith**  
c/o Julia Rottiers  
Hoogvorstweg 15  
1980 Tervuren  
Tél. 02/767.49.21

**Périodique des Ateliers du GRIF (Cahiers du GRIF)**  
rue Blanche 29, 1060 Bruxelles  
Tél. 02/538.84.87  
**Le Lesbienaire**  
rue Herman Richir 1  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/215.99.38  
**Femmes d'Europe**  
Commission des Communautés Européennes  
rue de la Loi 200  
1040 Bruxelles  
Tél. 02/235.11.11

## Etudes féministes

**Université des Femmes**  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/219.61.07

## Avortement / Contraception

**Fédération Belge pour le Planning Familial et l'Education Sexuelle**  
rue du Trône 51, 1050 Bruxelles  
Tél. 02/513.72.64  
**Gacehpa**  
Groupe d'action des Centres extra-hospitaliers pratiquant des avortements  
Permanence: lundi et jeudi,  
de 14 h à 17 h  
rue du Trône 51, 1050 Bruxelles  
Tél. 02/511.56.03  
**Comité pour la dépénalisation de l'avortement**  
c/o Monique Geudin  
rue A. Giron 23, 1050 Bruxelles  
Tél. 02/649.18.22

## Viol

**SOS Viol**  
Accueil, information, soutien et centre de documentation et de recherche sur les violences sexuelles  
Place Quetelet 1a  
1030 Bruxelles  
Tél. 02/219.28.02

## Femmes battues

**Bruxelles**  
rue Blanche 29, 1060 Bruxelles  
Tél. 02/539.27.44  
**Liège**  
rue Sœurs-de-Hasque  
4000 Liège  
Tél. 041/23.42.85 et 23.45.67  
**Arlon**  
rue de Diekirch 47, 6700 Arlon  
Tél. 063/21.46.82  
**La Louvière**  
Fédération des Collectifs de Femmes Battues  
rue de Bouvy 9  
7100 La Louvière  
Tél. 064/21.43.03  
**Leuven**  
Federatie Vrouwen tegen mishandeling  
Justus Lipsiusstraat 57  
3000 Leuven  
Tél. 016/23.36.61  
**Namur**  
rue Notre-Dame 47,  
5000 Namur  
Tél. 081/71.55.45

#### CHRONIQUE N° 1 - NOVEMBRE/DECEMBRE 82

- Emilienne Brunfaut
- Finlandaises
- Le pouvoir

#### CHRONIQUE N° 2 - JANVIER/FEVRIER 83

- Les travailleuses de Bekaert
- Les hommes se déshabillent
- Viol

#### CHRONIQUE N° 3 - MARS/AVRIL 83

- Des hommes à l'Université des femmes
- Sommes-nous tous des Baruyas?
- Procès CVO

#### CHRONIQUE N° 4 - MAI/JUIN 83

- Greenham Common
- Travail ménager
- Femmes soviétiques

#### CHRONIQUE N° 5 - JUILLET/AOUT 83

- Ce que parler veut dire
- Sexisme Bigouden

#### CHRONIQUE N° 6 - SEPTEMBRE/OCTOBRE 83

- Regard sur la pornographie
- Les femmes en ISRAEL
- L'histoire des Femmes est-elle possible?

#### CHRONIQUE N° 7 - NOVEMBRE/DECEMBRE 83

- L'Energie et la Frustration
- Avortements, Femmes et tribunaux
- Les droits de l'homme contre le droit des Femmes

#### CHRONIQUE N° 8 - JANVIER/FEVRIER/MARS 84

- Vers un office national des créances alimentaires
- Moi, délinquante?
- Recherches Féministes en Afrique

#### CHRONIQUE N° 9 - AVRIL/MAI 84

- Etudes Féministes: principes et méthodologie
- Femmes et Syndicats
- Les prépensionnées des Galeries Anspach
- Coopératives de Femmes

#### CHRONIQUE N° 10 - JUIN/JUILLET 84

- Le savoir et le faire
- Loisirs des Femmes
- Pensionnées et veuves
- Femmes et développement

#### CHRONIQUE N° 11 - OCTOBRE/NOVEMBRE 84

- Evolution conceptuelle de la physique
- Partage des responsabilités
- Pacifisme et Féminisme

#### CHRONIQUE N° 12 - DECEMBRE 84/JANVIER 85

- Rester une égérie ou devenir soi-même
- Nicaraguayennes
- Sciences et Femmes: pas de recettes

#### CHRONIQUE N° 13 - AVRIL/MAI 85

- Anarcha-féminisme
- Séminaire Sociologie: analyse d'une enquête
- Marie Andrée, vidéaste

#### CHRONIQUE N° 14 - JUILLET/AOUT 85

- Le pouvoir de la mère
- Les femmes et l'innovation technologique
- Le sexe du travail

#### CHRONIQUE N° 15 - SEPTEMBRE/OCTOBRE 85

- Nairobi
- Les femmes du divorce
- Crise de l'Etat Keynésien: questions aux femmes

#### CHRONIQUE N° 16 - DECEMBRE/JANVIER 85

- DOSSIER: Nouvelles Maternités

«Pour les éditions épuisées les articles peuvent être obtenus sous forme de photocopie».